

SAS [075] – Les enragés d'Amsterdam

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

SAS 75



LES ENRAGES D'AMSTERDAM

par GERARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS

S.A.S.-75

LES ENRAGÉS
D'AMSTERDAM

CHAPITRE PREMIER

Un panneau clignotant « FILE⁽¹⁾ » au-dessus de la voie de droite de l'autoroute E 10, ralentissait des dizaines de véhicules cherchant à sortir par la route 104, vers le centre d'Amsterdam.

Tom Wonder, évitant de s'engluer dans l'embouteillage, donna un brusque coup de volant, et remonta tranquillement la file immobilisée en troisième position, avant de se rabattre ce qui lui valut aussitôt une bordée de coups de klaxons indignés. Un conducteur furieux baissa même sa glace pour lui lancer :

— *Kuttekop*⁽²⁾ !

En Hollande, on ne plaisantait pas avec le code de la route et la Golf, blanche jusqu'aux pare-chocs, du jeune Américain sentait furieusement le métèque, aux yeux du Batave moyen.

Euphorique, Tom Wonder fit un bras d'honneur aux protestataires et s'engagea dans la rampe qui menait à Haarlemmerweg. Se disant qu'il n'était plus qu'à quelques kilomètres d'un orgasme qu'il pressentait déjà exquis. Cela valait la peine de parcourir comme un fou, deux fois par jour, la triste autoroute plate comme la main, reliant Rotterdam à Amsterdam. La Hollande avait beau être un pays trois fois plus petit que l'Indiana, tout y était tellement décentralisé qu'on passait sa vie au volant. Il longea un canal couvert de péniches. De l'autre côté, des petites maisons lépreuses serrées les unes contre les autres évoquaient un décor de dessin animé, en moins gai. La banlieue d'Amsterdam ne respirait pas la joie, surtout sous la pluie...

Lorsqu'il avait débarqué en Hollande, trois mois plus tôt, affecté à l'OTAN, le sergent Tom Wonder s'était dit que ses seules distractions viendraient de la musique pop en conserve et du jogging. Les premières semaines avaient dépassé ses prévisions les plus pessimistes...

D'abord, il travaillait dans une triste zone industrielle, coincée entre l'autoroute E 36 menant à Gouda et Capelseweg, au nord de Rotterdam, refuge d'entrepôts et d'autres bureaux exilés dans ce coin perdu. Tout le secteur était entouré d'une clôture métallique, ce qui lui donnait un vague air de camp de concentration.

Quant à Rotterdam, Tom avait très vite cessé de fantasmer sur le

grand port : il n'y avait même pas un bar à putes. Seules, quelques « héroïne-girls » traînaient dans les cafés de l'immense zone portuaire, prêtes à se donner pour une poignée de florins. Pas de quoi encourager l'érotisme. Et pour la nourriture locale, si on n'aimait pas la cuisine indonésienne, on était condamné au hamburger, le fleuron de la gastronomie hollandaise étant la pomme de terre bouillie...

Un matin où Tom Wonder trompait son ennui en effectuant son jogging quotidien, non loin de son bureau, il était tombé en arrêt devant une apparition totalement insolite dans ces lieux austères. Une jeune femme avec un chignon, vêtue d'un élégant chemisier noir sous lequel pointait une orgueilleuse poitrine et d'une jupe fendue, chose rarissime en Hollande, d'où émergeaient des bas noirs à couture. Immobile à un arrêt d'autobus, indifférente à la curiosité qu'elle déclenchait. Jusqu'au moment où Tom Wonder s'était approché et lui avait sourit. Avec sa moustache noire son visage ouvert et sa carrure athlétique, le jeune Américain avait un charme incontestable. Pour ce jour là, cela avait été la fin du jogging. Et le début d'un période bénie qui durait encore. Du coup, le sergent Wonder commençait à trouver que l'US Army avait du bon.

De peur d'avoir à partager sa conquête, il ne s'était confié à personne, sauf, par lettre, à son jeune frère John, resté dans l'Indiana.

Tom Wonder n'était pas un foudre de guerre : Il s'était engagé dans l'US Army, parce qu'en dépit de son diplôme d'informaticien, il ne trouvait pas de travail. Sa famille avait toujours voté « démocrate » et voyait sa carrière militaire d'un œil critique.

Il stoppa au feu rouge de Prinses Henrikkade, en face du grand pont sur le canal desservant la gare centrale. Vu la longueur du feu, il avait le temps de faire une petite sieste. Dans le rétroviseur, il vérifia l'ordonnance de sa moustache noire, puis reporta son regard sur l'extérieur. Toute une faune inquiétante traînait sur le pont, vendeurs de drogue, trafiquants, voleurs à la tire, mendiants, guettant les voyageurs.

Tom alluma ses phares et tourna à droite, dans Damrak, avenue ruisselante de néons menant vers le Palais Royal. Une large bande en légère surélévation réservée aux trams en occupait la partie centrale comme presque partout en Hollande, forçant les automobilistes à un dangereux jeu de cache-cache avec les innombrables tramways verts.

À travers les fenêtres dépourvues de rideaux, il pouvait observer des ménagères en train de préparer leur dîner ou de faire le ménage. Cette habitude de s'offrir aux yeux des passants aurait pu faire de la partouze le sport national si les Hollandais avaient eu de l'imagination. Hélas, les chambres à coucher ne donnaient pas sur la rue.

De nouveau, il se trouva bloqué dans un embouteillage...

Aiguillonné par ses fantasmes, il braqua à gauche, montant sur le terre-plein supportant les rails et s'engagea à la suite d'un tram sous l'œil vaguement réprobateur d'un policier barbu comme le Christ, qui se contenta de lui adresser un signe amical de remontrance. Dans la permissive société hollandaise, les policiers ne servaient plus guère qu'à ramasser à l'aube dans les rues d'Amsterdam les drogués morts d'une « overdose ». Le haschich et la marijuana étaient pratiquement en vente libre et l'héroïne se négociait en plein jour. La drogue arrivait à Rotterdam par pleines cargaisons et aussi par des petits hydravions qui allaient la récupérer sur des bateaux restant au large. Elle était aussitôt répartie dans Amsterdam puis en Europe.

Terminant son gymkhana, Tom Wonder déboucha sur la place du Dam, en plein centre d'Amsterdam, juste en face du phallique Monument National. Un insolite joueur de cornemuse s'époumonait sur le trottoir de Paleisstraat en face d'une banque, sans que personne y prête attention. L'Américain ralentit, examinant le terre-plein autour du monument. Il était pratiquement impossible de stationner. Les rares emplacements étaient déjà occupés par des taxis. Il ne vit pas celle qu'il attendait et dut faire le tour de la place, évitant de s'engager dans le dédale des sens interdits.

Il en était à son troisième passage lorsqu'une silhouette surgit de Aert van Nesstraat et lui adressa un signe joyeux. Tom eut une brusque poussée d'adrénaline devant les longues jambes moulées par un jeans et les cheveux dénoués jusqu'au bas des reins. Un chapeau de feutre noir à large bord cachait presque entièrement le visage d'Erika, frileusement engoncée dans une grosse veste de velours brodé. Tom pila au coin de Damrak.

À la volée, comme le feu passait au vert, la jeune femme ouvrit la portière de la Golf blanche et se laissa tomber à côté de Tom.

— Salut !

Ce n'était pas le genre à s'enrouler pour dire bonjour. Cependant la bouche épaisse suprêmement bien dessinée était assez évocatrice pour qu'Erika n'ait pas à en faire trop. Ses dents de fauve semblaient briller dans la pénombre.

— Tu es en retard, fit machinalement le jeune Américain.

Erika se tourna un peu vers lui et sa veste s'ouvrit, révélant sa poitrine, libre sous le chemisier de soie.

— Tu n'es pas content de me voir ?

Tom zigzagua pour éviter un tram. Puis sa main droite quitta le volant pour se glisser dans l'entrebâillement de la veste, se refermant autour d'un des seins de la jeune femme. Il ne pouvait pas s'empêcher de lui toucher la poitrine. Dès leur première rencontre, il avait éprouvé cette envie irrésistible. Jamais il n'avait vu de seins pareils, sauf dans les bandes dessinées. Deux pyramides dont on aurait limé les

arêtes. Pointus, coniques et fermes, ils se dressaient sur un torse mince qui les faisait paraître encore plus gros. Erika laissa Tom caresser quelques instants son sein gauche, qui bougeait à peine, malgré les cahots.

Puis, à son tour, elle avança la main vers la cuisse du jeune Américain ; et, d'un geste décidé, fit descendre le zip de Tom, glissant à l'intérieur une main vive comme un écureuil. Ses doigts rencontrèrent de la chair nue et se refermèrent sur l'entre-cuisse.

Un sourire sensuel retroussa ses lèvres épaisses et elle serra un peu le sexe au repos, comme pour s'assurer de sa consistance.

— C'est bien, fit-elle, d'un ton badin. Tu sais ce qui me fait plaisir... Tu as pensé au reste ?

Tom inclina silencieusement la tête, essayant de maintenir la Golf en ligne droite, troublé par cette caresse impromptue. Erika retira sa main et se laissa aller en arrière. Elle n'était pas vraiment belle avec un nez trop important et un visage tout en longueur qui la faisait ressembler à une mante religieuse lorsqu'elle tirait en arrière sa longue crinière. Ses yeux saillaient un tout petit peu trop. Cependant l'ensemble dégageait un charme sulfureux auquel Tom avait tout de suite succombé.

Il avait ensuite découvert la douceur et la langueur dont elle faisait preuve dans un lit. Quelque chose qu'il n'avait jamais connu.

Ils se retrouvèrent en face du restaurant *Indonesia*, au croisement de Spui et de Rokin.

— On va dîner ? proposa Tom.

D'habitude, ils allaient dans un chinois et faisaient ensuite l'amour dans le petit appartement de la jeune femme, à l'ouest d'Amsterdam, en haut d'un escalier raide comme une échelle. Tom arrivait avec une bouteille de Moët et Chandon qu'il se procurait à bon compte à Rotterdam.

Erika secoua ses longs cheveux.

— Non, pas là, c'est bourgeois. Et puis, j'ai une course à faire. Allons à Nieuwmarkt.

Nieuwmarkt était à cheval sur un des trois canaux qui formaient le quartier « chaud » d'Amsterdam, toujours plein de touristes et de curieux, tenu par les Noirs surinamiens, maîtres de la distribution de la drogue. À cause des sens uniques, Tom dut effectuer un détour compliqué dans un dédale de rues si étroites que les ailes de sa voiture frottaient presque contre les façades des petites maisons de poupée. Il enfila la berge du Kloveniersburgwal, un des trois canaux bordés de putes en vitrine, de sex-shop et de live-shows. Le tout était d'une grande tristesse. La foule de badauds était si dense qu'ils avançaient au pas, coincés entre l'eau noire du canal et les vitrines où les putes s'offraient dans d'incroyables intérieurs capitonnés comme des

bonbonnières. Juste avant d'arriver à la place cernée de restaurants à touristes, indiens, chinois, indonésien Erika ordonna :

— Attends-moi là.

Elle descendit et Tom la vit s'engouffrer dans Zeedijk, probablement la rue la plus dangereuse d'Amsterdam, avec ses groupes de marchands de drogue alignés sur le trottoir.

Il regarda autour de lui. La Golf était arrêtée en face d'une « bonbonnière » mauve où attendait une Surinamienne, menue, avec une grosse poitrine et une croupe ronde, moulées par des dessous d'un blanc virginal. Sa moue enfantine la rendait presque désirable. Le regard de Tom s'y attarda. Il la fixait encore quand Erika revint, surprenant son expression. Elle se pencha aussitôt contre lui et sa main fila droit dans le zip resté ouvert.

— Elle t'excite ? demanda-t-elle d'une voix amusé.

Tom, gêné, avala sa salive.

— Non, mais elle est bien foutue... On va dîner maintenant ?

Erika sentit son agacement. Ce n'était pas le moment de le braquer. Comme il s'apprêtait à démarrer, elle dit doucement :

— Attends ! Regarde-la encore.

Ses doigts commençaient à glisser lentement le long du membre assoupi. Avec une perversité ravie, Erika suivit des yeux l'éveil de son amant. Affolé, Tom je un coup d'œil aux passants qui défilaient autour de lui, mais ils n'avaient d'yeux que pour les vitrines. Maintenant, Erika avait complètement sorti le sexe du jeune Américain et le masturbait lentement. Il s'agita, mal à l'aise.

— Démarre, dit-elle. Repars de l'autre côté.

Il coupa la place, se retrouva sur l'autre berge du canal. Rapidement la foule fit place à un vide absolu. La voie était sombre et déserte : on revenait dans un quartier normal...

— Arrête-toi, souffla Erika.

Tom obéit, trouvant par miracle une place le long du parapet. Aussitôt Erika fit voler son chapeau noir sur la banquette arrière, et il put admirer l'insolite pureté de son visage. Un léger sourire allongea ses grosses lèvres rouges. Machinalement le jeune Américain jeta un coup d'œil dans le rétroviseur : personne ne venait. Erika contemplait son œuvre, l'air pensif. Ses grands yeux marron n'avaient plus d'expression.

— Tu as vraiment apporté tout ce que je t'avais demandé ? s'enquit-elle d'une voix douce.

Tom s'attendait à la question. Il dit d'une voix étranglée :

— Oui, mais je ne sais pas si je devrais...

Les longs doigts se serrèrent aussitôt autour de la hampe, à lui faire mal et Erika demanda méchamment :

— Tu as changé d'avis, tu n'es plus avec nous ?

— Si, si, se hâta de corriger Tom. Mais...

— Mais quoi ?

— Si on le sait, j'aurai des ennuis...

— On ne saura rien, rassure-toi.

Il ne répondit pas, leurs regards se croisèrent et elle comprit qu'il s'allongerait au premier interrogatoire ce qui la renforça dans sa décision. Tom n'était pas un héros de la Paix, juste un jeune Américain un peu naïf amoureux de ses seins. Soudain, toute la tension d'Erika sembla s'évanouir ; elle se pencha et de sa langue pointue, caressa le membre de son amant.

— Tu n'auras jamais d'ennuis, murmura-t-elle, je te le jure...

Tom eut un léger sursaut quand la bouche se referma autour de lui et commença à aspirer sa sève. Erika prenait tout son temps, comme si elle avait été dans une chambre, s'arrêtant, recommençant, jusqu'à ce qu'il ne puisse plus tenir. Dès leur première rencontre, elle l'avait fait jouir de cette façon sur le siège arrière de sa voiture, en y mettant près d'une heure. Comme pour le remercier de l'avoir raccompagnée à Amsterdam. Elle éprouvait visiblement un plaisir intense à tenir un homme en son pouvoir.

Soudain, un coup léger fut frappé à la vitre. Tom sursauta, arrachant son sexe de la bouche qui le recevait et leva un regard affolé. Un Noir, un béret enfoncé jusqu'aux yeux montrait de l'autre côté de la vitre la paume de sa main sur laquelle étaient posés plusieurs petits sachets de papier : de l'héroïne.

Erika, qui s'était redressée aussi, lui fit signe de la main de s'en aller et replongea sur sa proie, comme si de rien n'était. L'émotion de Tom la força à s'acharner encore de longues minutes avant qu'elle le sente enfin se répandre dans sa bouche... Tom Wonder étouffa un grognement, la main crispée sur la nuque de sa fellatrice ; celle-ci acheva sa besogne avec conscience, puis se redressa, les yeux brillants.

— Maintenant, je n'ai plus faim du tout annonça-t-elle en souriant. J'ai encore une course à faire. Nous irons dîner ensuite.

Tom n'osa pas dire qu'il mourait de faim. Il se remit en route, ne sachant pas où il allait. Erika se tourna vers lui :

— Où sont les papiers ?

— Dans mon blouson.

Elle les prit dans la poche intérieure, y jeta un coup d'œil puis les jeta dans son vaste sac. Tom s'arrêta au bout du canal :

— Où allons-nous ?

— Le long de Singel, là où il y a le marché aux fleurs. Je dois déposer les papiers.

Ils atteignirent un long canal aux berges calmes, bordées de vieilles maisons. Pas un restaurant, pas une boutique ouverte. Les lampadaires se reflétaient dans l'eau noire. L'endroit parut sinistre au

jeune Américain.

— C'est là, annonça Erika.

Une maison comme les autres, blanche, étroite, trois étages, un petit perron, des volets fermés. Erika descendit suivie de Tom et s'approcha de la rangée de sonnettes. Elle appuya sur l'une d'elles, trois fois, puis deux fois. Tom contemplait les lieux d'un air méfiant :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un squat, dit Erika évasivement.

Il frissonna sous les rafales de vent. La porte s'ouvrit enfin sur un blondinet presque albinos, avec des lunettes de myope et des dents déchaussées à qui Erika s'adressa en hollandais. Ils pénétrèrent dans un couloir obscur, sale, éclairé par une ampoule jaunâtre. Des posters anti-militaristes décoraient les murs, entrecoupés d'inscriptions à la bombe à peinture.

De la musique venait du premier étage. Le jeune Américain se sentit mal à l'aise. Devinant son trouble, Erika s'approcha de lui et les pointes de ses seins effleurèrent son torse.

— Tu vas m'attendre avec Hans au premier. Je n'en ai pas pour longtemps. Ensuite, nous irons dîner chez moi. Tu ne crois pas que ce serait une bonne idée de faire l'amour ?

Tom était de plus en plus oppressé. Erika semblait ne jamais avoir besoin de jouir. Parfois ils faisaient l'amour, tous les jours pendant une semaine, mais la jeune femme, visiblement, n'éprouvait rien. Pourtant son visage restait toujours aussi détendu et elle semblait n'en ressentir aucune frustration. Impossible de savoir ce qui se passait derrière son front bombé... Elle avait beau lui dire, presque à chacune de leurs rencontres, à quel point elle aimait son corps musclé de jeune sportif, s'extasier sur son nombril, sur son dos le caresser pendant un temps très long, il ignorait encore pourquoi elle faisait l'amour avec lui.

— Bien sûr, j'en ai envie, dit-il, mais dépêche-toi...

— Nous avons toute la nuit, dit-elle.

Elle lui prit la main, l'entraînant dans l'escalier et Hans, le blondinet les suivit. La musique se fit de plus en plus forte. Ils débouchèrent sur une grande pièce mal éclairée où une demi-douzaine de jeunes gens écoutaient une cassette en buvant de la bière. Erika s'arrêta sur le pas de la porte et aussitôt un grand escogriffe s'avança vers eux. Instantanément, il fut antipathique à Tom Wonder avec sa barbe rousse, ses yeux globuleux, ses cheveux longs et son allure négligée. Il était vêtu d'un maillot de corps noir moulant son estomac proéminent contenu par une grosse ceinture de cow-boy, de jeans et de boots. Les lèvres épaisses trop rouges ressemblaient à des limaces. Erika s'adressa à lui en néerlandais et il tendit aussitôt la main à Tom avec un sourire chaleureux et dit en anglais :

— *Thank you ! Thank you !*

Tom serra la main tendue avec un sourire contraint. Il n'aimait pas que tout le monde soit au courant de ses petits secrets.

— C'est Jan, annonça Erika. Cela fait trois ans qu'il combat pour la paix. C'est le meilleur d'entre nous.

Le regard qu'elle lui lança aurait alerté n'importe qui de moins naïf que Tom Wonder. Celui de Jan s'attarda sur la croupe cambrée de la jeune femme. Un œil de propriétaire. Il se tourna, prit une boîte de bière et la tendit à Tom après l'avoir ouverte.

Les autres occupants de la pièce ne leur prêtaient aucune attention. L'odeur de la marijuana flottait, un peu écœurante. Erika se pencha à l'oreille de Tom :

— Reste avec Hans, j'ai des choses à voir avec Jan je reviens.

Elle disparut dans l'escalier avec le barbu. Ton Wonder s'assit à côté de Hans, dissimulant sa gêne. Il n'avait rien à lui dire et de plus, le blondinet paraissait comprendre à peine l'anglais. Il regarda autour de lui aperçut deux machines à écrire, de vieilles IBM, une machine à photocopier, des piles de tracts. Là aussi, les murs étaient tapissés de caricatures anti-militaristes. Un quart d'heure passa et il devenait de plus en plus nerveux. Hans sirotait sa bière en lui adressant de temps à autre un vague sourire. À la fin, il en eut assez et se leva. Le blondinet en fit autant. Un escalier très raide menait à l'étage supérieur. Il s'y engagea, faisant affreusement grincer les marches. Derrière lui, il entendit le blondinet lui crier quelque chose qu'il ne comprit pas.

Alors qu'il avait presque atteint l'étage supérieur, un autre son se superposa au grincement du bois. Un gémissement répété, cadencé, ponctué de soufflements comme si quelqu'un était à l'agonie... Tom débouche dans un couloir sombre, et s'avança, guidé par le bruit. Sa main trouva un commutateur électrique et il appuya dessus.

La lumière crue révéla un spectacle qui lui tordit le cœur. Son jeans sur les chevilles, le barbu roux besognait Erika à demi couchée sur une table, avec des ahanements rythmés de bûcheron. Les mains aux ongles noirs étaient crispées sur les hanches de la jeune femme.

Erika poussa soudain un cri violent et se tendit comme un arc. Elle tourna alors la tête et aperçut Tom. Le jeune Américain vit les prunelles démesurément agrandies, les lèvres gonflées, les narines qui palpaient. Un visage qui lui était inconnu.

Erika était tout simplement en train de jouir comme une folle ! Le souffle coupé par le plaisir, elle mit plusieurs secondes avant de retrouver sa voix. Tom était demeuré cloué sur place, le cerveau en ébullition. Il comprit tout en un éclair ! Il s'était conduit comme un imbécile. Un vrai con. Il avait été manipulé. Ils demeurèrent tous les trois immobiles plusieurs secondes, puis brusquement Tom Wonder s'avança, tendant la main vers le sac d'Erika posé à côté d'elle.

— Rends-moi les papiers ! cria-t-il. Tout de suite.

Le barbu émit un grognement furieux. Lâchant les hanches d'Erika, il attrapa une bouteille de bière vide et la jeta de toutes ses forces en direction du jeune Américain. Celui-ci n'eut pas le temps d'esquiver et reçut la bouteille en plein sur l'arête du nez. Il poussa une exclamation de douleur et recula. Déjà, Jan arrachait d'Erika un sexe encore gonflé et remontait son jeans, l'air menaçant. Tom battit en retraite, dans le couloir. Il émergea en haut de l'escalier, tараудé par la douleur, et rata une marche puis tomba en arrière, boulant sur le bois usé. Erika cria, au moment où il perdait connaissance, sous les yeux du blondinet monté à sa poursuite.

La sensation de chaleur dans le bras gauche succéda à une très légère douleur. Puis, Tom Wonder eut l'impression qu'on lui versait un feu exquis dans les veines. Il ouvrit les yeux, vit d'abord les yeux globuleux de Jan, puis, en arrière-plan, les traits fins d'Erika. La jeune femme arborait une expression inconnue, mélange de sadisme et d'intérêt, évoquant vraiment un insecte. Son regard croisa celui du jeune Américain sans qu'il y lise la moindre compassion.

Son regard s'abaissa sur son bras et il aperçut la main poilue de Jan tenant fermement une seringue dont l'aiguille était enfoncée dans la saignée de son bras encore à moitié pleine d'un liquide translucide. Il voulut se débattre, mais le barbu était assis sur son estomac, et le blondinet lui maintenait le bras droit. Jan acheva de presser sur le piston et arracha la seringue d'un coup sec. Aussitôt, Erika lui tendit une autre seringue pleine !

Le Hollandais l'enfonça avec une précision médicale dans la veine de Tom Wonder, à côté de la première piqûre qui saignait un petit peu. Tom, en bon Américain, pensa aussitôt à l'infection. Puis cette crainte mineure fut balayée par une horreur sans non. On était en train de le droguer...

— Hé, fit-il, vous êtes dingues !

Ni Erika ni Jan ne répondirent. Le poison pénétra dans sa veine à toute vitesse. Il se sentait bizarre, léger léger, avec une sorte de brûlure interne comme s'il s'était consumé, et, en même temps sa panique disparaissait. Il restait la douleur de son nez. Erika sourit enfin, penchée sur lui.

— Calme-toi ! dit-elle d'une voix douce. Tu es tombé dans l'escalier, on te fait une piqûre pour que tu n'aie pas mal...

La scène qu'il avait surpris lui revint en mémoire mais curieusement, il n'en éprouvait aucune haine aucun dégoût. Il voyait seulement la poitrine pointue d'Erika dessinée par le tissu mince. La jeune femme intercepta son regard. Lentement, elle déboutonna son

chemisier, l'écarta, découvrant ses seins conique comme si elle s'apprêtait à donner le lait à un enfant. Ils étaient véritablement splendides et pendait quelques secondes Tom Wonder ne regarda plus que cela. Il réalisa à peine qu'on arrachait l'aiguille de sa veine. Il se sentait incroyablement bien. Euphorique.

Les seins dénudés le narguaient toujours. Un silence minéral régnait dans la pièce. Il souleva le bras et ses doigts se refermèrent autour d'une pointe dressée. Les yeux d'Erika ne cillèrent même pas. Comme si elle avait été de marbre. Cette notion mit un certain temps à se frayer un chemin dans le cerveau de Tom déjà engourdi par la drogue.

Peut-être n'y serait-il jamais arrivé si Jan, d'un geste brutal, ne lui avait écarté la main.

Ce fut le révélateur. Il croisa les yeux injectés de sang du barbu et comprit qu'on était en train de l'assassiner avec la complicité de la femme dont il était amoureux. La drogue lui donnait une sorte de lucidité diabolique : il devina tout, l'attirance inexplicable d'Erika à son égard, l'importance de ce qu'il lui avait révélé.

Sa réaction fut si soudaine et si rapide qu'elle surprit tout le monde. D'un sursaut désespéré il se releva, désarçonnant Jan. D'un coup de tête, il écarta Hans, bondit vers la porte, raflant au passage le sac d'Erika où se trouvaient les précieux papiers. Le sang coulait sur son visage et il se sentait incroyablement faible ; il n'avait plus qu'une idée fixe : sortir de cette maison. Il dégringola l'escalier, tomba, se releva, cherchant à tâtons la lumière. Derrière lui, c'était la pagaie.

Les cris hystériques d'Erika lui vrillaient les oreilles. Jan dévala l'escalier, sautant quatre marches à la fois. Il rattrapa Tom et le ceintura par-derrière.

— Laissez-moi, salaud !

Il se débattit désespérément. Les mains de Jan se nouèrent sur sa nuque, lui poussant la tête en avant, cherchant à lui briser les vertèbres cervicales. Il aurait eu besoin de ses deux mains pour se défendre, mais ne voulait pas lâcher le sac d'Erika.

Soudain, il vit le mur approcher à toute vitesse. Un gros tuyau d'incendie passait de haut en bas, hérissé de prises d'eau carrées terminées par des aspérités rectangulaires. La poigne de Jan lui précipita le visage vers elles. Une pointe carrée lui déchira les lèvres, brisant d'un coup plusieurs incisives. Le goût fade du sang lui emplit la bouche : normalement, il aurait dû se trouver mal sous la douleur. Il recula, rendu fou furieux, expédia un coup de pied au hasard qui toucha Jan à l'aïne.

Erika lui barra la route, l'air méchant. Il n'osa pas la frapper, mais elle envoya ses griffes en avant et il sent une brûlure supplémentaire à la joue.

— Mon sac ! glapit-elle. Mon sac !

Il esquiva, parvint enfin à la porte, l'ouvrit et reçut en plein visage une bouffée d'air glacial. Il tomba encore en dévalant le perron, mais se releva aussitôt sur les pavés humides, fou de joie d'être enfin libre. Des deux côtés, il ne voyait que les berges du canal plongées dans l'obscurité. Il partit vers la gauche.

Hans, Jan et Erika avaient surgi derrière lui. Malgré ses bottes, la jeune femme courait presque aussi vil qu'un homme. Tom se mit à hurler à pleins poumons :

— *Help me, help me !*

Aucune réaction. Il ne voyait que les maisons sans lumières et l'eau noire du canal. Et il était en plein centre d'Amsterdam ! Jamais il n'atteindrait la place animée qui se trouvait au bout du Singel. Il eut soudain une idée, se jeta sur un perron au hasard et appuya si les trois sonnettes, continuant à appeler au secours. Comme une tigresse, Erika arriva derrière lui, passa une main entre ses jambes, serrant de toutes ses forces ses testicules, à travers le tissu. Sous le coup de la douleur, Tom lâcha son sac. La jeune femme le ramassa et lança à Jan qui arrivait :

— Tue-le ! Tue-le donc ! Dépêche-toi !

Tom regarda la porte. Toujours fermée. Il pivota, aperçut la barbe rousse, les yeux pleins de haine et une hache dans la main du barbu ! Il trouva le courage surhumain de sauter par-dessus la balustrade, échappant à la cognée. Ses jambes étaient en coton, il se sentait une irrésistible envie de dormir. Les lumières au bout du canal semblaient à mille années-lumière... Il ne les atteindrait jamais. Soudain, l'eau noire lui sembla le dernier refuge. Il avait toujours été bon nageur.

D'un bond, il traversa la chaussée glissante.

— Arrête-le ! cria la voix hystérique d'Erika.

Tom plongea, les mains en avant, mais sans voir une rambarde au ras du sol, destinée à empêcher les voitures de basculer dans le canal. Son pied se prit dedans et il partit la tête la première. Son front heurta le parapet de pierre, avec un bruit sourd et il tomba dans l'eau, soulevant une grande gerbe d'éclaboussures. Ses poursuivants s'immobilisèrent à l'endroit où il avait disparu. Soudain, l'exclamation de Hans les fit sursauter.

— *Politie !*

Ils se retournèrent, virent une Golf bleue, le toit surmonté d'un gyrophare qui venait de s'engager sur l'autre berge à une centaine de mètres d'eux. Une patrouille de police.

— Ne courez surtout pas ! jeta Jan.

Erika et les deux hommes regagnèrent d'un pas normal leur squat, grillant d'envie de prendre leurs jambes à leur cou et s'y engouffrèrent. En un clin d'œil, le quai fut désert. La voiture de police

était encore à cinquante mètres.

La Golf bleue roulait lentement, le plafonnier allumé, cahotant sur les pavés inégaux. On pouvait distinguer les visages des deux policiers. Collés aux fenêtres, retenant leur souffle, Jan, Erika et Hans suivaient son avance, reportant tout le temps leur regard sur l'eau noire du canal.

Tom Wonder n'était pas remonté à la surface. L'eau était lisse comme si rien ne s'était passé. La voiture arriva à la hauteur de l'endroit de l'accident, continua sans s'arrêter. Ce n'était pas un endroit « chaud » et le quai n'était bordé que de paisibles résidences et d'immeubles commerciaux dont certains, abandonnés, servaient de refuges à des squatters.

La voiture de police s'éloigna. Jan poussa un soupir bruyant et se tourna vers Erika.

— Ce con ne va pas remonter de si tôt.

Erika ne répondit pas. Certes, Tom était condamné, mais selon un plan plus sûr. Elle n'aimait pas beaucoup ce qui venait de se passer. Ce genre d'accident attirait toujours l'attention. Dans leur situation, ce n'était pas l'idéal. Elle aurait préféré que son amant attende un peu pour réaliser ses fantasmes bestiaux. Parfois, des opérations importantes échouaient pour des détails aussi idiots.

Seulement, elle y était attachée justement pour cette brutalité animale et n'avait jamais autant joui que lors de cette brève étreinte sous les yeux de sa victime.

— Sa voiture est garée en face, remarqua-t-elle. Il ne faut pas rester ici.

Elle cherchait dans sa tête les imprudences qu'elle avait pu commettre sans les trouver ce soir-là elle ne s'était montrée dans aucun endroit public avec Tom Wonder. Même si on retrouvait la chambre où ils faisaient l'amour, cela ne mènerait à rien : ce n'était qu'un autre squat où on la connaissait sous un prénom qui n'était pas le sien. Comme celui où ils se trouvaient en ce moment. D'ailleurs, les gens des squats ne collaboraient jamais avec la police.

Jan glissa un bras autour de sa taille et sa main remonta, emprisonnant un sein. Il lui souffla une haleine empestée de bière dans l'oreille :

— Viens, on va fêter ça ! Ce Zakkewasser⁽³⁾ m'a mis en appétit...

Erika pria intérieurement pour que Tom ne remonte pas trop vite à la surface. Ils avaient besoin de temps. Il leur restait encore beaucoup à faire.

CHAPITRE II

Malko laissa son regard errer sur la surface plate qui s'étalait à perte de vue sous les ailes du Boeing 737 d'Air France, Que pouvait-il se passer dans ce pays transparent où on lavait les vaches et les consciences deux fois par jour ?

Le « plat pays » s'étendait jusqu'à la ligne grise de la mer du Nord, sans un arbre, la végétation peu à peu rongée par les fourmis hollandaises, avides de trouver un peu d'espace vital ; quinze millions d'habitants sur 33 000 kilomètres carrés ! Avec cette densité-là, les États-Unis auraient deux milliards d'habitants. Le 737 d'Air France achevait sa descente sur Schiphol, l'aéroport d'Amsterdam. Le seul du monde où on vende des diamants dans le hall d'arrivée !

Il allait enfin savoir pourquoi le chef de station de La Haye, John Fitzpatrick, l'avait appelé à l'aide. Il avait gardé un bon souvenir des Hollandais, après son aventure surinamienne⁽⁴⁾. Grâce à leur élégance – ils lui avaient offert quatre lingots d'or – il avait pu mettre hors d'eau toute l'aile gauche de son château de Liezen dont la toiture était en piteux état.

Comme toujours, il était passé par Paris pour rapporter quelques robes à Alexandra. La mise en service des 737 avait permis à Air France de multiplier ses vols. Il avait pu effectuer son parcours triangulaire et faire son shopping sans problème.

Comme d'habitude, le chef de station avait été très mystérieux au téléphone. À tout hasard, pourtant, Malko avait apporté dans sa valise son pistolet extraplat. Il s'entraînait régulièrement au tir, dans une des caves du château, aménagée à cet effet. Son pistolet était une arme redoutable bien que discrète, utilisant des balles à très haute vitesse initiale. Lorsque la Technical Division de la CIA l'avait mis au point pour lui, Malko avait demandé, par boutade, qu'il puisse être porté sous un smoking ! On l'avait écouté...

Les roues du 737 touchèrent le sol. Cela allait le changer de Beyrouth, sa dernière mission⁽⁵⁾... Alexandra, sa fiancée de toujours, avait promis de le rejoindre pour visiter quelques musées, le seul intérêt de la Hollande avec les tulipes.

En cinq minutes, il eut loué une BMW flambant neuf chez Budget et se retrouva sur le freeway en direction de Rotterdam. Bien que son

bureau soit à La Haye, John Fitzpatrick lui avait donné rendez-vous là, pour une raison qu'il ignorait.

Le *Hilton* de Rotterdam était un cube de ciment posé juste à la sortie de l'autoroute, gai comme un monument funéraire, fonctionnel comme une guillotine. Un homme de haute taille installé dans un des fauteuils du hall se leva à l'entrée de Malko. John Fitzpatrick, le chef de poste de la CIA pour la Hollande, un diplômé de Harvard, homme du monde, de « l'Eastern Establishment » égaré dans le bric-à-brac de l'espionnage, d'une courtoisie glaciale et délicate, avec un faux air de Mel Ferrer. À côté de lui se tenait un chauve bedonnant aux yeux noirs pétillants d'intelligence, la pipe vissée à la bouche. Sa poignée de main enfonça la cheville de Malko dans sa troisième phalange.

— Le colonel van Nuys, présenta John Fitzpatrick. Le colonel est chargé de la liaison entre le BVD⁽⁶⁾ et la Company. Il se trouve à Rotterdam aujourd'hui, c'est pour cela que nous nous rencontrons ici.

— J'ai beaucoup entendu parler de vous, affirma l'officier hollandais, avec un sourire chaleureux.

Évidemment, depuis le Surinam, Malko avait une aura particulière chez les Bataves... John Fitzpatrick sourit :

— Je reviens de Langley. Mr Linge y est aussi très apprécié.

— Vous êtes arrivé quand ? demanda Malko.

— Hier soir fit l'Américain. J'ai pris le Concorde, à 1 heure à New York. Seule solution pour être le soir même à Paris. Arrivé à 11 heures du soir, j'ai pu me coucher. Aujourd'hui je suis frais comme un gardon, sans « jet lag ». C'est encore mieux que dans le sens est-ouest.

Ils s'installèrent dans un coin tranquille du grand hall. Malko commanda une vodka pour tenir compagnie aux J & B des deux autres.

— Pourquoi suis-je ici ? demanda-t-il alors.

John Fitzpatrick, les mains sagement posées sur un dossier, annonça d'emblée :

— C'est une histoire bizarre. Peut-être même n'existe-t-elle que dans nos imaginations débridées.

— Je ne savais pas que vous aviez des fantasmes, dit Malko.

— Voilà notre souci, continua John Fitzpatrick, poussant vers lui une photo.

Ce n'était pas vraiment enthousiasmant. Un mort, nu, photographié sur une table de morgue. Le visage était déformé par des blessures, mais le reste du corps ne portait aucune trace de violence. Un homme jeune, brun, moustachu.

— Tom Wonder, sergent de l'US Army, annonça John Fitzpatrick. Trouvé mort dans le canal Singel, à Amsterdam, il y a une semaine. Cause apparente de la mort après l'autopsie : noyade, il y avait de l'eau dans ses poumons. Avant de se retrouver dans le canal, il semble

s'être battu, car le médecin légiste a relevé sur lui des traces de violence : plusieurs dents et le nez brisés, des hématomes, une fracture de la mâchoire, et une autre du crâne !

— On l'a massacré, remarqua Malko.

— Ce n'est pas tout, compléta le chef de station de la CIA. Il y avait des traces de piqûres sur son bras et, dans son sang, une dose d'héroïne mortelle en quelques heures.

— Que faisait ce sergent ? demanda Malko.

— Il travaillait dans une de nos installations « sensibles », classée MSA⁽⁷⁾, près de Rotterdam, expliqua John Fitzpatrick, le centre de dispatching pour l'approvisionnement de nos forces en Europe, qui transite par le port de Rotterdam. Dans ce cadre, il était en possession d'informations classées « Cosmic » par l'OTAN, c'est-à-dire ultra-secrètes. En effet, chaque fois que des armements sophistiqués sont acheminés sur l'Europe, c'est ce centre de dispatching qui connaît les dates d'arrivée et les moyens de transport sur les bases concernées.

Le colonel van Nuys continuait à tirer placidement sur sa pipe, comme s'il n'était pas concerné, fixant ses chaussures. Malko remarqua qu'il fumait un tabac à l'odeur de miel, très agréable.

— En quoi consiste cet approvisionnement ? demanda-t-il.

John Fitzpatrick marqua une imperceptible hésitation avant de dire :

— Cela dépend. Il y a de tout. Du matériel courant, des munitions, des véhicules, mais parfois aussi des charges nucléaires.

— Avez-vous pu lier la mort de Tom Wonder à son activité ?

— Jusqu'ici, non, avoua John Fitzpatrick. Mais le sergent Wonder était informaticien et on peut copier un programme d'ordinateur sans laisser de traces...

« La police criminelle hollandaise a conclu à une mort accidentelle. Une chute dans le canal à la suite d'une, overdose. Sa voiture était garée non loin de l'endroit où son cadavre a été repêché, rien n'avait été volé dedans. Dans ce pays où la drogue est pratiquement en vente libre, les cas d'overdose sont nombreux. Les bagarres aussi.

— Qu'est-ce qui vous fait tiquer, alors ?

— Il ne portait que deux traces de piqûre au bras. Ce n'était pas un drogué, ses camarades s'en seraient aperçu. En plus, il avait subi une prise de sang peu de temps avant sa mort et si le médecin avait remarqué des traces sur ses bras à l'époque, il l'aurait signalé.

— Il a pu se mettre d'un coup à la drogue, remarqua Malko, et justement, s'administrer une dose trop forte.

L'Américain eut une moue peu convaincue.

— Bien sûr. Mais il n'avait pas le profil à se droguer. Jogging tous les matins, sportif, sain, bon background familial, équilibré. Là-bas, ils

vivent en cercle fermé, ils se connaissent tous, ses camarades sont unanimes. Tom Wonder ne se droguait pas.

Le colonel van Nuys éteignit sa pipe, la tapota contre un cendrier et commença à la nettoyer méticuleusement. Avec ses gros sourcils noirs, il avait plus l'air d'un Italien que d'un Hollandais.

— Et ses fréquentations ? demanda Malko.

— Nous y reviendrons. L'Army Intelligence a eu aussi le dossier et a conclu également à l'accident. D'ailleurs, si je n'avais pas déjeuné, comme chaque semaine, avec mon ami le colonel van Nuys, vous seriez sûrement encore dans votre château...

Malko sourit.

— Ah bon, vous avez décidé de me faire une blague ?

— Non, corrigea John Fitzpatrick, mais le colonel m'a raconté une histoire qui m'a troublé... Colonel...

Le Hollandais passa une main distraite sur son crâne chauve et leva sur Malko un regard intelligent et grave.

— Il y a deux mois, dit-il, il y a eu un vol d'armes et de munitions dans un dépôt de l'armée hollandaise. Rien de très important. Une douzaine de fusils FAL, des munitions, de l'explosif C 4 et des grenades. Ceux qui ont fait le coup avaient observé cet endroit depuis longtemps. La Sécurité militaire a mené une enquête et ses résultats nous ont dirigés sur un soldat de l'armée hollandaise, un appelé... Déjà fiché pour d'anciennes activités anti-militaristes...

— C'est fréquent chez vous, remarqua Malko.

— Hélas, soupira le colonel du BVD. Ce garçon, un certain Lucien Schoor s'est enfui, au moment d'être arrêté, et nous a échappé. Nous sommes presque sûrs qu'il a trouvé refuge dans un des innombrables squats d'Amsterdam ou de Rotterdam, où de jeunes chômeurs vivent confortablement de leurs allocations, en complotant le renversement de la société.

John Fitzpatrick se pencha en avant pour préciser :

— Il faut vous dire qu'en Hollande, le délit de « conspiration » n'existe pas, sauf s'il s'agit d'assassiner la reine. Pour le reste, vous pouvez annoncer votre intention de faire sauter le pays, on ne peut rien vous faire tant qu'il n'y a pas de commencement d'exécution.

— Comme personne n'a envie d'assassiner notre reine... souligna le colonel van Nuys. Bref, ce jeune homme a disparu dans la nature et les armes n'ont pas été retrouvées. L'affaire est restée en suspens, jusqu'à y a deux semaines. La gendarmerie royale a alors repêché le corps d'un homme poignardé de quarante-trois coups de couteau. Nous avons eu communication du dossier : c'était notre soldat, Lucien Schoor.

— Où l'a-t-on trouvé ?

— Dans un quartier mal famé de Rotterdam, là où il y a beaucoup

de drogués.

— Pas de piste ?

— Aucune. Il ne portait aucun papier sur lui. Et, bien entendu, pas trace des armes.

Le garçon surgit pour changer les cendriers et ils se turent. Quand il se fut éloigné, Malko demanda :

— Pourquoi liez-vous les deux histoires ?

John Fitzpatrick eut un sourire un peu contraint et dit avec un soupçon d'ironie :

— Bonne question ! C'est la raison pour laquelle vous êtes ici. Ces deux morts avaient quelque chose de commun. Un détail assez insolite.

— Lequel ?

Le Hollandais regarda Malko avec gravité.

— Aucun des deux ne portait de slip, bien qu'il soient habillés normalement.

Bizarre. Malko regarda les deux hommes pour voir s'ils se moquaient de lui. Mais ils étaient sérieux comme des papes. D'ailleurs l'humour n'était pas vraiment la caractéristique ni des Bataves ni de l'Eastern Establishment. John Fitzpatrick fixait le vide.

— Expliquez-moi, dit Malko, en quoi cette particularité vous choque-t-elle ?

— J'ai fait effectuer une petite enquête parmi les camarades de Tom Wonder et acquis la conviction qu'il mettait d'habitude un slip, dit John Fitzpatrick. S'il n'en portait pas le jour où il a été tué, il y avait une raison.

— Vous pensez donc qu'il a été assassiné ?

L'Américain inclina affirmativement la tête.

— Oui. Un meurtre déguisé en accident.

— Il était homosexuel ? demanda Malko.

— Non. Il avait écrit à son frère mentionnant une fille dont il était tombé amoureux fou. Hélas, il ne donnait pas son nom. J'ai pensé qu'il se pliait peut-être à un rite amoureux, quelque chose comme ça...

Il pataugeait un peu, embarrassé. Malko se dit que tous les goûts étaient dans la nature. Pourquoi une femme n'aurait-elle pas les mêmes fantasmes que les hommes ?

— Et l'autre victime ? demanda-t-il.

— Même chose, affirma aussitôt l'officier hollandais. Pas homosexuel, habillé toujours normalement. Il se rendait souvent à Amsterdam le soir. Bien que la distance avec son cantonnement soit assez grande. Nous avons fouillé toutes ses affaires sans trouver de photos ou la trace d'une liaison... Mais cela nous a paru bizarre que deux hommes meurent de mort violente, à des dates rapprochées, et avec le même détail vestimentaire insolite.

— Ils se connaissaient ? Ce ne serait pas une histoire de secte ?

— Nous avons la certitude qu'ils ne se connaissaient pas et aucune trace de l'existence d'une secte semblable n'a pu être établie.

— Donc, le seul lien serait une femme... Et le fait qu'ils étaient tous les deux militaires, en possession d'informations ou de matériel pouvant intéresser les gens de l'extérieur.

— C'est la conclusion à laquelle nous sommes arrivés.

— Avez-vous une idée de la cause pour laquelle ces deux hommes auraient été assassinés ?

Le colonel van Nuys et John Fitzpatrick eurent la même réaction.

— Non, avouèrent-ils en chœur, et c'est ce qui nous inquiète.

Malko fronça les sourcils :

— Pourquoi ?

John Fitzpatrick sortit un cigare et l'alluma. Importé en contrebande de Cuba par les circuits clandestins de la CIA. L'Américain n'avait jamais pu s'habituer aux infects cigarillos hollandais... Du coup, le colonel du BVD ralluma sa pipe.

— Si nous avons raison, dit le chef de station de la CIA, il y a eu un vol d'armes, deux meurtres et autre chose que nous ignorons. On ne fait pas tout cela sans motif. Un motif grave. La police hollandaise ne sait rien, le BVD non plus. Donc, il faut creuser le problème nous-mêmes. La « taupe », c'est vous.

— Creuser quoi ? demanda Malko. Je ne peux pas me promener sans slip jusqu'à ce qu'une inconnue m'aborde et tente de m'estourbir.

— Attendez, coupa John Fitzpatrick. J'ai quand même un début de piste. Dans les affaires de Tom Wonder, nous avons découvert des fascicules antimilitaristes en anglais et hollandais, très violents. Or, on ne les trouve pas n'importe où...

— Vous croyez que cela peut avoir un rapport ?

L'Américain eut un geste éloquent.

— Peut-être. Il y a trois mois, le général soviétique Michelef se trouvait ici, pour regonfler les pacifistes. Tous les grands mouvements contre l'OTAN sont partis de Hollande. Vous savez que les Popovs font tout ce qu'ils peuvent pour empêcher les « Cruise Missiles » d'être installés en Europe. Ici, ils ont un terrain de choix. Les Hollandais sont des pacifistes à tous crins et il y a sans cesse des démonstrations antimilitaristes... Est-ce que les Popovs ne travailleraient pas sur un coup spectaculaire ? Il doit y avoir un vote au Parlement néerlandais dans deux mois. Il suffirait d'un rien pour renverser l'opinion...

Cela semblait déjà plus sérieux. Malko avait entendu parler des pacifistes hollandais, dignes successeurs des « Provos », soutenus par une partie de la population et par les églises hollandaises. Pour eux, l'OTAN représentait le mal absolu, l'ennemi à abattre. Il comprenait l'inquiétude de ses vis-à-vis. Mais pourquoi s'adresser à lui ? Comme

s'il avait deviné sa pensée, John Fitzpatrick ajouta :

— Ces deux enquêtes n'ont abouti à rien. Nous ne pouvons pas les rouvrir sans froisser beaucoup de susceptibilités. C'est avec l'accord du colonel van Nuys que j'ai décidé de vous faire venir ici. Pour une discrète contre-enquête. Si vous découvrez quelque chose, nous repasserons officiellement le flambeau au BVD...

— Et, bien entendu, je n'existe pas, compléta Malko.

— Absolument, affirma l'Américain. La police est farcie de pacifistes. Si c'est ce que nous pensons, il pourrait y avoir des fuites. Donc, seul, vous courrez moins de risques d'indiscrétions... En cas de pépin, vous avez la ligne directe du colonel van Nuys, à La Haye.

— Je vous donnerai également mon numéro personnel, dit l'officier hollandais.

— À voir ce qui est arrivé aux deux autres, remarqua Malko, ce n'est pas rassurant de se lancer dans cette galère. Enfin, cela ne sera pas plus dangereux qu'à Beyrouth... Alors, où faut-il chercher ?

Le colonel van Nuys posa sa pipe. Le hall du *Hilton* était calme et silencieux comme une sacristie. De soi-même, on parlait à voix basse...

— En dehors des grandes organisations pacifistes comme l'IKV^{8}, il existe des dizaines de groupuscules, qui se font et se défont, composés d'extrémistes, noyés dans la masse des chômeurs, pas structurés, sans chef, utilisant uniquement des pseudo, des prénoms, des téléphones qui changent sans arrêt. La loi hollandaise est si libérale, que c'est pratiquement impossible d'en dresser l'inventaire. Nous savons que certains sont dangereux et prêts à des actions violentes. Ils pourraient être tentés de se servir de l'armement qu'ils ont dérobé.

— C'est généralement le cas, remarqua Malko, amusé par cette candeur. Ils ne les ont pas volées pour les accrocher au mur. Mais que peuvent-ils vouloir faire ? Assassiner la reine ? Un général américain, comme en Italie ?

— Ils ont déjà pris d'assaut le ministère de la Défense, reconnut le colonel van Nuys.

John Fitzpatrick se pencha au-dessus de la table.

— Les Soviétiques ont subi des échecs avec leurs mouvements de masse pacifistes. Ils sont prêts à prendre certains risques afin de remonter la pente. Ils savent qu'une fois les missiles installés, il sera trop tard.

Malko trempa les lèvres dans son verre de vodka. Il regrettait Alexandra et son château. Avec le printemps, sa jeune fiancée semblait encore plus désirable. Et plus désirée. Les invitations à son intention s'amoncelaient dans le courrier du château de Liezen. Il l'avait déposée à Vienne pour une soirée qui risquait de se terminer à l'aube

dans le lit d'un homme. Ils ne se parlaient pas de ce genre de choses mais c'était présent. Il se jura, dès qu'il serait à l'hôtel de lui téléphoner. Amsterdam était moins loin que Beyrouth, et elle avait promis de le rejoindre.

— Bien, dit-il, quel est le programme ?

— Il est là-dedans, expliqua John Fitzpatrick, poussant vers Malko un gros classeur blanc lié par un élastique. Les dossiers des deux affaires, BVD et police, plus une note de chez nous sur les mouvements clandestins pacifistes et antimilitaristes. Ainsi que la liste des endroits où on peut se procurer la littérature qu'on a trouvée chez Tom Wonder et quelques exemplaires de brochures. On les vend dans une douzaine de librairies à Amsterdam et Rotterdam.

— Je me fais passer pour quoi ? demanda Malko.

— Pas besoin de couverture pour l'instant. Reprenons contact dans deux jours. Une fois que vous serez dans le bain. Nous avons un avantage : la presse n'a pas parlé de ces deux morts et si ce sont des meurtres ceux qui les ont commis se sentent en sécurité.

— Où suis-je basé ?

— À l'hôtel *Krasnapolski*, à Amsterdam.

Le Palais Royal, de l'autre côté de ta place du Dam, ressemblait à un décor d'opérette. Malko regardait d'un air distrait la circulation de la fenêtre de sa chambre au *Krasnapolski*. Prêt à céder au découragement. La nourriture d'abord insipide et lourde. Il en arrivait à fantasmer sur les deux repas au caviar qu'il avait dégustés sur Air France, en classe affaires, accompagnés de son champagne préféré. Tout ça pour un prix qui n'était même pas celui de la première classe. Et il y avait mieux. Il avait envoyé Lise, sa vieille cuisinière, visiter Paris, au tarif « vacances ». Elle avait été ravie. Une bonne idée de cadeau tout à fait abordable. Il se détourna de la fenêtre, se forçant à se remettre au travail. Deux jours d'enquête pour n'arriver à rien. Première librairie à Rotterdam : fermée. Il y était revenu trois fois et appris par des voisins que les pacifistes n'avaient pas payé leur loyer et qu'ils avaient disparu sans laisser de traces...

Autre tentative : building démoli.

Encore une autre : jamais personne.

Une librairie à Amsterdam ne lui avait rien apporté sinon un barbu entreprenant et postillonnant qui avait tenté de le convaincre de la nocivité de l'OTAN dans un anglais approximatif.

Dans trois autres, rien d'intéressant et surtout pas la littérature découverte chez Tom Wonder. Pour ajoute à sa mauvaise humeur, Alexandra, consultée, n'était pas chaude pour venir se bataviser...

Malko regarda sa liste et réalisa qu'il n'en avait pas visité une, qui, d'après le plan, se trouvait tout près de l'hôtel. Elle était dans son programme, mais le jour prévu, il avait perdu du temps. Si cela ne

donnait rien il n'aurait plus qu'à reprendre Air France.

Il enfila son trench-coat, et partit à pied. Dans les rues étroites aux trottoirs protégés par d'énormes poteaux de fer, il était rigoureusement impossible de se garer.

Aert van Nesstraat était carrément sinistre, bordée de buildings commerciaux, étroite et sale. Un cycliste faillit l'aplatir, sûr de son bon droit. Bien entendu, la librairie était à l'autre bout de la rue. Quatre vitrines avec des disques, des livres, des affiches. Pas un client à l'intérieur. Un barbu trônait à la caisse.

Malko avait lu et relu les deux dossiers des morts mystérieux sans rien en tirer. À part le détail bizarre de l'absence de sous-vêtements. Un peu mince pour soupçonner une affaire d'espionnage. Il poussa la porte et entra. Une étagère contenait toutes les publications antimilitaristes du monde dans diverses langues. Il fi le tour des livres en néerlandais, puis s'intéressa aux magazines, observé par le barbu.

Soudain, son cœur battit un peu plus vite. Sous une pile de magazines, il venait d'apercevoir une affiche représentant un char encadré d'une inscription en grosses lettres noires :

STOP REAGAN'S VORLOG IN MIDDEN AMERIKA ! NO PASARAN.

Exactement semblable à un des documents trouvés dans les affaires de Tom Wonder ! Bien mince indice, tout de même. Il était en train de l'examiner quand une voix demanda derrière lui en anglais :

— Vous cherchez quelque chose, monsieur ?

Il se retourna.

D'abord, il ne vit qu'un chemisier de coton tendu par deux seins pointus, agressifs, magnétiques. Puis son regard remonta au visage. Curieux, tout en longueur, avec d'immenses yeux marron, un nez important, une bouche épaisse très rouge. L'inconnue était vêtue d'un vieux jean, de boots noires et ses cheveux tombaient jusqu'à ses reins. Elle fixait Malko avec une expression intense, mélange de curiosité et d'autre chose, plus trouble. On aurait dit un insecte se préparant à en dévorer un autre.

Elle avait surgi d'une trappe ouverte dans le plancher, dans le dos de Malko, où avait disparu le barbu. Probablement une resserre. Immédiatement, Malko eut l'intuition qu'il venait de tirer un fil qui le mènerait quelque part.

Bien sûr, ce n'était qu'un feeling.

Le genre de choses pourtant qu'il ne fallait pas négliger dans son métier. Il soutint le regard des grands yeux marron, décidé à en savoir plus sur cette femme qui n'avait pas le profil de la pacifiste de base...

CHAPITRE III

Les grands yeux marron de l'inconnue et les yeux dorés de Malko semblèrent se fasciner quelques instants, puis elle baissa les siens et il lui répondit :

— Je regardais ce tract. Il concerne l'Amérique Centrale. Vous en vendez beaucoup ? C'est bien loin de la Hollande.

Elle eut un sourire encourageant.

— Le combat pacifiste n'a pas de frontières... Vous vous intéressez à la cause de la Paix ?

Ses yeux avaient une expression concentrée, comme une femme qui veut absolument capter l'attention d'un homme qui lui plaît. En même temps, son corps était agité de frémissements imperceptibles, qui attiraient irrésistiblement le regard.

— Oui, dit-il. Professionnellement.

Elle lui prit le magazine des mains et lui tendit un brûlot antimilitariste, en anglais cette fois. Malko y jeta un coup d'œil, puis demanda à la jeune femme :

— Vous écrivez dedans ?

Elle exhiba de grandes dents éblouissantes de blancheur, dans un sourire sensuel.

— Oh non ! Je suis seulement vendeuse ici. Vous cherchez quelque chose en particulier ?

— Non, dit Malko.

Elle se tenait déhanchée, et le tissu de son haut collait encore plus à ses seins aigus. Son mont de Vénus faisait une bosse sous son jean délavé. Elle se retourna, et Malko vit qu'en dépit de la minceur de son corps, elle avait une croupe cambrée et pleine, qui ajoutait encore à son magnétisme sexuel. À chacun de ses mouvements, sa longue crinière châtain balayait l'air. Le barbu émergea de la trappe, les bras chargés de livres.

Malko fit semblant de s'absorber dans l'examen du magazine, observé par son interlocutrice. D'après le colonel van Nuys, le tract sur l'Amérique Centrale avait été diffusé à très peu d'exemplaires. C'était donc un lien possible avec, le sergent Tom Wonder... La brune revint vers lui avec un sourire innocent et demanda :

— Vous n'êtes pas hollandais ? Vous êtes de passage ?

— Oui, dit Malko, je suis journaliste pour le *Kurier* de Vienne. En vacances en Hollande.

C'était une couverture qu'il utilisait de temps à autre. Le rédacteur en chef du *Kurier* était un ami. Être journaliste justifiait en outre, que l'on pose des questions. La fille lui tendit une main fine aux ongles carrés, comme ceux d'un homme.

— Bienvenue à Amsterdam ! Je m'appelle Erika.

— Malko Linge, dit-il.

Il continuait en anglais, connaissant l'aversion viscérale des Hollandais envers tout ce qui était allemand depuis les cinq années d'occupation nazie.

Le téléphone posé sur la caisse sonna, décroché par le barbu. Celui-ci agita presque aussitôt l'écouteur en direction d'Erika qui alla prendre l'appareil, continuant à fixer Malko avec un sourire provocant. Pourquoi ? Roulait-elle pour la Paix ou éprouvait-elle une attirance sexuelle pour lui ?

Il était aussi un peu accroché. Erika ressemblait à une liane sensuelle avec ses longs cheveux et ce corps à la fois angélique et plein de courbes. Que faisait-elle dans ce bric-à-brac un peu minable ? Elle parlait très vite au téléphone avec l'horrible accent guttural hollandais. Dès qu'elle eut raccroché, elle revint vers Malko.

— Je peux vous donner plusieurs revues, mais la plupart sont en hollandais.

Malko reprit le tract qui l'intéressait :

— Qui fabrique cela ?

Une lueur intriguée passa dans ses yeux marron.

— Je ne sais pas, des petits groupes indépendants, dit-elle. Nous nous contentons de diffuser. Il est bien n'est-ce pas ?

— Très bien, approuva Malko.

Elle paraissait ennuyée qu'il ait vu le tract. Elle se mit à parler beaucoup, à se déplacer entre les étagères, attrapant des brassées de magazines, des livres, les montrant à Malko, le noyant sous des flots de commentaires. Le barbu s'était plongé dans un livre, attendant d'hypothétiques clients : la petite boutique était toujours aussi vide et la bande magnétique continuait à diffuser une musique classique passe-partout, destinée sûrement à s'accorder aux instincts pacifiques des visiteurs.

Erika posa soudain une pile de journaux, les yeux braqués sur la vitrine ; Malko suivit la direction de son regard et aperçut la silhouette d'un homme avec un blouson de cuir noir et un chapeau à larges bords, noir également, qui disparaissait au coin de la rue. Il eut l'impression qu'Erika s'était brusquement inquiété. Cette tension ne dura pas. La jeune femme se retourna vers lui. De nouveau, il croisa le regard des grands yeux marron subitement pleins d'innocence. Elle lui

tendit plusieurs magazines.

— Tenez. J'espère que vous allez nous faire de la publicité...

Malko les prit et effleura les seins pointus d'un œil intéressé. Erika devait avoir l'habitude de ces attentions masculines, car elle sourit légèrement, comme pour remercier. Malko remarqua que ses mains étaient chargées de bagues. Elle ondula jusqu'à la caisse et glissa les magazines dans une grande enveloppe jaune. Malko la suivit des yeux, se persuadant que ce n'était qu'une passionaria de la Paix, comme on en trouvait dans toutes les librairies gauchistes du monde. Les prunelles dilatées évoquaient l'usage de la drogue. Une hippie reconvertie dans le pacifisme. Soudain, il nota quelque chose d'inhabituel chez ce type de personnage : elle était parfumée. Numéro 5 de Chanel. Pas courant chez une marginale. Son paquet sous le bras, il remarqua soudain :

— Je ne lis pas le hollandais, vous ne pourriez pas m'aider à traduire ces textes ?

Erika eut une courte hésitation, puis dit :

— Je peux vous voir après la fermeture de la boutique.

Malko lui adressa son sourire le plus séducteur.

— Pourquoi pas pour dîner ? Cela sera plus gai. Nous pourrions travailler ensuite.

Elle eut encore une imperceptible hésitation :

— Je vais essayer de me libérer. Où logez-vous ?

— Au *Krasnapolski*.

Elle eut une moue amusée.

— Vous êtes un journaliste riche...

Malko regretta de n'avoir pas adapté son hôtel à sa couverture. Mais c'était trop tard.

— Le *Kurier* est riche, corrigea-t-il. Pas moi. À huit heures ? Chambre 412.

— Si je ne peux pas venir, je vous appellerai, promit-elle. Sinon, on se retrouve dans le hall.

Elle lui tendit la main et le raccompagna jusqu'à la porte donnant dans Nesstraat.

La triste rue étroite parut moins triste à Malko. Erika l'intriguait et l'excitait. Il réalisa qu'il avait violemment envie d'elle. Avec ce genre de fille, l'issue d'un rendez-vous était imprévisible. Elle pouvait aussi bien l'embrasser sur la joue que se glisser dans son lit. De toute façon, Erika était sûrement une bonne source d'informations pour son enquête. Il allait vérifier si le colonel van Nuys ne l'avait pas fichée.

— Un prénom et un signalement, ce n'est pas assez, annonça le

colonel van Nuys d'une voix désolée au téléphone. Il y a des centaines de filles semblables à Amsterdam qui vivent dans des squats ou avec des copains, coupées de leur famille, sans rien faire de mal...

— J'en saurai probablement plus après avoir dîné avec elle, dit Malko. Pourriez-vous envoyer un photographe ce soir au *Krasnapolski* ? Nous aurons au moins une photo.

— Bien sûr. Mais, qu'est-ce qui vous fait penser que...

— Rien de précis, avoua Malko. Juste une intuition.

— Bien. Comptez sur moi, promit le colonel du BVD. C'est peut-être une piste. Cette librairie est un des points de diffusion de Onkruit.

— C'est quoi, Onkruit ? demanda Malko.

Avec l'accent hollandais, ça sonnait comme un juron.

— L'organisation gauchiste la plus antimilitariste, la plus extrémiste, à tendance anarchiste qui diffuse des magazines, des tracts et qui organise des actions ponctuelles. Nous ne sommes pas arrivés encore à l'infiltrer parce qu'elle est composée de petites cellules comme le parti communiste. Ils se réunissent pour faire un coup ; puis se dispersent. Changent de logement tout le temps. Il n'y a pas de chef, pas de vrais responsables. Ils sont juste unis par une idéologie commune : l'antimilitarisme.

— Manipulés ? demanda Malko.

— Probablement. Mais nous n'avons pas encore pu démonter le mécanisme. Certains de leurs membres ont pillé l'année dernière le ministère de la Défense et se sont emparés de documents très confidentiels. Jamais nous n'avons pu arrêter les coupables. Si cette fille appartient à Onkruit, cela pourrait être une piste...

— Ils ont déjà tué ?

— Jamais, à ma connaissance. Seulement des mises à sac et des actions violentes.

Il y avait un commencement à tout. Silence au bout du fil. Le colonel van Nuys reprit :

— Bien, je dois vous quitter. Je vous envoie un photographe.

Malko raccrocha, se demandant s'il n'était pas en train de se monter la tête. Au pire, il passerait une soirée avec une jolie femme.

Le téléphone sonna. Il était huit heures et demie. Malko écoutait de la musique, allongé sur son lit.

— C'est moi, annonça une voix douce. Je suis dans le hall.

— J'arrive, dit Malko.

Erika était métamorphosée. Plus de jean : des escarpins, une jupe noire, des bas noirs, un chemisier blanc sous lequel jouait son étonnante poitrine, un maquillage de star qui faisait encore plus

ressortir sa bouche. Par contre, elle n'avait pas changé de coiffure et ses longs cheveux pendaient toujours dans son dos. Elle prit d'emblée le bras de Malko, comme s'ils se connaissaient depuis des années.

— Vous voulez boire un verre ? proposa-t-il.

— Ici ?

Elle fit la moue.

— C'est bourgeois, sinistre. Allons plutôt au restaurant.

— Lequel ?

— Vous aimez la cuisine indonésienne ?

— Pourquoi pas ?

Erika eut un sourire ironique.

— De toute façon il n'y a que cela ou les Chinois. Allons à *l'Indonesia*. Vous allez sûrement aimer. Je n'ose pas vous emmener dans mes gargotes habituelles.

Le temps de récupérer la BMW de Budget au fond d'un parking et de se faufiler dans les rues étroites pleines de badauds, il était presque neuf heures. Tout le centre d'Amsterdam semblait n'être qu'un gigantesque sex-shop où accourait la Hollande entière.

La porte de *l'Indonesia* franchie, Malko se retrouva à Bali. De ravissantes serveuses en sarong circulaient sous d'étonnantes boules de terre colorée qui tournaient lentement au plafond, donnant à la pièce un air de fête. L'odeur des épices flottait dans l'air, mêlée à celle de bâtonnets d'encens. Erika, majestueuse, passa entre les tables, la poitrine haute, déchaînant la libido de tous les mâles présents. Malko n'arrivait pas à cerner la jeune femme. Lisse comme un galet, avec des éclairs provocants par moments, des ondulations de panthère sensuelle et en même temps une froideur presque glaciale, une distanciation qui l'isolait du monde.

Les innombrables plats d'un copieux dîner indonésien arrivèrent à une vitesse record, encombrant toute la table, des beignets de banane au poulet au piment en passant par le porcelet rôti, le pigeon en croûte, toutes les viandes de bœuf marinés dans des sauces qui vous arrachaient le palais. Une musique aigre-douce, en sourdine, ajoutait à l'atmosphère. À côté de tout ce piment, le Schwartz Kat rosé de la Moselle semblait fade et sucré. Erika se jeta sur le dîner comme un ogre. Elle avait un appétit d'oiseau... De vautour.

À la troisième bouteille de Schwartz Kat Malko en savait un peu plus sur elle : étudiante en sociologie, elle arrondissait sa bourse en travaillant tous les matins à la librairie Genep et le week-end en tenant des permanences de conseils aux jeunes gens désireux de ne pas effectuer leur service militaire... Ses parents étaient à Rotterdam où ils animaient un foyer d'étudiants. Pacifiste convaincue, elle entreprit d'expliquer à Malko ce qu'il fallait faire pour éviter un holocauste nucléaire...

Il l'observait, animée, convaincante, dévorante, secouant ses longs cheveux, parlant fort, en mauvais anglais. Soudain elle s'arrêta net.

— Qu'est-ce que vous regardez ? demanda-t-elle.

— Vous, dit Malko. Vous avez une poitrine extraordinaire.

Un instant, leurs regards s'accrochèrent et ce que Malko lut dans celui d'Erika accentua encore son désir. Cette lueur trouble s'effaça pour laisser la place à une expression complètement innocente.

— Je vous parle de choses importantes, protesta-t-elle.

— Moi aussi, dit Malko.

Elle baissa ses grands yeux marron et s'empiffra d'un beignet de banane. Comment était-elle aussi mince si elle mangeait toujours ainsi ?

Ensuite, elle s'étira, après un dernier verre de vin.

— Si on allait travailler ?

Malko avait presque oublié son « métier » de journaliste. Hélas, il fallait en passer par là. Erika l'observait avec un sourire vaguement ironique. Ils reprirent la BMW et les hasards des sens uniques les conduisirent dans une rue inondée de néons de sex-shops et de divers cinémas porno, puis sur le Kloveniersburgwal, le canal « cochon ». Un vidéo-clip passait sur la façade d'un live-show, montrant en gros plan une femme en train de se livrer à une fellation sur une verge énorme. Le portier leur adressa de grands signes et Erika demanda aussitôt d'une voix très naturelle :

— Cela vous tente ?

— Non, merci, dit Malko. Je ne suis pas voyeur.

Elle sourit sans rien dire, et ils n'échangèrent plus une parole jusqu'au *Krasnapolski*. Arrivée dans la chambre de Malko, Erika posa son sac, ôta sa veste de velours brodé et s'appuya à la table, le buste en avant les yeux brillants, avec une expression presque grave.

Malko regarda la pile de magazines sur la table puis les seins pointus de la jeune Hollandaise.

L'atmosphère s'était brusquement chargée d'électricité.

— De quoi avez-vous envie ? demanda soudain Erika. De travailler ou de faire l'amour ?

Piège ou invite directe. Malko sentit une coulée d'adrénaline réchauffer ses artères. Évitant de répondre il la rejoignit et d'une main légère effleura les extrémités des seins dressées sous le chemisier. Erika ne broncha pas. Il s'enhardit, caressant la chair tiède et ferme.

— Et vous ?

— Si je n'en avais pas envie, dit-elle, je ne serais pas ici.

Sans cesser de jouer avec ses seins, il approcha son visage du sien et leurs bouches s'écrasèrent l'une contre l'autre. Quand ils se séparèrent Malko n'ignorait plus rien du corps d'Erika. Celle-ci gagna le lit et se débarrassa de ses chaussures, de son chemisier, puis de sa

jupe, ne gardant que ses bas montant très haut sur ses longues cuisses, retenus par une bande élastique recouverte de dentelles. Elle avait un corps d'adolescente, avec des hanches minces, un ventre extraordinairement plat et cette incroyable poitrine qui semblait posée sur le torse frêle. Accoutrée ainsi, elle ressemblait à un modèle de *Playboy*... Quelques chaînes brillaient à son poignet. Sans la moindre pudeur, elle apostropha Malko, appuyée sur un coude :

— Vous faites l'amour tout habillé ?

C'était banalisé. L'amour copain. Il entreprit de se déshabiller à son tour. Observé par le regard tendre et ironique d'Erika. Lorsqu'il fut en slip, elle eut un sourire gourmand et tendit la main, le massant doucement à travers le tissu.

— Oh, la mignonne petite culotte, fit-elle. C'est très pudique.

— Qu'y a-t-il d'anormal ?

Erika, ses yeux dans les siens, dit d'un ton amusé :

— Vous, les hommes, vous demandez des tas de choses aux femmes. Des bas, des porte-jarretelles, des dessous. Moi, il y a une chose qui m'excite chez un homme.

— Quoi donc ?

— Qu'il ne porte rien, que je puisse toujours le toucher, quand j'en ai envie.

CHAPITRE IV

Malko eut beaucoup de mal à ne pas changer d'expression. John Fitzpatrick, avec son flair de vieil enquêteur, avait vu juste au moins sur un point. Les deux morts avaient dû avoir la même maîtresse : celle qui était en train d'éveiller son désir en le caressant doucement de la paume de la main... Comme si la barrière de coton l'agaçait, elle l'enleva d'un geste brusque, et demeura quelques instants en contemplation devant ce qu'elle venait de découvrir, comme si elle n'avait jamais vu un sexe d'homme.

— Je ne vous fais pas beaucoup d'effet, remarqua-t-elle.

Il était difficile à Malko de lui expliquer la raison de cette légère défaillance. De toutes ses forces, il tenta de chasser de son esprit les photos du cadavre de Tom Wonder.

Erika, recourant aux grands moyens, se pencha et lui fit l'offrande de sa bouche. Rapidement, Malko gagna un état plus digne d'un homme censé avoir un coup de cœur pour une inconnue. Devant ce résultat, elle interrompit son sacerdoce et regarda son œuvre.

— Bonjour, dit-elle, d'un ton enjoué.

Longuement, elle fit courir ses mains sur Malko, avec légèreté. Puis, quand il fut allongé près d'elle, sa bouche commença à l'effleurer partout, sans ignorer le plus petit recoin de son corps. S'attardant aux aisselles, au ventre, à l'intérieur des cuisses. Avec lenteur et détachement. Comme si elle n'éprouvait rien elle-même... D'ailleurs, lorsque Malko voulut l'exciter, elle n'eut absolument aucune réaction. Seules ses interminables caresses semblaient l'intéresser. Tout aussi habile avec sa bouche qu'avec ses mains. Accroupie au-dessus de lui, elle l'engloutit en une fellation interminable, habile et glaciale comme une vestale. En même temps, elle serrait dans des doigts d'acier la base de son sexe afin d'y retenir le sang. Vieux truc de professionnelle. Elle s'interrompit, contemplant le membre érigé, et Malko en profita pour glisser une main vers le ventre de sa partenaire : il n'y trouva aucune trace du moindre désir.

Elle conservait pourtant le même sourire lointain, sans la plus petite frustration. Comme si elle s'était amusée avec un enfant.

La musique sortant de la radio s'arrêta d'un coup. Minuit : le couvre-feu au *Krasnapolski*. Sa langue quitta le sexe de Malko pour

agacer son nombril, tandis qu'un index indiscret explorait les replis les plus intimes de son corps. Elle remarqua d'une voix douce :

— J'aime ta peau et ton odeur. Certains hommes, je ne peux même pas les toucher. Quand je t'ai vu, j'ai tout de suite su que nous ferions l'amour. Il y a des hommes comme ça, qui me font fantasmer, dans ma tête. Quand je peux les avoir...

Il n'y avait aucune passion dans sa voix. C'était juste une constatation...

Malko l'attira dans ses bras et entra en elle, sans que ses grands yeux marron ne cillent. Ils restèrent ouverts, comme pour l'observer. C'en était agaçant. Enfin, il la retourna, et d'elle-même, Erika se cambra, lui offrant ses reins. Il ne s'y engouffra pas tout de suite, préférant la prendre d'une façon plus orthodoxe. Elle réagit enfin, se tordant sous lui et grognant. Cette croupe cambrée et pleine le tentait furieusement. Il murmura à son oreille :

— Tu sais ce dont j'ai envie ?

Elle tourna la tête, ses longs cheveux lui cachant le visage et répondit calmement :

— Ne le dis pas, fais-le.

Il le fit. Lentement, avec précaution, pour ne pas la blesser. Elle ne se plaignit pas, respira seulement un peu plus fort quand il força l'anneau de ses reins. Il s'arrêta, mais d'un imperceptible balancement des hanches, Erika lui fit comprendre de continuer. Il la reprit, s'accommodant peu à peu de l'étroit passage. C'était étrange de sodomiser cette femme qu'il connaissait à peine, qui semblait ne rien ressentir, mais se prêtait à tous ses désirs avec la docilité d'une geisha.

Excité par cet abandon, il se mit à piocher furieusement ses reins. Jusqu'à ce qu'il explose avec un soupir de bien-être.

Il resta alors abuté en elle, puis elle s'arracha et demeura sur le dos, les yeux ouverts, silencieuse. Il était à la fois honteux et perplexe. Visiblement, l'heure de l'orgasme n'avait pas sonné pour Erika qui s'était pourtant comportée en amoureuse parfaite. Pour une première rencontre, ce n'était pas brillant... En dépit de cet échec, la jeune femme semblait aussi satisfaite que si elle avait grimpé aux murs... Elle s'amusait à le caresser avec ses longs cheveux et ne manifestait pas la moindre intention de s'en aller.

— Je peux rester avec toi ? demanda-t-elle. J'aime bien dormir avec l'homme avec qui je fais l'amour. Et me réveiller près de lui.

Quand elle partit dans la salle de bains, il fut frappé par la jeunesse de sa silhouette, ses seins hauts, son ventre, et cette croupe qui l'avait si bien accueilli.

Il lui demanda :

— Tu te sens bien ? Pourtant tu n'as pas joui ?

Elle lui ferma la bouche d'un baiser.

— Cela n’a pas d’importance. Je suis très bien.

Elle lui tourna le dos et parut s’endormir tout de suite. Malko demeura éveillé, guettant son souffle. Sa soirée s’était déroulée encore mieux que prévu mais il n’en savait guère plus sur Erika. Il y avait des centaines de filles comme elle qui faisaient l’amour avec un inconnu, sans être amoureuse ou même avoir envie de le revoir. Pourtant, elle avait un secret : les deux hommes morts mystérieusement avaient sûrement été ses amants. Il n’y avait qu’une technique à suivre : renforcer leur amitié et parvenir à la faire parler de ses amants passés. Et même si elle n’était pas dans le coup, elle pourrait sûrement l’aider...

Sensation exquise et pourtant, pas nouvelle. La musique était repartie, un rai de lumière filtrait à travers les rideaux blancs, éclairant Erika, agenouillée à côté de Malko, s’amusant à enrouler ses longs cheveux autour de son érection, afin de donner plus de soyeux à son geste.

Honteux, il se laissa faire. Cela dura encore plus longtemps que la veille. Visiblement, Erika n’avait pas envie de faire l’amour. Il se répandit dans sa bouche après une demi-heure de caresses buccales de plus en plus accélérées, puis Erika se redressa, avec une expression aussi angélique que comblée.

— J’adore, fit-elle d’un ton langoureux.

Trente secondes plus tard, elle était déjà debout. Pas frustrée pour un guilder. Elle s’enferma ensuite dans la salle de bains, et en ressortit un long moment plus tard maquillée, souriante. Elle se pencha sur Malko pour déposer sur ses lèvres un baiser au goût de sperme.

— Au revoir.

— Vous ne prenez pas de breakfast ? demanda Malko un peu suffoqué par cette précipitation.

Le sourire mutin d’Erika s’accentua :

— Je viens de le prendre.

— Nous n’avons pas travaillé...

— Vous en aviez vraiment envie ?

Ainsi, elle n’avait pas été dupe. Elle le contemplait, un peu déhanchée, tout aussi excitante habillée que nue. Mais totalement lointaine.

— Il faut nous revoir, dit Malko, j’ai vraiment besoin de traduire ces textes.

— Passe à la librairie, proposa-t-elle.

— Vous n’avez pas un numéro de téléphone ?

Elle hésita, puis sortit de son sac un crayon et griffonna sur un

bout de papier.

— Appelez ce numéro. Vous demandez Léo. On me fera le message.

Il se leva, encore nu, et la prit dans ses bras.

— Pourquoi êtes-vous si pressée ?

— J'ai un rendez-vous.

Il la serra contre lui. Cela ne dura qu'une fraction de seconde. Déjà Erika s'était détachée de lui et marchait vers la porte. Elle se retourna, lui adressant un sourire éblouissant :

— À un de ces jours !

À peine eut-elle fermé la porte que Malko s'habilla comme si il y avait le feu. Il se rua dans l'escalier et déboucha dans le hall, essoufflé.

Il franchit la porte du *Krasnapolski*, et vit Erika qui semblait attendre sur le terre-plein, en face de l'hôtel. Elle qui était si pressée de partir. Il allait foncer vers le parking récupérer la BMW lorsqu'une grosse moto rouge, comme celles de la police hollandaise, surgit, conduite par un homme dont il ne put distinguer le visage, à cause de son casque intégral. Erika sauta aussitôt sur le siège arrière et ils disparurent au coin de Damrak.

Malko remonta dans sa chambre, perplexe. Depuis le moment où Erika l'avait rejoint la veille au soir, ils ne s'étaient pas quittés une seconde. Il avait le sommeil assez léger pour être certain qu'elle n'avait pu se servir du téléphone pendant la nuit à son insu. Il fallait donc admettre qu'elle avait décidé dès le départ de passer la nuit avec lui. Et qu'elle s'était organisée pour qu'on vienne la chercher à une heure précise. Bizarre... Il inspecta la salle de bains : aucune trace de la jeune femme. Seule une légère odeur de Chanel Numéro 5 flottait encore dans la chambre.

Il éprouvait une impression bizarre. Qu'avait cherché Erika en passant la nuit avec Malko ? Était-ce seulement le fantasme d'une marginale ? Ou autre chose ?

Il était en train de se raser quand le téléphone sonna. Une voix douce lui annonça le colonel van Nuys.

— Ici, van Nuys, commença l'officier du BVD. Notre photographe a pu opérer et je crois que nous avons identifié la personne que vous avez rencontrée. Je vous attends à mon bureau à La Haye.

L'immeuble des services spéciaux hollandais n'était protégé par aucune clôture, aucun mur, aucune sentinelle ! En se penchant sur la pointe des pieds, n'importe quel passant pouvait voir ce qui se passait dans les bureaux du rez-de-chaussée... Seules, trois grandes antennes sur le toit distinguaient le bâtiment gris de quatre étages, au bout de

Kennedylaan, des autres immeubles commerciaux de ce quartier tranquille. Les Hollandais n'étaient pas des malades de l'espionite. Les fenêtres du BVD n'avaient même pas de volets ! La seule protection semblait venir des coquettes pelouses d'un vert immaculé qui le cernaient. Parfaitement en harmonie avec le charme désuet de La Haye, petite ville de province déguisée en capitale, par la grâce de la reine Béatrix.

Un militaire en uniforme escorta Malko jusqu'au bureau du colonel van Nuys au troisième étage où, quand même, il y avait des rideaux. À part la photo du couple royal, la maquette d'un F 104 et un impressionnant râtelier de pipes, tout était fonctionnel... Les yeux noirs du Hollandais respiraient la satisfaction.

— Vous avez un bon feeling ! annonça-t-il.

— Pourquoi ?

— Regardez.

Il lui tendit une photo d'identité. Une fille de face et de profil, les cheveux courts, l'air dur, les lèvres pincées. Il fallait un sérieux effort d'imagination pour reconnaître Erika.

— Voilà votre amie, annonça le colonel. Erika van Deyssel. L'héritière d'une des plus grosses fortunes de Hollande. D'ailleurs, sa famille a une gentilhommière, à quelques kilomètres d'ici.

— Ça va être facile d'en savoir plus, alors ?

Le colonel van Nuys sourit légèrement.

— Hélas, non. Erika van Deyssel a disparu depuis deux ans !

— Disparue ?

— Enfin, c'est une façon de parler, corrigea l'officier. Elle est majeure et n'est recherchée pour aucun délit. Simplement elle a giflé publiquement son père qui possède une usine d'armement, avant de claquer la porte. Divergences d'opinions politiques. Son plus jeune frère vit également dans un squat de Rotterdam, complètement drogué...

« Malheureuse famille. Les parents sont divorcés et les enfants semblent en vouloir beaucoup au père.

— Pourquoi avez-vous cette photo ? demanda Malko.

Le colonel van Nuys alluma sa pipe avant de répondre. Avec son crâne chauve, son petit embonpoint et son allure bonhomme, il ressemblait à un courtier d'assurances. Le bagou en moins...

— Erika van Deyssel a été arrêtée après avoir jeté une grenade – d'exercice, heureusement –, sur un défilé militaire. Provoquant quelques blessés légers... Grâce à l'influence de sa famille, elle n'a pris que quinze jours de prison, après avoir plaidé l'irresponsabilité. Depuis, elle n'a plus fait parler d'elle, bien que l'on nous l'ait signalée, parfois dans les milieux activistes de gauche, style Onkruid. Nous avons appris par nos homologues ouest-allemands qu'elle a fait un

séjour à Potsdam en Allemagne de l'Est, invitée par une organisation pacifiste est-allemande, manipulée par le KGB.

« Elle y a prononcé un discours très violent contre l'OTAN et les missiles « Cruise », au nom d'un fantomatique groupuscule de jeunes.

Facette inconnue d'une femme qu'il avait tenue dans ses bras et dont il connaissait au moins certains goûts sexuels.

— Elle est sincère ?

— Je le crains, laissa tomber le colonel. C'est une exaltée, un peu dérangée, traumatisée par le divorce de ses parents.

Malko regarda le ciel bleu par la fenêtre. Miracle...

— Je crois que nous avons avancé, dit-il. Erika van Deyssel a probablement été la maîtresse des deux hommes qui nous intéressent. Ce qui ne veut pas dire qu'elle les a tués...

— Comment le savez-vous ? demanda van Nuys un peu suffoqué.

Plutôt gêné, Malko lui rapporta la remarque insolite de la jeune femme au sujet de ses sous-vêtements... Pour masquer son embarras, l'officier hollandais se mit à tirer sur sa pipe comme un fou.

— Bravo ! conclut-il. Il faut continuer votre enquête. Je vais vous donner une équipe qui vous aidera pour les filatures. Je ne pense pas qu'Erika van Deyssel soit une meurtrière, mais elle fréquente des gens dangereux. Onkruit a éclaté, et ses membres les plus excités réclament des actions spectaculaires.

Malko pensa soudain à quelque chose.

— Vos photographes ne l'ont pas suivie ce matin ?

Le colonel hollandais posa sa pipe, un peu embarrassé :

— Non. Ils ont décroché hier soir. Ils n'avaient pas d'instructions pour aujourd'hui. Mais vous allez facilement reprendre le contact par la librairie Genep de Nesstraat. Je vais la faire mettre immédiatement sous surveillance.

— Attendez un peu, conseilla Malko, craignant une intervention trop lourde et voyante, nous n'avons pas encore grand-chose à nous mettre sous la dent.

Il revoyait Erika et ne l'imaginait pas en train de jeter une grenade sur des soldats.

On frappa à la porte et le colonel cria d'entrer. Un couple pénétra dans le bureau. L'homme avait les cheveux courts, des yeux très bleus et une allure de collégien. La fille aurait pu être chinoise, avec un visage sensuellement enfantin, une bouche très charnue et des cheveux noirs presque aussi longs que ceux d'Erika. Malko nota les interminables ongles rouges et les courbes harmonieuses des hanches. Où le BVD avait-il déniché une pareille beauté ?

— Voici vos collaborateurs, annonça le colonel van Nuys à Malko. Miss Odila Kaiser est la fille d'une très ancienne collaboratrice de notre station de Paramaribo. Elle est ici comme secrétaire et agent de

liaison. Le lieutenant Hendrik Thor est un de nos meilleurs éléments.

« Ils sont à votre disposition. Dès que vous aurez repris le contact, ils assureront votre protection et la filature d'Erika van Deyssel.

Moyen de contrôler l'enquête, pensa Malko. C'était de bonne guerre. Odila Kaiser lui rappelait, par sa sensualité à fleur de peau, Rachel la métisse de Paramaribo. Comment ces fleurs tropicales survivaient-elles dans le froid univers hollandais ? Ils échangèrent des poignées de main et quelques mots. Malko réalisa qu'Odila Kaiser parlait à peine anglais. Le lieutenant lui donna une carte avec tous les numéros pour les joindre. Puis, sur un signe du colonel, ils se retirèrent.

L'officier du BVD tapota sa pipe contre le cendrier et dit :

— Reprenez contact avec Miss van Deyssel, et prévenez-moi. Cette fois, on ne la lâchera pas... Je suis certain que nous allons progresser.

Malko se retrouva dans les rues calmes de La Haye avec de nouveau des kilomètres d'autoroute à avaler. Tout en roulant vers Amsterdam dans le paysage austère des polders, il réfléchissait. Étrange histoire. Évidemment, la façon dont Erika s'était jetée à sa tête semblait suspecte. Qu'avait-elle pu trouver de bizarre dans sa démarche à la librairie ? Il avait beau se creuser la tête, il ne voyait pas. Après ce qui s'était passé entre eux, il ne risquait en tout cas pas d'éveiller ses soupçons en essayant de la revoir...

Si elle n'était pour rien dans les deux morts suspectes, cela faisait beaucoup de coïncidences : sa particularité érotique, le matériel antimilitariste, et surtout son background. La seule façon d'éclaircir le mystère était donc de la faire parler.

Le jeune libraire à la pilosité luxuriante contempla Malko d'un air rogomme.

— Erika ? Je ne connais pas.

La librairie de Nesstraat était déserte et il tombait des cordes. Malko s'ébroua, agacé et stupéfait.

— Comment ! C'est la jeune femme qui était là hier, elle m'a montré les magazines.

Le libraire frotta sa barbe et grommela :

— Ah oui, concéda-t-il. Elle m'a aidé un moment, mais je ne la connais pas.

— Comment ? Elle m'a dit travailler ici régulièrement.

Son interlocuteur lui jeta un regard franchement hostile.

— Il n'y a que moi ici. Quelquefois des gens passent me donner un coup de main, je ne sais même pas leur nom. Comme cette fille. Revenez demain, elle sera peut-être là.

Il mentait si visiblement que Malko mourait d'envie de le prendre par la barbe et de le secouer. Un couple style instituteur, entra et le barbu se précipita vers eux pour entamer une conversation animée en néerlandais. Malko hésita, devant l'étagère des publications étrangères.

Que faire ?

Erika, soit s'était moquée de lui, soit n'aimait que les aventures sans lendemain et avait donné des instructions à son copain barbu. Dans les deux cas, il avait un problème. Il s'approcha du barbu et lui dit :

— Je tiens à la revoir ! Faites-lui un message si vous la voyez.

L'autre avala sa salive, puis inclina la tête de mauvaise grâce.

— Ouais.

— Dites-lui de téléphoner à Malko au *Krasnapolski*, chambre 412.

Il se retrouva sous une pluie battante, de mauvaise humeur et regagna l'hôtel pour réfléchir au sec. Tout était intrigant dans cette histoire. Soudain, il se dit qu'avec les lois hollandaises, il devait être facile de savoir si quelqu'un travaillait quelque part. Il décrocha son téléphone et appela La Haye.

Erika van Deyssel était bien employée à la librairie Genep de Nesstraat pour le modeste salaire de 2 500 guilders par mois. Et ce, depuis trois mois, après avoir touché des allocations de chômage pendant six mois. Le lieutenant Thor avait obtenu l'information du ministère du Travail.

— Voulez-vous une intervention de la police d'Amsterdam ? proposa le collaborateur du colonel van Nuys. L'employé de la librairie vous a menti.

— Rien ne le forçait à me dire la vérité, dit Malko. Après tout il ne me connaît pas. J'ai encore le numéro de téléphone qu'Erika m'a laissé. Je vais essayer de cette façon.

— Donnez-moi ce numéro, proposa l'officier du BVD. Je peux savoir à quoi il correspond.

Odila Kaiser, la coéquipière d'Hendrick Thor rappela une heure plus tard, alors que Malko contemplait la pluie en train de laver la façade noirâtre du Palais Royal, de l'autre côté de la place.

— Le numéro correspond à un immeuble squattérisé depuis plusieurs mois dans le centre d'Amsterdam, annonça-t-elle. Je l'ai essayé, il ne répond pas.

— Vous avez l'adresse ?

— Oui, 228 Nieuwezijds Voorburgwaal, c'est un ancien journal, vous ne pouvez pas vous tromper.

Malko remercia poliment. À peine avait-il raccroché qu'il composa le numéro incriminé. Effectivement, il sonna longuement sans répondre jusqu'à ce que Malko se lasse. La meilleure façon d'être fixé était d'aller voir.

Il était sur le pas de la porte lorsque le téléphone le fit revenir sur ses pas.

— Malko ! Il paraît que vous cherchez à me joindre.

Il resta muet, envahi d'une délicieuse surprise : c'était la voix douce d'Erika van Deyssel.

CHAPITRE V

Ainsi, le barbu de la librairie Genep avait transmis le message ! Malko se sentit ridicule avec toute son enquête et associa à cette pensée le colonel van Nuys qui voyait des assassins partout. Erika, étonnée de son silence, demanda aussitôt :

— Vous êtes là ?

— Oui. Je n'espérais plus vous retrouver. L'employé de la librairie a prétendu que vous n'y étiez pas employée et le numéro que vous m'avez donné ne répondait jamais.

Erika eut un rire léger :

— Il faut bien que je me protège ! Trop d'hommes me courent après. Il a des instructions, sinon, il se fait engueuler. Quant au numéro, il n'y a pas toujours quelqu'un. Alors, vous avez avancé dans votre enquête ?

— Pas assez, fit Malko, j'ai besoin de vous. Quand êtes-vous libre ?

— Pour quoi faire ?

— Travailler. Et vous voir.

De nouveau, un rire gai frappa l'oreille de Malko.

— Vous êtes très galant ! Comme tous les Autrichiens. Mais moi aussi, je tiens à vous revoir, vous avez un corps qui me plaît beaucoup.

Elle parlait comme un homme mais Malko ne s'en formalisa pas. Avant tout reprendre le contact. La jeune femme semblait totalement innocente des soupçons du colonel van Nuys. Ou alors, c'était une comédienne consommée.

— Où êtes-vous ? demanda-t-il.

— Chez des amis. Mais je n'y reste pas.

— Vous voulez dîner avec moi ?

Elle hésita.

— Non, aujourd'hui, je suis prise, nous pouvons nous rencontrer demain si vous voulez.

— À la librairie ?

— Non, je n'y vais pas l'après-midi. Prenez l'adresse où je suis. Vous pouvez venir me chercher ? Vers cinq heures.

— Bien sûr.

— Alors, notez.

Elle lui épela une adresse avec un nom à coucher dehors. Ensuite, ils pourraient passer la soirée ensemble. Elle raccrocha, laissant Malko perplexe. Il compara aussitôt l'adresse qu'elle lui avait donnée avec celle trouvée par Odila Kaiser : c'était la même. Cette dernière précision acheva de le rassurer. Tout s'éclaircissait. Erika n'était qu'une des innombrables paumées de la société hollandaise et il y avait sûrement une explication de la coïncidence de ses goûts sexuels avec ceux des deux victimes. Il ne restait plus qu'à annoncer la bonne et la mauvaise nouvelle au colonel van Nuys. Malko décida de se rendre à La Haye.

L'officier du BVD suçota sa pipe pensivement, après avoir écouté les conclusions de Malko :

— Elle a pourtant un très mauvais background et de votre propre aveu, les mêmes goûts sexuels que la maîtresse des deux victimes...

— Ce n'est pas suffisant, remarqua Malko. De toute façon, le contact est repris et j'en aurai le cœur net, mais pour le moment n'intervenons pas. Elle me prend pour un journaliste, je suis son amant et j'ai toutes les chances d'en apprendre plus sur elle en douceur.

— Écoutez, fit van Nuys je vous crois, mais je ne peux vous laisser tout seul. Le lieutenant Thor n'interviendra pas, mais va essayer de faire une enquête d'environnement.

« Cette fille n'est pas nette. J'ai relu son dossier elle est capable d'actions inconsidérées.

— Peut-être, dit Malko, mais vous ne savez même pas pourquoi ces deux hommes ont été tués...

Il avait de plus en plus l'impression que le colonel et John Fitzpatrick s'étaient complètement fourvoyés. Cependant, il lui était impossible de dissuader le colonel hollandais d'agir. Après tout, il se trouvait sur son territoire.

La veille au soir, Malko avait dîné d'un sandwich et d'un Perrier dans sa chambre en devisant au téléphone avec Alexandra. Ils avaient presque fait l'amour à distance et elle l'avait cruellement laissé dans un état indescriptible. Malko broyait du noir et la Hollande n'était pas faite pour arranger son moral. Ce pays plat sans végétation, sans animation, sans imagination, peuplé de fourmis besogneuses n'avait rien de gai.

La sonnerie du téléphone le fit sursauter. De nouveau la voix d'Erika. Plus caressante que jamais.

— Je ne vous réveille pas ? demanda-t-elle.

— Bien sûr que non, fit Malko. Vous n'avez pas changé d'avis pour notre rendez-vous ?

— Non, au contraire. Je voulais vous dire d'être exact, j'ai horreur d'attendre.

— C'est la moindre des choses...

— Et puis, enchaîna-t-elle, je ne voudrais pas que vous pensiez que j'ai fait l'amour avec vous à cause de votre BMW, ou de votre argent. Je l'ai fait parce que vous me plaisiez, sans aucune autre raison. Je ne suis pas une pute.

Même sans son enquête, Malko aurait eu envie de revoir la superbe Hollandaise aux seins pointus. Il allait compter les heures jusqu'à l'après-midi.

— Je n'en ai jamais douté, fit-il. Alors, à cet après-midi. Cinq heures.

Malko trouva une place pour la BMW de Budget presque en face de l'immeuble tout noir à la façade dorée ornée d'une énorme banderole et de slogans révolutionnaires, en plein centre d'Amsterdam. Dans un petit café voisin, des squatters buvaient de la bière dans une atmosphère enfumée. Sa Seiko Quartz indiquait 16 h 45. Il était en avance et fit le tour de l'immeuble pour voir à quoi cela ressemblait. Il y avait trois portes donnant sur une ruelle étroite, sur le côté. Toutes les fenêtres étaient condamnées.

Comment des gens pouvaient-ils vivre dans ces conditions ! Apparemment, la municipalité n'avait pas coupé le courant car on apercevait de la lumière.

Curieux domicile pour une fille de milliardaires...

Malko se dirigea vers la porte principale du squat. Une vingtaine de sonnettes improvisées avaient été installées sur le chambranle, comportant parfois plusieurs noms pour la même. Alors qu'il s'apprêtait à monter les quelques marches du perron, la porte s'ouvrit sur un garçon à l'allure curieuse, un barbu roux, aux yeux globuleux, vêtu d'une veste de cuir noir, d'un chapeau également en cuir noir dont les bords mous retombaient tout autour de sa tête, lui cachant en partie le visage. En voyant Malko, il eut une réaction visible de surprise, puis dévala le perron et s'éloigna à grandes enjambées.

Malko mit quelques instants à trouver la bonne sonnette et allait appuyer sur le bouton marqué « Léo » quand il réalisa la similitude de la silhouette aperçue près de la librairie avec l'homme qui venait de sortir. Il ne devait pas y avoir deux chapeaux pareils à Amsterdam.

Intrigué, il redescendit les marches et essaya de voir où il était parti. Il l'aperçut au moment où il poussait la porte du bistrot voisin.

Malko traversa alors la chaussée pour ne pas se faire remarquer. Il s'arrêta sur le trottoir d'en face, vit l'homme au chapeau noir s'accouder au bar avec d'autres consommateurs. Après tout, cela n'avait rien de suspect. Il pouvait très bien habiter dans le même squat que ce Léo. Mais Erika vivait vraiment dans un drôle de milieu... Malko revint sur ses pas.

Quelqu'un l'avait précédé et examinait les sonnettes. Un homme en blouson et jeans, avec des baskets. Il fit un mouvement et se présenta de profil. Le cœur de Malko se mit à battre plus vite : c'était Hendrik Thor, le jeune officier hollandais aux yeux bleus, l'adjoint du colonel van Nuys qui essayait de prendre un « look » marginal, en dépit de ses cheveux un peu courts ! Commenant son enquête d'environnement. Il valait mieux qu'il attende un peu. Malko voulut traverser pour l'avertir, mais plusieurs trams arrivaient, coupant la chaussée et il perdit quelques secondes.

Il était encore sur les rails au milieu de l'avenue lorsqu'il vit le jeune officier soulevé de terre, au milieu d'une gerbe de flammes.

Le souffle l'atteignit en même temps que le bruit de la déflagration faisait vibrer douloureusement ses tympans. Une gerbe de fumée noire semblait sortir du sol à l'entrée de l'immeuble. Puis elle se dissipa, laissant apercevoir la porte défoncée et le corps inerte de l'officier qui avait été projeté sur les marches. Des passants accouraient. Deux autres blessés gisaient sur le trottoir. Pendant une fraction de seconde, Malko immobile au milieu des rails ne réalisa pas. Puis la vérité se fit jour, aveuglante : il venait d'échapper à la mort.

Il se mit à courir vers le lieu de l'explosion. Au passage son regard accrocha la porte du bar et il aperçut le barbu au chapeau noir sorti pour observer la scène. Leurs regards se croisèrent. Malko fit un pas vers lui. Aussitôt, l'autre prit ses jambes à son cou, s'engouffrant tout de suite dans Wijdesteeg, l'étroite ruelle longeant la façade de l'immeuble, comme s'il avait vu un fantôme !

Malko, instinctivement, se lança à sa poursuite. Des groupes de badauds entouraient déjà les corps inertes sur le trottoir. Avec ce qu'il avait vu de la violence de l'explosion, il ne devait pas y avoir grand-chose à faire pour le malheureux lieutenant Thor. Le barbu se retourna en voyant Malko à ses trousses, et, soudain, s'accroupit, comme pour relacer une chaussure. Malko continuait à courir. Quand l'autre se redressa, il tenait par la pointe un poignard à la large lame, qu'il se mit à balancer au bout de son bras, le corps en légère flexion. Malko s'arrêta net. Dans son dos il entendait des sirènes d'ambulances, de pompiers, tout un remue-ménage. Il se retourna : la ruelle était vide.

Toutes les forces de l'ordre accourues s'occupaient de l'explosion. Il était seul face au barbu et son pistolet extra-plat se trouvait à

l'hôtel. Il n'aurait jamais cru se faire attaquer en plein Amsterdam.

Il recula d'un pas. Le barbu ne semblait plus du tout effrayé sûr que son adversaire n'était pas armé. Un sale rictus découvrant de grandes dents jaunes, il avança vers Malko, son poignard à bout de bras, cherchant l'endroit où le lancer. Son regard caché par le large rebord retombant sur son front était invisible.

Si Malko faisait demi-tour, l'autre lui planterait sa lame dans le dos. Soudain, le bras du barbu s'éleva en l'air. Il était assez près pour lancer son poignard. À cette distance, il n'avait guère de chance de rater sa cible. De toutes ses forces, il renvoya le bras droit en arrière, prenant son élan.

CHAPITRE VI

Les genoux fléchis, prêt à tenter une esquivé, Malko tendit tous ses muscles. Stupidement, il se fit la réflexion que le jean flambant neuf du roux au chapeau noir tranchait avec le reste de sa tenue. Le vacarme des ambulances et des voitures de police s'amplifiait derrière eux, à la sortie de la petite ruelle.

Un cri le fit sursauter, venant de derrière lui. Il tourna la tête, aperçut brièvement l'uniforme bleu d'un policier émergeant d'une petite porte qui venait de s'ouvrir dans la façade de l'immeuble squattérisé. Fébrilement, il tentait de dégainer son pistolet. Le bras de l'homme en cuir noir se détendit comme un éclair, Malko se baissa instinctivement et entendit aussitôt un gémissement sourd dans son dos. Il se retourna, vit le policier qui titubait, le poignard fiché dans sa trachée-artère, appuyé au mur, le visage livide, le sang dégoulinant sur sa chemise et son uniforme.

Malko se rua vers le barbu maintenant désarmé à une dizaine de mètres de lui. Non seulement ce dernier ne s'enfuit pas, mais il souleva son T-shirt bleu et arracha de sa ceinture un gros automatique noir.

Il saisit l'arme à deux mains, tendit les bras et tira, comme au stand ! Ce qui prouvait qu'il avait déjà une balle engagée dans le canon...

Malko plongea sur le côté au moment où la détonation claquait. Le projectile de gros calibre fit voler un éclat de pierre sur le mur, non loin de Malko. Une seconde balle le rata de beaucoup. Déçu, le barbu fit demi-tour et détala. Malko n'hésita qu'une fraction de seconde : seul contre un homme armé, il n'avait aucune chance. D'un bond, il rejoignit le policier néerlandais. Ce dernier avait glissé le long du muret, assis par terre, agonisait, les mains crispées sur sa gorge, les yeux déjà vitreux. C'est fou ce que le sang pouvait s'échapper vite d'une blessure. Un filet apparaissait déjà au bas de son pantalon, après avoir coulé tout le long de son corps. Malko ne pouvait hélas lui être d'aucun secours. Il acheva d'ouvrir l'étui de son pistolet, un gros Herstatt 9 mm et l'arracha de sa gaine. Le temps de faire monter une balle dans le canon, il visait le fuyard qui se trouvait déjà presque au bout de la ruelle.

Trois détonations claquèrent coup sur coup, à limite de portée sans aucun résultat. De plus, l'arme semblait mal réglée. Au bruit des coups de feu, le barbu en cuir noir se retourna et tira de nouveau. Deux projectiles qui passèrent très loin de Malko. Il n'y eut pas de troisième détonation. Malko vit son adversaire secouer son arme furieusement, ramener la culasse en arrière : le pistolet s'était enrayé.

Il se rua en avant, et cria :

— *Halt !*

Le barbu releva la tête, les traits crispés par la rage, prit son pistolet par le canon, et, de toutes ses forces, le jeta en direction de Malko. Celui-ci s'apprêtait à tirer sur le fuyard quand il aperçut de nombreux passants derrière lui et il n'acheva pas son geste.

L'homme en cuir noir tourna le coin de la ruelle dans Spuistraat, une grande voie très animée et disparut. Quand Malko atteignit à son tour Spuistraat, il ne vit plus le barbu, noyé dans la foule. Il inspecta quelques magasins, des couloirs d'immeubles et finalement, ivre de rage, retourna sur ses pas. Deux policiers, alertés enfin par les coups de feu, s'affairaient autour de leur collègue blessé. En voyant Malko venir vers eux, une arme à la main, ils le mirent aussitôt en joue ! Il s'arrête et lâcha son arme.

Il ne manquait que de se faire descendre par ses amis...

Quatre énormes camions de pompiers bloquaient Nieuwezijds Voorburgwaal, renforcés par trois ambulances, et une multitude de Golf bleues de la police. Des policiers à cheval maintenaient la foule des badauds à distance, ne laissant passer que les trams Deux motards avaient placé leurs BMW rouges en travers du trottoir, près du corps du jeune officier victime de la bombe. Les autres blessés, plus légers, avaient été évacués. Plusieurs infirmiers et deux médecins étaient en train de l'opérer à même le trottoir, derrière un drap tendu, tentant de stopper ses multiples hémorragies. Un assistant, debout, tenait un bocal de sang, transfusé avec un goutte-à-goutte. Un autre lui enfonça une aiguille dans le bras, injectant un stimulant cardiaque.

Tout cela, sans grand espoir.

Hendrik Thor avait été criblé de billes d'acier : ses jambes et son bas-ventre n'étaient plus qu'une bouillie sanglante. Un infirmier en blouse blanche accourut avec une bouteille et un masque à oxygène.

Un gradé de la police municipale s'approcha de Malko.

— Le colonel van Nuys va arriver d'un moment à l'autre, annonçait-il.

Malko s'était fait dédouaner grâce à un coup de fil au BVD et le dangereux quiproquo avait pris fin rapidement. Prévenu, l'officier

supérieur du BVD avait sauté dans un hélicoptère, qui le déposerait à une aire d'atterrissage près de Cornelis Douweswec, au nord d'Amsterdam.

Des pompiers et des policiers entraient et sortaient sans cesse de l'immeuble squattérisé du 228 Nieuwezijds Voorburgwaal. Tous ses occupants étaient regroupés dans deux grands fourgons grillagés de la police municipale pour un premier interrogatoire d'identité. Une autre équipe de la Rijks recherche fouillait systématiquement le building. Les pompiers achevaient, eux, d'éteindre le début d'incendie déclenché par l'explosion. Il avait été facilement maîtrisé et seuls, une grande trace noire sur la façade, le calicot couvert de slogans révolutionnaires brûlé, et le perron en piteux état, attestaient de l'attentat. Malko s'approcha de l'entrée. Un grand trou était creusé dans le sol, juste devant la porte volatilisée. Les fils des sonnettes pendaient, arrachés par le souffle et on apercevait de l'autre côté un couloir jonché de débris. Deux policiers passèrent près de lui, traînant un jeune hippie échevelé et baveux, hurlant de fureur et le précipitèrent dans le fourgon. Jamais Malko n'avait vu autant de tarés en un quart d'heure, quand on avait vidé l'immeuble. Le propriétaire d'un petit magasin vendant de l'or et de l'argent, un vieux en blouse grise, regardait les dégâts en hochant la tête. Il marmonna quelque chose d'incompréhensible et fit le signe de croix. Un des policiers-artificiers sortit du couloir, bardé de sa combinaison d'amiante et Malko l'interpella. Il parlait heureusement anglais.

— Il y avait une bombe dans une cavité déjà creusée sous le sol du perron, à l'extérieur de la porte, expliqua-t-il. D'après les débris que nous avons recueillis, une bouteille contenant des billes d'acier, avec un peu de TNT ou l'équivalent. La mise à feu se faisait par un allumeur électrique relié à une des sonnettes. Nous avons retrouvé des morceaux de fils arrachés. Un dispositif extrêmement simple...

— Et efficace, ajouta tristement Malko.

Il se retourna, contemplant le corps de l'officier. Si Hendrik Thor n'avait pas fait de zèle, c'est Malko qui serait allongé sur la couverture blanche en train d'agoniser... Plus il y réfléchissait, plus il était persuadé que c'était le barbu au chapeau de cuir noir qui avait enclenché la mise à feu. En effet, il était dangereux de laisser le dispositif actif trop longtemps : quelqu'un aurait pu se tromper de sonnette et déclencher involontairement l'explosion. Peu avant l'heure prévue de la visite de Malko, le barbu avait dû relier le fil du détonateur à la sonnette. Exactement au moment où Malko l'avait vu sortir de l'immeuble.

Qui était-il ? Et pourquoi cet attentat ?

Une sirène de police lui fit tourner la tête. Une Mercedes beige arrivait à toute vitesse, un gyrophare sur le toit, escortée par deux

motards. Le colonel van Nuys en descendit, le visage sombre et se précipita vers le corps de son adjoint. Malko l'y rejoignit et les deux hommes échangèrent un long regard. Ce n'était pas le moment de se faire une scène.

— Comment va-t-il ? demanda le colonel.

Un des médecins se releva et l'entraîna un peu à l'écart.

— Il est perdu, fit-il à voix basse. Aucune chance de le sauver. Nous le maintenons artificiellement en vie, à coups de transfusion. Tout le bas de son corps n'est plus qu'une plaie.

Le colonel van Nuys serra les lèvres sans répondre, le regard sur le visage blême du jeune officier. Puis, il tira une vieille pipe de sa poche et l'alluma. Il se détourna ensuite brutalement et marcha vers un haut gradé de la police. Celui-ci lui fit une relation succincte des faits. Pas grand-chose. Malko suggéra :

— Allons voir les gens arrêtés. Erika est peut-être parmi eux.

Pour eux, on ouvrit les portes du premier fourgon cellulaire et ils examinèrent rapidement ceux qui s'y trouvaient. Trois ou quatre femmes seulement et aucune ne ressemblait à Erika van Deyssel. Le colonel tira de sa poche une photo de la jeune femme, choisie parmi celles prises le soir où elle était sortie avec Malko et la tendit au policier.

— Montrez-la à tout le monde. Je veux savoir si on la connaît...

Le second fourgon n'apporta rien de plus. Ils pénétrèrent alors dans l'immeuble. Cela sentait le brûlé et la crasse. Guidés par des policiers, ils parcoururent les six étages. Toutes les pièces étaient identiques avec des installations de fortune, parfois des ronéos, des cartons, des caisses, un débarras rempli d'objets volés, du linge qui séchait, un hamac même. Cela tenait des Compagnons d'Emmaus, du bric-à-brac, et de l'atelier anarchiste. Partout des tracts, et des inscriptions antimilitaristes. Le colonel van Nuys eut une moue dégoûtée.

— J'avais raison de sentir une sale affaire...

Malko n'osa pas le contredire. Seulement, avec deux morts de plus, ils n'étaient pas plus avancés.

— Je crois que j'ai vu l'assassin, annonça-t-il.

Le colonel écouta attentivement le récit de l'affrontement de Malko avec le mystérieux barbu en cuir noir, tandis qu'ils redescendaient les étages. Ils se rendirent ensuite dans Wijdesteeg, la ruelle où s'était déroulé le combat. Deux policiers veillaient sur le corps de leur collègue, recouvert d'un drap blanc maculé de sang. Puis, le colonel se fit montrer l'arme du tueur, ainsi que son poignard. Ce dernier ne leur apprit rien, par contre, il releva le numéro de l'automatique, un Herstatt 9 mm à quatorze coups.

Lorsqu'ils revinrent devant l'immeuble, un infirmier faisait glisser

un drapeau sur le visage du lieutenant Hendrik Thor. Il y eut un court instant de silence, troublé par le timbre impatient d'un tram jaune bloqué au milieu de l'avenue. Une foule énorme s'était rassemblée autour du lieu de l'attentat, retenue par des barrières. Le colonel van Nuys essuya son front chauve.

— Je vous envoie tout à l'heure à votre hôtel un spécialiste des portraits-robots. Nous ferons le point demain matin à mon bureau à neuf heures.

Un immense portrait du barbu en cuir noir, crayonné avec la précision d'un Rembrandt par un des « artistes » du BVD était épinglé sur un mur, face à la fenêtre. Malko avait eu un choc en le voyant : c'était saisissant de vérité !

John Fitzpatrick, toujours impeccable comme une gravure de mode, était arrivé de l'ambassade US avec ses deux gardes du corps dans une Oldsmobile noire blindée, qui pesait deux tonnes. Le colonel van Nuys était assisté d'un nouvel adjoint, un jeune capitaine au visage très foncé, presque métis. Un représentant de la police d'Amsterdam, spécialiste des marginaux, participait également à la réunion. Il régnait dans le bureau du troisième étage une atmosphère tendue. La police d'Amsterdam, poussée par le BVD avait fait vite. Ce n'était pas tous les jours qu'elle se retrouvait avec un double meurtre sur le dos. D'habitude, à Amsterdam, les Chinois tuaient les Chinois, les Surinamiens, les Surinamiens et personne ne s'en souciait. Bien entendu, toutes les manchettes des quotidiens étaient consacrées à l'attentat. On évoquait un acte terroriste, sans bien savoir de quoi il s'agissait. La police s'était refusée à tout commentaire.

Le colonel van Nuys alluma sa pipe, en tira une bouffée et ouvrit un dossier posé devant lui. Malko jeta un coup d'œil à la fenêtre : le temps était abominable à La Haye. Des trombes d'eau et un ciel gris et bas.

— D'abord, commença l'officier supérieur, personne n'a jamais vu dans cet immeuble Erika van Deyssel. Sauf si tous les témoins mentent, ce qui est encore possible... Nos amis de la police municipale ont interrogé aussi les commerçants du coin et il semble bien qu'elle n'y ait jamais mis les pieds.

— Et le téléphone qu'elle m'a donné ? demanda Malko.

— Il se trouvait au troisième étage, dans une pièce ouverte à tous. Avec une douzaine d'autres lignes qui desservaient l'immeuble. Celle-ci allait être suspendue. Personne en particulier n'y répondait. Cependant, pour vous donner le numéro, il faut que cette Erika ait eu un lien avec les squatters de cet immeuble. Il n'était noté nulle part. Seul quelqu'un l'ayant utilisé pouvait le connaître.

Le colonel van Nuys se tourna vers Malko, et dit d'une voix grave :

— Erika van Deyssel vous a délibérément tendu un piège mortel.

Pour l'instant, nous n'en savons pas plus. N'importe quel habitant de l'immeuble a pu mettre l'engin en place pendant la nuit. La cavité sous le porche existait déjà. Il suffisait de faire quelques branchements... Le squat a été fouillé, sans qu'on trouve la moindre trace d'explosifs ou de drogues dures. La bombe a été apportée de l'extérieur.

— Par le barbu ? demanda Malko.

Le colonel van Nuys esquissa une grimace qui pouvait passer pour un sourire.

— Celui que vous appelez « le barbu » a un nom maintenant, Herr Linge. Grâce au signalement que vous avez pu en donner. Regardez !

Il se leva et tendit des photos à Malko et à John Fitzpatrick. Sur la sienne, Malko reconnut sans conteste le barbu aux yeux globuleux, nu-tête, la barbe plus courte, l'œil mauvais. Il retourna la photo pour lire la légende :

« Jan Kloos, 27 ans, né à Zolder, Hollande. Ancien bûcheron au chômage. Gauchiste. Membre de la Bande à Baader de 1976 à 1979. Arrêté par la police allemande et relâché après deux ans de prison. Présumé avoir assassiné à coups de poignard à sa sortie de prison un jeune Hollandais qu'il soupçonnait de trahison. Extrêmement dangereux. Individu asocial, violent, toujours armé. Repéré pour la dernière fois à Berlin-Est, lors d'une manifestation pour la Paix.

« A appartenu pendant quelques mois au mouvement pacifiste Onkrut. Puis a disparu de la cellule à laquelle il s'était affilié, se plaignant que Onkrut ne se livrait pas à des actes assez significatifs...

Malko reposa la photo.

— C'était il y a quatre mois, commenta le colonel van Nuys. Depuis, personne ne savait ce qu'il était devenu. Nous pensions qu'il avait quitté le pays. Ce que cette fiche ne vous dit pas, c'est que Jan Kloos a effectué un stage en Union soviétique, au camp de Balashiva, en 1976, où il a appris le maniement des explosifs et des armes. Il est parfaitement capable d'avoir fabriqué lui-même la bombe, si on lui en a fourni les éléments.

John Fitzpatrick prenait fébrilement des notes. Malko demanda :

— Mais que faisait-il dans le squat ?

— Nous n'en savons rien, avoua le colonel. Les occupants du squat prétendent qu'ils le connaissaient seulement de vue. Pourtant, il avait une clef. Il couchait là de temps à autre. Personne ne pose de questions dans ce milieu. En plus, c'est infesté de sympathisants de Onkrut. Ceux-là ne nous diront rien, évidemment...

« Il a pu effectuer des allées et venues sans qu'on le remarque ou veuille le remarquer.

— En tout cas avec cet accoutrement de cuir noir et ce chapeau, dit Malko, il ne risquait pas de passer inaperçu.

John Fitzpatrick hocha la tête, et le colonel van Nuys eut un

soupir résigné.

— Mr Linge, en Hollande nous sommes dans une société libérale, trop libérale. La police ne s'intéresse aux citoyens que si elle a quelque chose de précis à leur reprocher. Or, Jan Kloos n'avait, à ce jour, commis aucun délit en Hollande. Le délit de « sale gueule » n'existe pas chez nous.

Malko en savait assez sur le terrorisme pour reconnaître qu'il n'était pas facile d'agir préventivement. Le colonel van Nuys se replongea dans son dossier.

— Nous n'avions aucune trace de relations entre Erika van Deyssel et Jan Kloos. Maintenant, il est évident qu'il y en a une, et très étroite. Est-ce seulement politique ? Est-elle privée ?

— Pourquoi ont-ils cherché à me tuer ?

L'officier supérieur hollandais tira longuement sur sa pipe, en feuilletant ses documents, puis laissa tomber :

— J'ai une hypothèse qui n'engage que moi. On vous a pris pour un agent du BND allemand. À la recherche de Jan Kloos. Peut-être que celui-ci pensait que le BND était au courant de son intimité avec Erika van Deyssel et cherchait à l'approcher par ce biais. Comme il a un compte à régler avec les Allemands...

C'était plausible.

— Peut-être également, suggéra Malko, qu'Erika était sous la surveillance de son ami. Et que celui-ci a vu votre photographie opérer. Ce qui lui a mis la puce à l'oreille.

— Les deux hypothèses ne sont pas incompatibles, conclut prudemment le colonel van Nuys. Si ce Jan Kloos a vu qu'on la photographiait, il a été persuadé que vous n'étiez pas un innocent journaliste, mais un homme de Pullach⁽⁹⁾. Et comme vous avez cherché à la revoir, ils ont décidé de vous éliminer.

On frappa un coup léger à la porte qui s'ouvrit sur le minois délicieux d'Odila Kaiser. La jeune métisse déposa des télex sur le bureau du colonel et repartit, après avoir adressé une œillade brûlante à Malko. John Fitzpatrick se gratta la gorge et décroisa ses longues jambes.

— Il me semble, remarqua le chef de poste de la CIA que nous nous trouvons en face d'une affaire purement hollandaise, maintenant. Quel rôle peut jouer Mr Linge, dès lors que la police municipale d'Amsterdam est saisie et votre Service aussi ?

Le colonel van Nuys lui jeta un regard teinté d'ironie.

— Mr Fitzpatrick, je doute fort que, si un mauvais coup se prépare, il soit dirigé seulement contre des Hollandais. Nous sommes un petit pays sans grande importance. Par contre, les forces de l'OTAN et les Américains ont toujours été la cible des antimilitaristes et des pacifistes. Je crains que les quatre morts de cette affaire ne soient

liées. Ce n'est pas la police d'Amsterdam qui résoudra le mystère ; ils n'ont ni l'envie, ni les éléments, ni les moyens.

Le représentant de ladite police hocha gravement la tête, approuvant la sortie du colonel van Nuys. Celui-ci continua :

— Quant à mon Service, je ne peux pas détacher plusieurs hommes pour une enquête prolongée... De plus, le fait qu'une des victimes soit américaine justifie amplement votre intérêt...

La conclusion était évidente. John Fitzpatrick ravala sa remarque, mais continua néanmoins :

— Il faudrait quand même donner à Mr Linge des éléments qui lui permettent de reprendre l'enquête à zéro.

— Il en a déjà deux, remarqua le colonel : à ce jour, il connaît visuellement Erika van Deyssel et Jan Kloos. Bien sûr, ils le connaissent aussi... Mais cela peut les mener à commettre des imprudences...

Décidément, Malko était condamné toute sa vie à jouer la « chèvre ». Il interrompit cet intéressant débat.

— On ne peut pas fouiller les squats d'Amsterdam... Je suis sûr que ce Jan Kloos s'y trouve comme un poisson dans l'eau.

Le colonel van Nuys eut un sourire navré.

— Herr Linge, il y a des centaines de squats à Amsterdam, des grands et des petits, même pas tous repérés par la police. Ensuite, nous n'avons pas le droit d'y entrer, sans un mandat délivré par un juge d'instruction. Nous y serons encore à la fin du siècle, avec cette méthode. Je tiens plus que personne à retrouver l'assassin du lieutenant Hendrik Thor.

John Fitzpatrick s'agita sur sa chaise inconfortable.

— Mais qu'est-ce qu'ils peuvent bien préparer ? demanda-t-il. Il n'y a rien à Amsterdam, aucune installation militaire, aucune troupe. Dans toute la Hollande, nous n'avons pas plus de mille cinq cent hommes et un seul Squadron, « le 32^e » équipé de F 15, à Soesterberg.

Le colonel van Nuys eut un geste d'impuissance.

— Je crois que nous avons intérêt à trouver leur objectif. Je suis persuadé que Tom Wonder a été assassiné, pour une raison bien précise : il avait découvert ce qui se préparait. Nous avons affaire à des dissidents de Onkruit, des durs, des activistes qui ne reculent devant rien. Souvenez-vous de la Bande à Baader. Ils ont leur propre logique. Ce qui m'inquiète, c'est le séjour de Jan Kloos en Allemagne de l'Est...

— Pourquoi ? demanda Malko.

Le colonel van Nuys tira une bouffée de sa pipe et laissa tomber :

— Ces activistes, livrés à eux-mêmes, sont assez frustrés. Ils n'ont que des idées simples. Pas d'éducation. Par contre, si on leur glisse dans l'oreille un projet séduisant, ils se battent comme des fous pour le

réaliser. C'est ainsi que les Services de l'Est fonctionnent. Ils télécommandent. En plus, la présence d'Erika van Deyssel m'inquiète. C'est une révoltée, avec un quotient intellectuel beaucoup plus élevé que celui de Jan Kloos. Elle peut superviser la réalisation d'une action complexe.

— Donc, dit Malko, ce serait elle la responsable ?

Prudent, l'officier du BVD battit un peu en retraite.

— Ce n'est pas encore certain, nous ne connaissons que la partie émergée de l'iceberg.

Un ange passa, dans un linceul de glace. Le silence se prolongea. Malko repassait mentalement les éléments du problème. Un vol d'armes, la mort en apparence accidentelle d'un employé de l'US Army, un terroriste, une anarchiste et maintenant sa tentative d'élimination...

— Ces gens évoluent dans le milieu antimilitariste, remarqua-t-il. La librairie, le squat, on doit pouvoir les situer...

Le colonel secoua la tête.

— La police n'a jamais réussi à y introduire de bons informateurs. Même s'ils ne sont pas d'accord avec ces extrémistes, ils les couvriront. N'espérez rien de ce côté. Il n'y a qu'une seule piste.

— Laquelle ? demandèrent d'une seule voix Malko et John Fitzpatrick.

— La mère d'Erika van Deyssel, laissa tomber le colonel. Elle a toujours prétendu qu'elle ignorait où se trouvait sa fille. Pendant un temps, nous l'avions sur écoutes illégales bien entendu. Erika a appelé plusieurs fois. La mère est divorcée, vit seule dans une grande maison de Hubertuspark, à La Haye. Il n'est pas certain qu'elle vous reçoive bien.

Aimable euphémisme. Si sa fille tenait d'elle, Malko avait intérêt à s'acheter une armure...

Il prit le papier que lui tendait le colonel. John Fitzpatrick regarda ostensiblement sa montre. Malko lut l'adresse et se tourna vers lui :

— Je veux *tout* savoir sur le job de Tom Wonder. Si le colonel a raison, c'est de ce côté-là que nous risquons de comprendre leur motivation.

— Je vais faire le nécessaire, promit l'Américain.

Le colonel van Nuys se leva.

— Mr Linge, dit-il, je ne saurais trop vous recommander d'être prudent. Essayer de retrouver l'assassin du lieutenant Thor. Mais, vous n'êtes pas à l'abri d'une seconde tentative de meurtre et je ne peux guère vous protéger. Même pas vous donner un permis de port d'arme.

Malko s'abstint de dire au colonel van Nuys que son pistolet extra-plat, glissé dans sa ceinture, avec un chargeur plein de huit balles blindées à haute vitesse initiale, parfaitement capables de traverser la

tête d'un anarchiste, ne le quittait plus. Argument qu'il ne pourrait, hélas, utiliser avec la mère de la belle Erika van Deyssel.

Comment allait-il l'aborder ?

CHAPITRE VII

On aurait dit la maison *d'Autant en Emporte le Vent*. Une grande bâtisse beige, avec six colonnes blanches, au fond d'un petit parc merveilleusement entretenu, semé de chênes centenaires, des allées bien tracées, un toit de tuiles bleues. Comme on était loin des squats d'Amsterdam. La grille d'entrée se trouvait sur St Hubertusweg, tout près d'un canal rectiligne coupant La Haye du nord au sud. À deux kilomètres, à vol d'oiseau du BVD...

Malko regarda la majestueuse façade. Il devait y avoir une bonne vingtaine de pièces. Que faisait une femme seule dans cette immense demeure ?

Malko attendait sur le perron après avoir sonné. La maison semblait abandonnée.

La porte de bois noir rehaussée de cuivre s'ouvrit enfin silencieusement sur un maître d'hôtel en livrée, chauve comme un caillou, digne et compassé, avec juste ce qu'il fallait de couperose, qui jeta à Malko un regard soupçonneux. Celui-ci aperçut derrière le domestique un hall qui faisait ressembler le château de Versailles à une HLM, éclairé par deux gigantesques lustres, aux murs couverts de tableaux de Gainsborough dont le moindre valait cinq cent mille dollars.

Apparemment, la maman d'Erika n'avait pas tout perdu dans son divorce.

— *Mijnheer* ? s'enquit le maître d'hôtel avec le râpeux accent néerlandais.

Il ne semblait prononcer que les « R ».

Malko tendit sa carte et répondit en allemand :

— Voulez-vous prévenir la baronne Margrit que le prince von Linge souhaiterait quelques minutes d'entretien avec elle...

Impressionné, le maître d'hôtel prit la carte, ouvrit tout grand la porte et mena Malko jusqu'à un petit salon tapissé de boiseries où il l'installa avec tous les égards dus à un membre du Gotha.

Une lecture attentive du bottin mondain avait donné à Malko l'idée d'une approche qui lui laisserait au moins le temps de placer quelques mots.

Il n'y avait aucun bruit dans la grande demeure. Malko attendit

près de vingt minutes, comptant les craquements du plancher, observant le parc où évoluaient quelques paons. Seul, parfois, le cri aigu d'un des volatiles troublait le silence. Il entendit à peine la porte s'ouvrir derrière lui.

La baronne van Deyssel était assez petite, fine, vêtue d'un strict tailleur Chanel ouvert sur un chemisier de soie, Chanel aussi, qui moulait une poitrine jumelle de celle de sa fille. Son visage, aux traits beaucoup plus fins que ceux d'Erika, avec une bouche large et charnue était encadré de cheveux très noirs dont la frange effleurait presque ses sourcils.

Elle s'avança vers Malko et dit avec un grand sourire qui lui permit de découvrir de petites dents régulières, d'une voix au snobisme travaillé :

— Prince, comme je suis heureuse de vous voir !

À son intonation, ils se connaissaient depuis l'enfance. Malko prit sa main et la baisa. Remarquant trois choses : d'abord que la baronne portait une perruque brune, ensuite qu'elle avait des lentilles de contact qui lui donnaient un curieux regard halluciné et fixe. Enfin, comble de la sophistication, ses verres de contact étaient assortis à sa perruque ! Elle n'avait sûrement pas les prunelles sombres. Tout cela ne l'empêchait pas d'être une fort jolie femme, avec ses jambes fines et bien galbées, et un corps qui ressemblait à celui de sa fille. Une discrète aura parfumée l'entourait : Chanel N° 5.

Elle prit place en face de Malko et le maître d'hôtel apporta aussitôt un plateau avec du thé et des gâteaux. Les tasses étaient d'un bleu délicat, en vieux Delft et la théière ventrue devait avoir servi quelques générations de gens de bien. Un grand portrait de la baronne, un peu trop léché, trônait au-dessus de la cheminée.

— Quelle bonne surprise, dit celle-ci de sa voix haut placée. Nous ne voyons pas beaucoup de monde à La Haye. Je crois que vous connaissez mes cousins, les Sélys-Longchamps ?

Malko avait jadis profité amplement des charmes d'une jeune comtesse de Sélys-Longchamps et leur liaison avait défrayé les potins des dîners en ville, de Vienne à Bruxelles. Apparemment, tandis qu'elle se maquillait, la mère d'Erika avait eu la même idée que Malko...

— C'est exact, reconnut-il. Nous aimions tous les deux beaucoup Wagner. Nous avons passé un merveilleux Festival de Bayreuth.

— Ah Wagner ! soupira la baronne van Deyssel.

En réalité, Malko et sa conquête, durant le fameux Festival, n'avaient mis les pieds hors de leur chambre d'hôtel que pour faire cadeau de leurs billets à des amis. Ils abhorraient tous les deux l'opéra. Malko cherchait à se placer sur le terrain qu'il voulait. Il le trouva en se penchant pour offrir du sucre à la baronne.

— Tiens, remarqua-t-il, vous portez le même parfum que votre fille.

De surprise, Margrit laissa tomber un morceau de sucre dans la tasse, ce fut sa seule réaction.

Les prunelles artificielles dissimulaient tout changement d'expression de son regard. Elle sourit :

— Vous connaissez Erika ?

— Je l'ai rencontrée, dit Malko.

Margrit van Deyssel secoua sa frange un peu raide.

— Elle ne m'avait pas parlé de cette rencontre ! Comme c'est stupide de sa part !

Il y avait quelque chose d'irréel d'évoquer une histoire de sang et de mort dans ce salon aristocratique.

— J'ai connu votre fille dans des circonstances un peu particulières, précisa suavement Malko.

La baronne eut un rire haut placé.

— Oh, Erika est très spéciale, très indépendante. Elle n'a pas tout à fait la vie que j'aurais souhaitée pour une jeune fille de son rang. Mais elle est très intelligente.

— Cela, je n'en doute pas, dit Malko. Elle a tenté de me tuer par une méthode astucieuse...

La baronne reposa sa tasse un peu brusquement, puis lui adressa un sourire chaleureux, à peine crispé :

— Vous riez !

— Pas vraiment, fit Malko.

— Vous avez eu... une aventure avec elle, alors ? Vous vous êtes disputés ?

— Ce n'est pas exactement cela, corrigea Malko.

Tranquillement, il lui fit le récit de sa rencontre avec Erika, sans rien omettre, pas même leur brève idylle, avec la volonté ferme de la choquer. Ensuite, le double meurtre et tout ce que cela supposait. D'une main tremblante, Margrit van Deyssel alluma une cigarette.

— C'est terrible ! finit-elle par dire. Je ne comprends pas. J'ai toujours élevé Erika avec de bons principes moraux. Bien sûr, elle a des opinions politiques que je ne partage pas, mais c'est une réaction, n'est-ce pas. Elle a été très déçue par son père. Qu'est-ce qui lui pris ? Je ne peux pas croire qu'elle ait voulu vous tuer. Elle qui est si douce ! Elle adore qu'on la câline. Elle ne doit plus avoir toute sa tête.

— Vous étiez quand même au courant de son passé de militante gauchiste ? souligna Malko.

La baronne tamponna ses prunelles artificielles avec un petit mouchoir brodé. Difficile de dire si elle éprouvait vraiment de la peine ou si elle jouait la comédie.

— Bien sûr, reconnut-elle avec un reniflement exploré, mais je

pensais qu'il s'agissait d'une erreur de jeunesse.

— Vous savez ce qu'elle fait maintenant ?

— Non, pas exactement. Elle m'a dit étudier l'art, la sociologie.

— Comment vit-elle ?

La baronne s'empourpra légèrement.

— Elle a toujours refusé que je l'entretienne. Alors je lui envoie un peu d'argent, de temps en temps, quand elle me le demande. Dans des postes restantes ou par des amis. Elle bouge beaucoup.

De plus en plus bizarre. Maintenant, Margrit van Deyssel croisait et décroisait ses jolies jambes, presque à chaque question. L'atmosphère s'était brutalement tendue.

— Vous n'avez jamais entendu parler d'un garçon nommé Jan Kloos.

La baronne ne réagit pas.

— Jan Kloos ? Non, je ne vois pas. Pourquoi ?

— C'est probablement son amant et sûrement son complice. Tenez.

Il lui tendit la photo du terroriste qu'elle regarda rapidement et reposa avec une exclamation horrifiée.

— Mais il est abominable. D'où sort ce garçon ?

— De prison, dit Malko. Et il y retournera, sauf s'il se fait tuer avant. Il a posé la bombe qui a failli m'envoyer *ad patres*, et a assassiné un policier sous mes yeux. Je passe sur son curriculum vitae...

La mère d'Erika semblait prête à défaillir. Le silence se prolongea d'interminables secondes, puis Margrit posa son étrange regard sur Malko et demanda d'une voix mal assurée :

— Mais enfin, d'après votre carte, j'ai cru comprendre... Qui êtes-vous ? Comment...

Au point où il en était, Malko pouvait révéler la vérité.

— Eh bien, moi aussi, j'ai une « double » vie, dit-il. Je suis bien le prince Malko von Linge. Mais je travaille également pour les Services de renseignements américains. C'est ainsi que j'ai été amené à rencontrer Erika.

— Mais qu'attendez-vous de moi ?

— Que vous m'aidiez à retrouver votre fille avant que les choses ne deviennent trop graves pour elle.

Nouveau silence. Margrit van Deyssel tamponna ses yeux, puis se leva tout à coup.

— Je vous prie de m'excuser, fit-elle d'une voix mourante, il faut que je me reprenne. Venez avec moi, je veux en savoir plus sur toute cette histoire.

Elle tituba comme si elle allait se trouver mal et Malko dut la rattraper. Aussitôt, elle s'appuya contre lui. Un poids tiède et agréable.

L'un soutenant l'autre, ils montèrent un escalier monumental pour atterrir dans une chambre somptueuse et romantique, tapissée de velours bleu, avec un ht immense en bois doré. Seul objet moderne, un magnétoscope VHS Akai couplé avec une télé. Le dernier modèle, permettant huit heures d'enregistrement. La baronne disparut dans un dressing. Lorsqu'elle revint, elle avait troqué son tailleur pour une robe de chambre fuchsia en soie thaïlandaise, fermée devant par des dizaines de boutons d'où émergeait son cou fin et aristocratique. Elle s'installa devant une coiffeuse dont la glace disparaissait sous des photos, essuyant son rimmel qui avait coulé.

— Tout ce que vous m'apprenez est épouvantable ! soupira-t-elle. Regardez ma petite fille.

Malko se pencha vers la coiffeuse, examinant les photos. Erika à tous les âges, nue comme un ver à trois ans, petite fille boudeuse avec des tresses, adolescente en maillot une pièce, sa splendide poitrine bronzée, tenant sa mère par la taille.

— C'était à Marbella, il y a quatre ans, souligna Margrit van Deyssel. Elle est belle, n'est-ce pas ?

— Superbe, dit Malko.

La mère d'Erika tourna la tête vers lui.

— Oh, je suis stupide ! Je n'arrive pas à croire qu'Erika a eu une aventure avec vous, comme ça, sans vous connaître.

— Elle avait peut-être une raison particulière, avança Malko.

— Ne vous faites pas trop modeste, gloussa la baronne, de nouveau très mondaine. Vous êtes plein de charme. Mais, quand même, le premier soir, moi qui lui avais inculqué certains principes !

Leur conversation devenait carrément surréaliste. Malko eut envie de lui dire que poser des bombes ce n'était pas non plus très moral et qu'on n'apprenait pas ça au Couvent des Oiseaux... Il n'arrivait pas à cerner son interlocutrice. Il avait la sensation qu'elle se faisait plus superficielle qu'elle ne l'était réellement...

Le téléphone sonna près du lit et elle alla répondre.

Il aperçut alors quelques grains d'une poussière blanche sur le marbre de la coiffeuse, à côté du mouchoir de la baronne. Rapidement, il les ramassa avec son propre mouchoir. La mère d'Erika était déjà près de lui.

— Maintenant, je vais vous interroger, dit-il avec un sourire. Dites-moi tout ce que vous savez de votre fille. Vous avez des contacts avec elle ?

Elle s'assit sur le tabouret de la coiffeuse en face de lui et leva la tête :

— Oui, bien sûr. De temps à autre. C'est toujours elle qui me téléphone. Sans jamais me dire où elle se trouve. Elle a été traumatisée par son père qui la faisait rechercher partout...

Simplement pour que j'aie des nouvelles. Quelquefois, nous parlons assez longuement.

— Quand vous a-t-elle appelée pour la dernière fois ?

Elle fronça les sourcils.

— Voyons, il y a trois ou quatre jours environ.

Juste au moment où Erika préparait l'assassinat de Malko. Et si le colonel van Nuys avait raison, elle avait déjà participé à deux meurtres. Malko décida d'aller plus loin.

— Je vais aborder un sujet difficile, annonça-t-il. Connaissez-vous les goûts sexuels de votre fille ?

Margrit van Deyssel demeura interdite. Puis ses paupières papillotèrent et elle croisa de nouveau les jambes, oubliant qu'elle s'était changée, découvrant un morceau de sa cuisse.

— Que voulez-vous dire ? J'en...

— Ce n'est pas une question gratuite, continua Malko. C'est très important. Votre fille a-t-elle une particularité fétichiste ou autre ? Vous n'êtes pas obligée de le savoir.

La baronne était écarlate.

— Vous me gênez horriblement ! murmura-t-elle. Je n'aime pas parler de ces choses-là. Il se peut qu'Erika ait été influencée par certaines choses que je lui ai racontées au sujet de son père...

— Quoi donc ?

Margrit van Deyssel se troubla de nouveau.

— Eh bien, son père, mon mari, était, disons, un véritable obsédé sexuel... Il me faisait l'amour toute la journée, n'importe où. Erika nous a surpris à plusieurs reprises. Il me forçait à ne jamais porter de dessous pour être, soi-disant, toujours prête. Et lui faisait de même.

— Ce n'est pas un vice trop désagréable, remarque Malko.

— Oh, vous croyez ! fit-elle brusquement indignée. Un jour où nous allions à Saint-Moritz, il a arrêté la Rolls en pleine montagne, m'a fait sortir puis m'a prise sur un tas de neige devant le chauffeur. J'ai pris froid et mes vacances ont été fichues.

— Je vous remercie, dit-il. Cela confirme, hélas, ce que je craignais. Votre fille est impliquée dans une histoire sanglante. Il n'y a qu'une façon de la sauver : la retrouver...

— Mais la police va l'arrêter ! On va l'emmener en prison. C'est horrible.

De nouveau des larmes avaient perlé à ses yeux et son rimmel recommençait à couler.

Malko s'assit en face d'elle sur un second tabouret à quelques centimètres de son visage.

— Margrit, dit-il, utilisant pour la première fois son prénom, je vais faire un deal avec vous. Aidez-moi à retrouver Erika avant qu'il ne soit trop tard. En échange, je vous donne ma parole d'honneur

qu'elle aura le minimum d'ennuis en dépit de ce qu'elle a fait Ce n'est pas elle qui nous intéresse...

Les coins de la bouche de Margrit van Deyssel s'abaissèrent. Elle retenait ses larmes.

— Comment puis-je vous croire ?

— Il le faut, dit Malko. Regardez-moi.

Elle obéit, parut fascinée par les prunelles dorées de Malko. Ses lèvres bougèrent et elle murmura :

— Je vous crois. Je vais essayer.

— Quand votre fille va appeler, dit Malko, arrangez-vous, sous n'importe quel prétexte pour savoir où elle est.

La baronne hocha la tête. Puis brusquement elle se pencha, noua ses bras autour de la taille de Malko qui s'était remis debout, posant son visage contre sa poitrine.

— Oh, c'est terrible, sanglota-t-elle. Il faut sauver ma petite fille !

Elle leva vers Malko un visage baigné de larmes, elle tremblait. Doucement, il la prit dans ses bras. Le corps mince se colla aussitôt contre le sien et la bouche chaude murmura dans son cou :

— Je n'ai qu'Erika ! Je m'ennuie tant ici.

Malko caressa les cheveux raides qui lui donnaient l'air d'une poupée japonaise.

— Pourquoi portez-vous une perruque ? demanda-t-il.

Sur la coiffeuse, il y avait une photo de Margrit van Deyssel avec un magnifique chignon blond. D'habitude, c'étaient plutôt les brunes qui se faisaient blondes...

— J'ai eu un accident, murmura-t-elle. Je n'ai presque plus de cheveux. En plus, je suis myope, alors j'ai joint l'utile à l'agréable. Pourquoi ? Je ne suis pas bien en brune ?

— Mais si, affirma Malko.

Elle le guettait, le visage anxieusement levé vers lui. Pathétique. Le rimmel coulait et ses lentilles lui donnaient l'air d'une mutante. Malko se dit que le seul moyen de la rassurer était de lui prouver qu'elle était toujours une jolie femme. Lorsque leurs lèvres se touchèrent, elle ouvrit docilement la bouche et sa langue vint tout de suite au-devant de celle de Malko. Leur baiser durait encore lorsque deux coups légers furent frappés à la porte. Malko avait eu le temps de constater *de facto* que la poitrine de Margrit van Deyssel n'avait rien à envier à celle de sa fille.

Elle se détacha de lui, le souffle court et cria de sa voix redevenue mondaine :

— Oui, Bernardt ?

— Le masseur est arrivé, Madame ! cria le maître d'hôtel à travers la porte.

— J'arrive !

Elle lissa sa robe de chambre, les yeux brillants et murmura :

— Mon Dieu, je suis folle ! Qu'allez-vous penser de moi ? Nous ne nous connaissons pas.

Galamment, Malko lui baisa la main et dit en la regardant bien dans les yeux :

— J'espère que nous nous connaîtrons bientôt mieux.

Son regard glissa et ses doigts effleurèrent la poitrine aiguë sous la soie thaï. Margrit sursauta, ferma les yeux et protesta doucement :

— Ne me mettez pas dans cet état, je vous en prie, je suis très sensible. Et il y a si longtemps que j'ai pas vu d'homme.

— J'ai votre promesse pour votre fille, dit Malko. C'est urgent. Je suis au *Krasnapolski*, à Amsterdam.

— Je vous appelle, promet-elle. Dès que possible.

— Bien entendu, ne lui dites pas un mot de ma visite.

— Juré.

Il la reprit dans ses bras et l'embrassa de nouveau, juste pour le plaisir de sentir son ventre frémir contre le sien. La baronne Margrit devait être un coup encore plus fabuleux que sa fille. Il se détacha à regret. Le maître d'hôtel attendait en bas de l'escalier et le raccompagna cérémonieusement.

En s'éloignant dans St. Hubertusweg, il se dit que sa visite avait été positive sur tous les points. La baronne Margrit était vraiment un curieux personnage : à la fois roublarde, désarmée, un peu dérangée et artificielle.

Tout en étant suprêmement excitante... Que faisait-elle cloîtrée toute seule dans cette grande maison de La Haye alors qu'elle aurait pu être à Saint-Moritz ou à Marbella à collectionner les amants ? Il y avait là aussi un mystère. En tout cas, elle était l'unique piste pour retrouver Erika et démonter ce qui se préparait.

Le fait d'être un authentique prince avait parfois du bon. La baronne van Deyssel n'aurait sûrement pas emmené un policier dans sa chambre.

Malko déplia doucement son mouchoir et le posa sur le bureau du colonel van Nuys.

— Avez-vous un moyen rapide d'identifier ce qui se trouve sur ce mouchoir ?

— Si c'est simple, oui, répondit l'officier supérieur.

Il sonna et un planton emporta le mouchoir de Malko dans une enveloppe avec un petit mot du colonel. Celui-ci alluma sa pipe et annonça :

— J'ai du nouveau.

— Vous avez...

— Non, non. Simplement une vérification. L'arme qui a servi à tirer sur vous et que Jan Kloos a abandonnée fait partie du lot dérobé dans notre dépôt par Lucien Schoor que l'on a retrouvé poignardé... Donc la boucle est bouclée, nous sommes bien en présence d'une même affaire.

Malko, à son tour, fit le récit de sa longue visite chez la baronne. Le colonel buvait du petit lait.

— Vous voyez que vous vous en tirez bien !

On frappa à la porte. C'était le planton avec une feuille de papier et le mouchoir de Malko lavé et repassé ! Le colonel jeta un coup d'œil sur le rapport et fronça les sourcils.

— Vous savez ce qu'il y avait sur votre mouchoir ?

— Je m'en doute.

— De la cocaïne.

Malko demeura silencieux. Ainsi, la baronne Margrit n'était pas aussi limpide qu'elle le paraissait. Malko avait bien eu l'impression de quelque chose de bizarre. Cela lui donnait barre sur elle. Le silence fut rompu par le colonel.

— Mr Linge, dit-il. Il nous manque l'essentiel. Ces meurtres et ces actions, en apparence dispersées, ont certainement un but précis et grave. Il faut le trouver. Sinon...

Sinon, ils risquaient d'avoir un gros problème. Malko avait beau se creuser la tête : il ne voyait pas ce que l'horrible Jan Kloos et la pulpeuse Erika pouvaient comploter. Et pourtant, la férocité de leurs réactions montrait que ce n'était pas un jeu scout... Or, seule, Margrit van Deyssel avait le contact avec sa fille.

Tout reposait sur elle.

— J'espère que vous aurez bientôt des nouvelles, fit le colonel van Nuys.

Malko réalisa soudain à quel point il jouait avec le feu : si Erika était aussi dangereuse que le BVD le pensait, la démarche de Malko auprès de sa mère allait la mettre en fureur.

Les nouvelles risquaient d'arriver sous la forme d'une rafale de pistolet-mitrailleur ou d'une bombe.

Mourir à Amsterdam, c'était un peu bête.

CHAPITRE VIII

Le colonel van Nuys classa soigneusement le rapport d'analyse du mouchoir de Malko, tira une bouffée de sa pipe et laissa tomber :

— Il faudrait prévenir Mr John Fitzpatrick de vos découvertes. Depuis le début de cette histoire, je suis persuadé que tout est dirigé contre les Américains.

La placidité du Hollandais était rassurante : il tirait paisiblement sur sa pipe comme si une machine infernale n'était pas en train de cliqueter.

— J'y vais ! dit Malko.

De Kennedylaan, siège du BVD à l'ambassade US, il n'y avait pas dix minutes par les rues calmes de La Haye, sillonnées de jolis petits trams rouges. L'ambassade US était un bloc de ciment gros de quatre étages, avec des fenêtres trapézoïdales, grillagées au rez-de-chaussée. Deux caméras de télévision, accrochées très haut sur la façade, scrutaient les visiteurs. Enfin, l'entrée était défendue par une impressionnante grille qui avait dû être empruntée à Sing-Sing... Cet aspect rébarbatif contrastait curieusement avec la petite place ombragée d'arbres et piquetée de parterres de fleurs sur laquelle ouvrait une des façades de l'ambassade. Les Hollandais se donnaient un mal fou pour ne pas affoler les populations. On avait planté sur le trottoir de l'avenue Loewensteinlaan, le long de l'autre face de l'ambassade, un long bac à fleurs qui dissimulait mal un rempart de béton anti-attentats.

John Fitzpatrick accueillit Malko en manches de chemise, l'air sombre. Il avait reçu une communication des découvertes au sujet du Herstatt utilisé par Jan Kloos.

— Cette fois, nous sommes sûrs, dit-il, pire que je pars en vacances en Malaisie dans un mois ! Pourvu qu'il ne se passe rien d'ici là...

— Priez Dieu ! conseilla Malko. J'ai besoin d'une « clearance » pour me rendre à votre Dispatching Center à Rotterdam, rencontrer les supérieurs de Tom Wonder. Je suis presque certain que c'est là que se trouve la clef du mystère. On n'a pas tué ce sergent pour rien, si on l'a vraiment assassiné...

Le chef de poste de la CIA tendit la main vers le téléphone.

— Très facile. Vous allez demander le major Gordon Wilson, je lui téléphone immédiatement. Mais de grâce, pas de vagues. Je ne veux pas que les télex commencent à partir pour Langley. Ils sont fichus de nous envoyer le *New Jersey* maintenant qu'on n'en a plus besoin à Beyrouth...

Malko tournait en rond comme un rat empoisonné dans une région au nord de Rotterdam, autour de l'autoroute E 36 allant à Utrecht. Un patchwork de villages, de champs, de zones industrielles, d'anciens polders récupérés sur la mer, plats comme la main, à la recherche du « Quick Dispatch Center ».

Les explications de John Fitzpatrick avaient été un peu courtes... Il finit par appeler d'un taxiphone, dénicher quelques pièces minuscules de 25 cent, et se faire expliquer le chemin par la secrétaire du major Wilson. Il était à deux pas !

Il déboucha enfin dans un petit parc industriel coincé entre l'autoroute E 36 et Capelseweg, une grande voie perpendiculaire. Des allées rectilignes se croisant à angle droit. Il trouva enfin ce qu'il cherchait : au coin de Lyphantsebaan et Schinkenelsebaan, un building de trois étages, marron avec des bandes rouges, entouré d'une enceinte métallique, sans aucun signe extérieur. À part quelques véhicules de l'US Army stationnant dans la cour munis de la plaque verte. Sinon, aucune différence avec les autres bâtiments commerciaux. Pas même un drapeau US. Malko dut montrer patte blanche et on le mena au chef du centre qui se trouvait dans une cage vitrée, dominant une salle d'ordinateurs. Une centaine de personnes y travaillaient, dont les deux tiers de Hollandais confinés aux postes « non sensibles ».

Le major Gordon Wilson était un gros major des « Seabees^[10] », un cigare planté au milieu d'une bouche qui semblait vide quand il l'en retirait. Un poster d'un semi-remorque Mack décorait son bureau, ainsi que la célèbre photo des Marines hissant le drapeau US sur Iwô-Jima en 45. Il montra du bout de son cigare l'autoroute rectiligne, qui formait le plus clair de son paysage.

— Pas gai, hein ! Rotterdam est à dix minutes, heureusement. Mais Rotterdam, ça vaut pas New York...

Rotterdam ayant été rasé par les bombes nazies, durant la guerre, les Hollandais avaient reconstruit une cité entièrement neuve avec toute la fantaisie d'un ordinateur. Cela, joint aux dizaines de kilomètres de quais de la zone portuaire, en faisait une des agglomérations les plus sinistres du monde civilisé. Sans parler du temps, uniformément mauvais.

L'Américain regarda sa montre, une Rolex d'un kilo.

— Venez, on va manger, tout en bavardant.

Ils se retrouvèrent dans un petit restaurant du village de Capelse, attablés devant le plat du jour, un ragoût plein de sauce à vous faire devenir végétarien. Cela n'entama pas la jovialité du major Wilson.

— J'ai des instructions de Dieu le Père de répondre à toutes vos questions, dit-il. À vos ordres.

— En quoi consiste le Dispatching Center ? demanda Malko.

Le major Wilson avala un demi-litre de bière avant d'expliquer. Malko s'était contenté d'un Pepsi-Cola.

— C'est simple, nous avons le contrôle de l'approvisionnement militaire des troupes américaines, de l'OTAN. Cela arrive par Rotterdam, Anvers et un peu Hamburg. Chaque semaine, ou tous les quinze jours on ferme la jetée Prinses Beatrix par sécurité et on décharge quelques centaines de containers. Ensuite grâce à nos ordinateurs, on expédie la camelote dans les différentes unités, en Allemagne, Hollande et Belgique. Simple routine. Mais, en cas de conflit, ça deviendrait sacrement important. Nous avons des plans alternatifs qui permettent de multiplier la capacité par dix. Tout est sur programme informatique.

— Et qu'est-ce qui transite par votre centrale ?

Le major Wilson balaya l'air de son cigare.

— De tout ! De la bombe atomique au chewing-gum en passant par les bagnoles, les godasses, la bouffe, les télé... *Name it !* C'est un sacré boulot. Sans l'ordinateur, on n'y arriverait jamais ! Les cargos foutent tout en tas sur le quai et se tirent. À nous de nous démerder...

— Pourquoi votre bâtiment est-il si discret ?

L'Américain lui adressa un clin d'œil canaille :

— Sécurité ! Nous sommes une installation « sensible ». Avec une compagnie de Marines on boucle la zone. Mais notre meilleure protection, c'est qu'on ne nous connaisse pas. Les « peaceniks » ne sont jamais venus jusque-ici. Heureusement pour eux. J'ai un shot-gun qui ne demande qu'à servir...

Il acheva de vider sa bière sur ces paroles martiales.

— En quoi les intéressez-vous ?

Le gros major s'empourpra :

— Le bullshit habituel ! Contribution à la guerre – Mieux vaut être rouge que mort... Moi, je leur botterais le cul jusqu'à ce qu'il leur remonte dans la bouche...

Malko le laissa se calmer.

— Tom Wonder, le sergent mort il y a quelques semaines, quelle fonction avait-il ?

— Programmeur à l'ordinateur central, répondit Gordon Wilson après avoir commandé deux cognacs Gaston de Lagrange. Un bon petit

gars de l'Indiana.

— En quoi consistait *exactement* son job ? insista Malko en humant le cognac qu'on venait de poser devant lui.

— Eh bien, il préparait le déchargement et le « quick dispatching » en nourrissant les ordinateurs du service « arrivée ». Ils sont une douzaine comme ça, qui se relaient jour et nuit, parce que les télex arrivent sans arrêt. Les bateaux sont détournés, en retard, en avance, les camions tombent en panne, les dépôts ne sont pas prévenus. La merde permanente, quoi !

— Il s'occupait d'un secteur en particulier ? Armes ? Munitions ?

Le gros major secoua la tête.

— Non. Il y a de tout dans les containers.

— Je vois, dit Malko. Nous pensons que le sergent Wonder a été assassiné. Un meurtre en rapport avec son activité professionnelle. Quelle est votre opinion ?

Gordon Wilson posa son cigare et but une gorgée de Gaston de Lagrange. Il laissa sa bouche s'en imprégner longuement avant de dire :

— Je sais. Les types de l'Army Intelligence m'ont tenu sur le gril pendant deux heures, me demandant s'il se branlait aux chiottes, s'il avait une copine, des trucs comme ça. Ils ont interrogé tous ses copains. Sans résultat. Moi, je ne crois pas à cette histoire. Tom Wonder était un brave gars tranquille. Il faisait son jogging tous les jours avant le breakfast, autour du bâtiment. Le soir, il regagnait son appartement de Rotterdam avec sa Golf. Il devait baiser, mais n'en parlait à personne.

« J'en ai touché un mot à son pote, Mike Marshall, qui faisait équipe avec lui, mais il ne sait rien... D'ailleurs, hein, personne n'est venu nous foutre une bombe, depuis... »

— Il y a eu des arrivées de matériel depuis sa mort ?

— Bien sûr ! Trois ou quatre. On n'a pris aucune précaution particulière.

— Du matériel sensible ?

Le major, de plus en plus empourpré, se pencha sur la table, l'air mystérieux.

— Comment appelez-vous des munitions de canon de 155 mm avec une charge nucléaire ? C'est passé comme une lettre à la poste... Moi, je vous dis que ces types de l'Army Intelligence sont paranoïaques. Ce pauvre gosse s'est fait embarquer par des cons de Hollandais qui l'ont poussé à se droguer. Ici, tout le monde marche à ça. Vous n'avez qu'à aller à Amsterdam. Moi, je nettoierais cette saloperie au lance-flammes...

Politiquement, le major Gordon Wilson devait se situer un peu à la droite de Gengis Khan. Hélas, il n'était d'aucun secours à Malko.

Celui-ci tira de sa poche la photo d'Erika van Deyssel.

— Jamais vu cette fille ?

Le gros homme se pencha sur la photo, intéressé, et releva un œil égrillard.

— Jamais, mais j'aimerais bien. Qui c'est ?

— Celle que nous soupçonnons d'avoir manigancé la mort du sergent major Wonder. Une dangereuse activiste antimilitariste.

Le major fronça les sourcils, écrasant la photo de son pouce.

— Mais dites-moi, c'est vous ici ? Qu'est-ce que vous faites avec elle ?

Il y avait déjà du soupçon dans sa voix.

— C'est une information « classifiée », répondit suavement Malko. Je n'ai pas le droit de vous répondre. En tout cas si, par chance, vous tombiez sur cette femme, il faudrait immédiatement prévenir Mr Fitzpatrick, à votre ambassade de La Haye.

Il paya, laissant le major Gordon Wilson plongé dans son Gaston de Lagrange. Plutôt déçu. La mort du sergent Wonder n'était pas un hasard, mais le morceau d'un puzzle super-dangereux. De nouveau, il se heurtait à un mur. Avant de quitter le restaurant, d'une cabine, il appela Margrit van Deyssel. Le maître d'hôtel Bernardt lui répondit que la baronne était sortie et qu'il ignorait quand elle rentrerait. Malko laissa son nom. Il n'avait plus qu'à retourner à Amsterdam.

Malko freina brusquement, et faillit manquer l'embranchement de la SS 104 menant au centre d'Amsterdam.

Pendant tout le trajet, il avait réfléchi à se faire péter les vaisseaux du cerveau. Surveillant quand même le rétroviseur. Son pistolet extra-plat était posé sur le plancher de la voiture, une balle dans le canon. Une bombe, ça suffisait. Il pleuvait de nouveau et les cyclistes, stoïques, pédalant sur leurs hautes machines noires ne semblaient pas sensibles à la pluie. L'idée de se retrouver dans la chambre du *Krasnapolski* le rendait malade. Il consulta sa montre Seiko-Quartz : trois heures moins le quart. Pourquoi ne pas aller traîner du côté de la librairie de Nesstraat ? Il savait que la police, à la suite de l'attentat, avait interrogé le libraire barbu sans résultat, mais il y avait peut-être à creuser.

Par miracle, il trouva une place, le long du Grimborgwal, charmant petit canal, au bout de Nesstraat. Des gens achevaient de déjeuner sagement dans un restaurant tout blanc dominant l'eau sale du canal. Malko partit à pied, espérant qu'il ne pleuvrait pas trop.

Son cœur se mit à battre plus vite. Accroupi devant la porte, le libraire était en train de fermer. En plein milieu de l'après-midi ! Il ne

vit pas Malko plongé dans la contemplation d'une vitrine et enfourcha une haute bicyclette noire, partant à contresens dans Nesstraat !

Ça commençait ! Malko hésita. S'il le suivait en voiture dans le sens unique, l'autre risquait de le repérer. S'il faisait le tour du pâté de maisons, il le perdait à coup sûr. Il courut sa chance, laissant au barbu cent mètres d'avance, remontant l'étroite rue avec la BMW. Indifférent aux signes horrifiés des passants. Dieu merci, il ne rencontra aucun véhicule sur son chemin et rentra dans la légalité place du Dam. Le cycliste la contourna et vira dans Damrak. Vingt fois, Malko manqua se faire semer. Amsterdam était vraiment fait pour les deux roues... Il dut se colleter avec des trams, des voitures, des piétons, traversant obstinément au rouge, ignorant superbement son impatience. En Hollande, quand c'était aux piétons à passer, ce n'était pas aux autos.

Dans Haarlemmerweg, il crut avoir perdu le libraire barbu, accéléra et finit par le découvrir, derrière lui. L'un suivant l'autre, ils parvinrent ainsi à Haarlem, un quartier calme à l'ouest de la ville, des petites maisons délavées. Le barbu s'arrêta dans une épicerie, acheta des tomates et s'engouffra au 85 de la rue Van der Hoop.

Malko gara la BMW un peu plus loin et gagna la porte où avait disparu le libraire découvrant un escalier étroit et raide comme une échelle. Le couloir sentait la pomme de terre et la crasse. Aucun nom sur la porte, mais des numéros d'appartement. Alors qu'il se préparait à battre en retraite, une jeune femme surgît en haut de l'escalier, et lui jeta quelque chose en néerlandais. Pris de court, Malko répondit :

— Je cherche Léo.

— En haut, fit la femme.

Elle commença à descendre et Malko dut s'engager dans l'escalier pour ne pas éveiller ses soupçons. Dès qu'elle eut disparu, il redégringola la quasi-échelle et regagna la BMW perplexe.

Bien sûr, « Léo » était un prénom commun, mais c'était quand même une coïncidence curieuse. Il prit position dans la BMW, observant la porte. Que faire ? Appeler le BVD ? Le temps de mettre en branle le système, l'autre aurait dix fois le temps de filer.

Il se résigna à une planque sans gloire. Après avoir trouvé sur la radio de la BMW un poste où on donnait un peu de musique entre des gerbes d'onomatopées bataves, il prit son mal en patience. Très vite, il n'ignora plus rien de l'activité du quartier de Haarlem.

Pas vraiment passionnant...

Une heure s'écoula. Il avait toutes les peines du monde à ne pas s'endormir. La porte du 85 demeurait obstinément close. Et soudain, il découvrit avec un choc au cœur une voiture qui avait été cachée par un tram arrêtée devant. Deux hommes à l'avant. Le passager descendit, un blondinet avec des lunettes rondes et entra au 85 tandis que la voiture repartait passant devant Malko. Ce dernier, en une

fraction de seconde, aperçut à travers le pare-brise de l'autre véhicule la barbe rousse et les yeux globuleux de Jan Kloos !

Il essaya automatiquement de noter le numéro, mais une autre voiture le lui cacha. Le temps de remettre le contact et d'amorcer un virage en U, un tram arrivait. Rongeant son frein, Malko perdit d'interminables secondes, jurant intérieurement. Il fonça enfin, dans une rue plus importante, Van Hallstraat, et se retrouva dans la circulation intense de Haarlemmerweg. Jan Kloos pouvait avoir pris à droite ou à gauche. Il avait trop d'avance. Pour la seconde fois, il lui échappait.

Malko fit hurler ses pneus dans un demi-tour pas batave du tout et retourna vers Van der Hoopstraat. Priant pour que le blondinet n'ait pas filé entre-temps...

Personne devant la porte du 85. Il y avait une cabine à vingt mètres. Malko fouilla ses poches : pas de pièces... Il se rua à l'épicerie voisine, fit assaut de sourires pour obtenir des quarts de florins et en bourrer le taxiphone jusqu'à la gueule. Le numéro du BVD ne répondait pas. La standardiste devait se faire les ongles. Un œil sur le 85, Malko fumait de rage. Enfin une voix râpeuse lui annonça qu'il était en communication avec le BVD.

— Le colonel van Nuys, aboya littéralement Malko. Urgence.

Nouvelle attente. Les pièces tombaient inexorablement. Enfin la voix rugueuse annonça :

— Le colonel van Nuys est en réunion avec le directeur général, on ne peut pas le déranger.

— Son adjoint, le capitaine...

Malko réalisa qu'il ne savait pas le nom du remplaçant du lieutenant Thor. Et la dernière pièce tomba, coupant la communication.

Il ressortit de la cabine, ivre de colère.

Il n'y avait plus qu'à prendre son mal en patience.

Il commençait à se fatiguer lorsque le barbu de la librairie réapparut en compagnie du blondinet. Ils se dirigèrent ensemble vers une vieille Austin garée un peu plus loin. Le barbu en donna les clefs au blondinet et repartit vers sa bicyclette. Malko ne se tenait plus d'excitation. Enfin, il avait une piste. Heureusement que Margrit van Deyssel n'avait pas répondu au téléphone, il serait à La Haye en ce moment.

Trente secondes plus tard, le blondinet roulait sur Haarlemmerweg vers la sortie d'Amsterdam, Malko planqué derrière lui à trois voitures... Ils contournèrent toute la ville pour rejoindre

l'autoroute E 9 en direction d'Utrecht. La circulation relativement intense permettait à Malko de suivre facilement. Avant d'arriver à Utrecht, ils bifurquèrent sur l'A 36, vers l'est, puis vers le nord, sur l'A 27, en direction d'Hilversum.

Paysage plat, comme toujours, semé de fermes. Au bout de quelques kilomètres, le blondinet prit la bretelle de sortie, vers Amersfoot. Brusquement, des arbres apparurent, quelques vallonnements. Il y avait moins de circulation et Malko dut lever le pied sous peine de se faire repérer. De loin, il vit l'Austin tourner dans une petite route forestière, serpentant à travers bois. Il s'y engagea à son tour. L'Austin avait disparu, mais il ne passa aucun embranchement, donc le blondinet était forcément devant lui. Malko accéléra, franchit une voie de chemin de fer à un passage à niveau non gardé. La route n'était plus asphaltée, c'était plus un sentier qu'autre chose. Avec cette fois, des ramifications...

Il se retrouva roulant le long de la voie ferrée, sur une piste étroite. Soudain, il distingua des maisons, une gare et une barrière fermée avec un énorme cadenas. C'était une impasse ! Donc le blondinet avait bifurqué dans un chemin, quelque part dans les bois. Il ne restait plus qu'à explorer les multiples sentiers qu'il avait dépassés... Il repartit, énervé, fou de rage. Si seulement, il avait eu un hélicoptère. Il explora trois sentiers qui se terminaient très vite en cul-de-sac.

Le quatrième s'enfonçait à travers les bois. Malko aperçut enfin une petite maison isolée, entourée d'une barrière blanche et, dans la cour, la vieille Austin ! Il se garda bien de ralentir, continua cinq cents mètres et stoppa. Pourvu qu'on ne l'ait pas remarqué dans cet endroit désert... Il dissimula la BMW derrière des arbres, glissa son pistolet extra-plat dans sa ceinture et revint sur ses pas.

Il parvint sans encombre en vue de la maison. Aucun signe de vie. Par chance, le côté où il se trouvait donnait sur un mur aveugle. Qu'était venu faire le blondinet dans cet endroit perdu ?

Tandis qu'il réfléchissait, il entendit le bruit d'un moteur. Il se cacha aussitôt et vit arriver une voiture noire, une japonaise dont il ne put distinguer la plaque. Prenant un risque inouï, il avança presque à découvert afin d'apercevoir la cour. Un homme seul sortit de la voiture noire, un attaché-case à la main, l'allure d'un fonctionnaire. Le blondinet à lunettes émergea de la maison et lui serra la main, puis les deux hommes rentrèrent à l'intérieur.

Malko traversa la route en courant et longea le mur de la ferme. Son idée étant d'arriver en vue de la plaque d'immatriculation de la voiture noire. Il arriva ainsi au début de la barrière blanche. Il lui restait quelques mètres à parcourir.

Il allait faire un bond de plus, quand une voix derrière lui le fit

sursauter.

— *Mijnheer*, que faites-vous ici ?

Il se retourna et vit le blondinet aux grosses lunettes, l'air affolé, qui braquait sur lui un fusil d'assaut FAL, un chargeur engagé, prêt à tirer.

CHAPITRE IX

Le canon du fusil braqué sur Malko tremblait, mais à cette distance, les balles du FAL allaient le mettre en charpie. Visiblement, le blondinet n'avait pas l'habitude de se servir des armes à feu. Il fixait Malko avec un mélange d'ahurissement et de panique. Sans même penser à le fouiller.

Les deux hommes se toisèrent. Malko se gardait bien de bouger. Il entendit un appel venant de la maison.

— Vous l'avez trouvé ?

— Oui ! cria le blondinet.

— Amenez-le.

Malko comprenait assez de hollandais pour que l'autre n'ait pas à traduire. Sans essayer de prendre son pistolet, il traversa la cour sous la menace de l'arme. Pas vraiment rassuré. Le blondinet n'était sûrement pas un tueur, mais Malko ignorait tout du nouveau venu. Ce dernier attendait sur le pas de la porte, les mains dans les poches de son imper, massif, des cheveux noirs abondants, les yeux très enfoncés, un visage taillé à coups de serpe. Il enveloppa Malko d'un regard aigu et jeta brutalement au blondinet :

— Vous l'avez fouillé ?

— Non, avoua l'autre.

— Donnez-moi ça, fit-il, tendant la main vers le FAL, et faites-le.

Le blondinet hésitait. Fixant alternativement Malko et son visiteur. Celui-ci se pencha à son oreille et murmura quelque chose d'inaudible pour Malko. Le blondinet se décomposa instantanément et Malko sentit son estomac se serrer.

Pas besoin d'être sorcier pour deviner que le visiteur avait conseillé au blondinet de l'abattre sur-le-champ. La fouille ne valait guère mieux. Une fois débarrassé de son pistolet, il était à la merci de son adversaire. Il avait encore une chance minuscule de s'en sortir.

— Vous êtes des policiers ? demanda-t-il en allemand. Je suis un touriste... Que se passe-t-il ?

Le regard aigu de l'homme âgé ne le quittait pas.

Il lança :

— Ce n'est pas un touriste... Donnez-moi ce fusil !

Le blondinet était livide. Il serrait tellement son arme que ses

jointures en étaient blanches. Sa mâchoire inférieure tremblait. Tétanisé par cette situation imprévue. Soudain, le visiteur dut comprendre qu'il n'avait rien à en attendre, car, d'une enjambée, il rentra dans la maison. Malko recula d'un pas, cherchant à sortir de ce guépier. Aussitôt, le blondinet cria d'une voix haut perchée, hystérique :

— Ne bougez pas, ne bougez pas !

Au même instant, l'homme aux cheveux noirs surgit derrière lui, tenant un FAL à deux mains.

— Écartez-vous ! lança-t-il.

Instinctivement le blondinet se retourna, quittant Malko des yeux. Celui-ci fit un pas de côté, en même temps qu'il arrachait son pistolet de sa ceinture. Heureusement, il y avait une balle dans le canon. Pendant quelques secondes, le blondinet se trouva juste entre lui et son visiteur, empêchant ce dernier de voir le geste de Malko.

Lorsqu'il aperçut l'arme, c'était trop tard. Malko venait d'appuyer sur la détente et une balle à haute vitesse initiale s'enfonça dans sa poitrine. Il essaya de relever le canon de son FAL, mais Malko doubla aussitôt et cette fois, le projectile frappa l'œil droit de l'homme, le foudroyant. Il ne cria même pas, tituba, le FAL tomba dans un grand bruit de ferraille et l'homme s'abattit comme une masse.

Le blondinet poussa un cri inarticulé, affolé. Malko avait prévu sa réaction, plongeant derrière la voiture noire une fraction de seconde avant qu'il n'ouvre le feu. La rafale du fusil d'assaut pulvérisa le pare-brise, la lunette arrière, déchiqueta les tôles, fit sauter le capot, dans un vacarme d'enfer. Qui se termina par un claquement sec.

Inexpérimenté, le blondinet avait vidé tout son chargeur d'un coup.

Malko se dressa derrière les débris de la voiture et cria :

— Lâchez votre arme !

Le blondinet, les lunettes de travers, ne répondit pas, serrant son FAL vide comme pour en faire sortir encore des munitions. Puis, d'un bond, il rentra à l'intérieur de la maison. Malko aurait pu l'abattre mais il avait besoin de lui vivant. Il allait le poursuivre lorsqu'il réalisa que cette maison pouvait être un dépôt d'armes. Mieux valait ne pas tenter le diable. Il traversa au pas de course, décidé à regagner la BMW et à appeler la police. Quand il se retourna, il aperçut le blondinet qui partait à sa poursuite, son FAL au poing et une musette de toile à l'épaule.

Probablement des munitions.

Bien qu'il soit assez loin, le jeune homme ouvrit un feu nourri sur lui !

Les projectiles du FAL hachèrent les feuilles, ricochèrent sur les arbres, sifflant autour de Malko. Un court silence, le claquement

caractéristique d'un chargeur qu'on enclenche et Malko n'eut que le temps de plonger derrière un gros chêne. De nouveau les balles hachèrent le sous-bois.

C'était Stalingrad.

Totalement inattendu de la part de ce jeune homme en apparence si inoffensif.

Il y eut des bruits de branches froissées de l'autre côté de la route, puis de nouveau, une rafale claqua. Le blondinet était devenu enragé : progressant par bonds dans le sous-bois, il essayait de prendre Malko à revers. Celui-ci riposta, tirant deux coups de pistolet, plus pour l'intimider que pour le stopper.

Il voulait prendre le blondinet vivant, pas le massacrer, mais l'autre n'était plus accessible à la raison. Comme si la mort de son visiteur l'avait plongé dans un état second. Nouvelle rafale. Malko avait presque atteint la BMW. Celle-ci trembla sous les impacts, il y eut un « plouf » sinistre à l'arrière et le réservoir prit feu, embrasant très vite toute la voiture ! Malko se retourna aperçut un petit ravin à quelques mètres derrière lui. Devant, le blondinet continuait à avancer, balayant méthodiquement le sous-bois de ses rafales. Il ne manquait visiblement pas de munitions...

Le pistolet extra-plat ne faisait pas le poids contre un fusil d'assaut. Si Malko engageait un combat direct, l'autre allait le réduire en chair à pâté.

D'un bond, il sauta dans le ravin, se laissant rouler le long de la pente. Il était temps. Avant de s'abriter derrière une souche, il vit la silhouette de son adversaire surgir sur le bord du ravin et lâcher une nouvelle rafale qui fit jaillir de la terre tout autour de lui.

Le silence retomba.

Comment cette bataille rangée n'avait-elle encore attiré personne ? Malko redressa prudemment la tête. Rien. La guerre était finie. Pistolet au poing, il remonta la pente précautionneusement. Il était presque au sommet quand il entendit un ronflement de moteur. Le blondinet rompait le contact, contre toute attente. Sa rage avait dû faire place à l'effolement.

Malko gagna le sentier où la BMW achevait de brûler et partit en courant vers la maison. Juste à temps pour apercevoir la vieille Austin disparaître au détour du chemin. Il pénétra dans la cour. L'inconnu gisait toujours là où il était tombé, serrant encore le FAL avec lequel il s'apprêtait à tuer Malko.

Ce dernier l'enjamba et pénétra dans la maison.

La visite fut rapide. Elle était visiblement inhabitée. Mais dans un placard il découvrit une demi-douzaine de FAL avec des chargeurs et des grenades. L'attaché-case de l'inconnu avait disparu.

Pas de téléphone.

Il revint au corps du visiteur, le fouilla, sans trouver aucun papier.

Le seul moyen de regagner la civilisation était la voiture noire ; il s'installa au volant, mis le contact, mais le moteur ne toussa même pas. Une des balles avait dû endommager une partie vitale. Malko vit les papiers dans la boîte à gants : c'était une voiture de location louée au nom d'une société : NV Bocholt.

Il n'avait plus qu'à partir à pied.

La Golf bleue de la police d'Amersfoort cahotait dans le sentier suivie de deux autres véhicules et de trois motards. Malko avait donné l'alerte, communiquant l'adresse du barbu à Amsterdam via le colonel van Nuys. Ce dernier, une fois encore, avait sauté dans un hélicoptère et venait de se poser dans l'espace découvert près de la maison.

— Il n'est pas étonnant que personne ne soit venu, expliqua-t-il à Malko, c'est un terrain militaire, il y a souvent des exercices de tir.

La police fouillait déjà la ferme. On avait déposé une bâche sur le cadavre de l'homme abattu par Malko. Les armes étaient étalées sur une autre, bien en vue. Un policier s'approcha et souleva la bâche pour le colonel van Nuys. Ce dernier, à la vue du cadavre, eut une exclamation stupéfaite.

— *Godferdom !*

— Vous le connaissez ? demanda Malko.

L'officier du BVD se tourna vers lui, une lueur incrédule dans le regard.

— C'est le correspondant de l'agence TASS à La Haye ! Un certain Victor Lissenko. Membre du KGB, bien entendu, déjà repéré par nos services. Son prédécesseur avait été expulsé du pays pour avoir tenté de remettre de l'argent à des mouvements pacifistes.

— Je ne sais pas s'il avait de l'argent, remarqua Malko. Je n'ai rien vu.

Le colonel eut un sourire froid, contemplant le cadavre.

— Il n'est pas venu ici pour rien. Ça va faire un incident diplomatique. Il vaut mieux qu'on ne sache pas que c'est vous qui l'avez abattu. Mais ne nous attardons pas. Je vous ramène dans mon hélicoptère.

La demeure de Victor Lissenko était une toute petite maison blanche d'un étage au 96 de Johan van Oldenbarneveltlaan, dans un quartier ultra tranquille de La Haye. À cinq cents mètres de l'ambassade d'URSS. Une femme mince et effacée, les yeux rouges,

faisait face au colonel van Nuys accompagné de Malko présenté comme un officier hollandais du BVD. Ils venaient d'apprendre à Mme Lissenko la mort de son mari. Elle ne semblait au courant de rien.

— Victor est parti, comme tous les jours, au bureau, expliqua-t-elle en mauvais anglais. Il ne me disait jamais ce qu'il faisait.

Malko se sentait mal à l'aise devant cette femme dont il avait tué le mari... Peut-être, après tout, ignorait-elle les véritables activités de son époux. Il se dit qu'un jour, peut-être, un agent de la CIA un peu solennel viendrait trouver Alexandra pour lui annoncer que Malko était mort. C'était toujours poignant, la mort. Même celle d'un adversaire.

La conversation fut brève et ils regagnèrent le bureau du colonel hollandais ; John Fitzpatrick les y attendait déjà, avec le rapport sur l'incident de la ferme. Le colonel van Nuys prit la parole.

— D'abord, dit-il, les armes trouvées dans cette ferme proviennent toutes du vol dont nous avons déjà parlé, ce qui achève d'accréditer la thèse du complot.

— Et cette maison ? demanda Malko, à qui appartient-elle ?

— À un certain Frederik Berg, citoyen hollandais très proche des milieux pacifistes. Nous avons pu le joindre, il se trouve en vacances au Maroc et prétend n'être au courant de rien, n'avoir donné les clefs de sa maison à personne, ce qui est sûrement faux.

« Des gens de la région avaient déjà repéré des allées et venues suspectes...

— Et celui qui s'est enfui ? demanda Malko. Le blond à lunettes ?

Le colonel hollandais secoua la tête.

— La planque devant le 85 Van der Hoopstraat n'a encore rien donné. C'est un petit squat où des tas de gens se succèdent. Il n'est pas dans nos fichiers, mais ils sont très pauvres... Le numéro de la vieille Austin ne nous a menés à rien, elle a été volée il y a trois mois à Rotterdam. Ses occupants que nous avons interrogés prétendent ne pas le connaître...

Un ange passa, en secouant des menottes. John Fitzpatrick baissait la tête d'un air accablé. Il la releva pour dire :

— Colonel, vous ne pensez pas que la présence d'un agent du KGB dans cette affaire lui donne une gravité exceptionnelle ?

Le Hollandais eut une moue, mi-figue, mi-raisin.

— Les gens du KGB ont toujours eu beaucoup de contacts avec les pacifistes, dit-il. La nouveauté, c'est qu'ils en aient avec des extrémistes. D'habitude, ils se tiennent à distance, par prudence. Il semble cependant que lors d'un séjour en Allemagne de l'Est, Jan Kloos ait noué des liens particuliers avec des Services de l'Est. Ils ont visiblement confiance en lui...

— Et pourtant, ce ne sont pas de vrais professionnels, remarqua Malko. Si ce « blondinet » ne s'était pas affolé je serais criblé de balles, probablement déjà enterré et nous ne saurions rien de tout cela.

Le colonel tira sur sa pipe :

— Parfaitement exact. C'est encore une bizarrerie.

— Qu'attendent les Soviétiques de ces jeunes excités ? demanda John Fitzpatrickz.

— C'est la *vraie* question. Ils financent rarement directement les mouvements pacifistes, ceux-ci étant autosuffisants. Ce n'est que pour une opération ponctuelle qu'ils se mouillent. Or il semble bien que le but de la réunion dans cette maison ait été d'apporter une somme d'argent à ce groupuscule qui a quelque chose en préparation.

— Assez important aux yeux des Soviétiques pour qu'ils prennent ce risque énorme, souligna Malko. Cela rétrécit le champ des hypothèses : une action clandestine et ponctuelle, liée à l'OTAN. Un meurtre, un kidnapping, un sabotage quelconque. J'ai vu de gigantesques raffineries à Rotterdam.

Le colonel van Nuys eut un geste d'impuissance.

— Il y a tellement d'objectifs potentiels ! Si nous n'avons pas une information précise, il est impossible de tout protéger... Nous avons identifié trois participants : Jan Kloos, Erika van Deyssel et celui que nous appelons « le blond ». Il y en a sûrement d'autres, toute une logistique, mais jusqu'alors, c'est demeuré hermétique.

— Et le libraire ?

— Il est réinterrogé. Il prétend ne rien savoir, ignorer le nom du blondinet. Il nie lui avoir donné les clefs de la voiture volée. Comme le seul témoin est Mr Linge que nous ne voulons pas exposer... la loi hollandaise interdit qu'on le garde même une journée sans l'inculper... Or, nous n'avons rien de précis à lui reprocher. Ce n'est pas un délit de fréquenter un criminel...

Malko se sentait envahi par le découragement. Il avait en face de lui une équipe solide, audacieuse, sans scrupule, qui poursuivait son but tranquillement, jouant sur la permissivité hollandaise. Les uns après les autres, les indices se dérobaient. Il ne restait plus que la baronne Margrit, la mère d'Erika.

Peut-être le maillon faible de la chaîne.

Le téléphone sonna longtemps avant qu'on ne réponde. Malko tomba directement sur Margrit van Deyssel. Celle-ci parut surprise de l'entendre, mais reprit tout de suite sa voix haut perchée :

— Quelle bonne surprise ! Vous êtes à La Haye ?

— Oui, dit Malko.

— Oh, c'est dommage, j'ai un dîner ce soir, je ne pourrai pas vous voir.

Sa voix sonnait faux.

— Il faut que je vous rencontre, insista Malko. Vous n'avez eu aucune nouvelle d'Erika ?

— Non, non.

— Il y a du nouveau. Puis-je passer chez vous ? Silence, puis la voix moins assurée :

— Je ne préfère pas. Est-ce si urgent ?

— Oui, je le crains.

Un long silence. Puis la baronne Margrit sembla se décider :

— Vous connaissez *l'Hôtel des Indes*, près de l'ambassade américaine ? Je serai au bar vers six heures, mais je n'aurai pas beaucoup de temps...

Les lambris, le personnel compassé et l'atmosphère feutrée du bar presque vide évoquaient le XIX^e siècle. Malko attendait depuis trois quarts d'heure devant une vodka régulièrement renouvelée par un barman aux petits soins quand la baronne van Deyssel fit son entrée. Chapeauté de noir, avec des bottes, un spencer et une jupe noire fendue. Malko l'aida à ôter sa veste et son chapeau, révélant la perruque noire.

Sur sa demande, Malko lui commanda un Gini et elle lui fit face avec son étrange sourire un peu figé, comme si les muscles de son visage étaient paralysés, le regard impénétrable derrière ses lentilles de contact.

— Quoi de neuf ? demanda-t-elle.

— Il y a eu un nouvel incident où j'ai failli être tué, annonça Malko, et qui a révélé que le groupe auquel appartient Erika est financé par les Soviétiques. À chaque instant, maintenant, je m'attends à une opération sanglante.

— Sanglante !

Margrit van Deyssel avait pâli.

— Qu'est-ce qui vous fait dire cela ? ajouta-t-elle.

— Quand on a déjà assassiné quatre personnes simplement pour se protéger, fit remarquer Malko, on ne prépare pas une marche pour la Paix. Il s'agit d'une action clandestine et violente, où votre fille pourrait laisser sa vie.

Il sentait que c'était le seul argument à répéter, à marteler pour ébranler son interlocutrice.

Celle-ci ne répondit pas, la tête baissée, buvant pour garder une contenance. Elle décroisa les jambes et sa jupe glissa, révélant un

énorme bleu à l'intérieur de sa cuisse. Se voyant observée par Malko, elle rabattit vivement le tissu sur sa chair nue, dans un geste où il y avait plus que de la pudeur froissée.

— Que vous est-il arrivé ? demanda Malko.

— Un petit accident, dit-elle, j'ai perdu le contrôle de ma voiture.

Malko ne fit aucun commentaire. Son trouble et l'emplacement de ce gros hématome rendaient son explication peu plausible. Elle acheva son verre d'un coup, prête à se lever.

— Bien. Vous n'avez rien d'autre à me dire ?

— Je dois retrouver Erika, murmura-t-il à voix basse, sous l'œil complice du barman, qui croyait à une dispute d'amoureux.

— Je vous ai dit que...

— Vous mentez Margrit, dit tranquillement Malko. Je suis certain que vous avez un contact avec votre fille. Sinon, vous ne seriez pas si tranquille à son sujet.

Elle ne répliqua pas et Malko s'aperçut que ses mains tremblaient. Elle se trémoussait nerveusement sur son siège. Impossible de saisir son regard. Soudain, elle se leva, rafla son sac et lui jeta :

— Excusez-moi un instant !

Elle resta près de dix minutes absente, mais quand elle revint, elle était plus calme, maîtrisait mieux sa voix et son attitude avec Malko était à la limite de la provocation. En se rasseyant, elle appuya sa jambe contre la sienne d'un geste faussement involontaire. Elle lui adressa un sourire d'excuses.

— Je suis très nerveuse ! Pardonnez-moi ! Vous êtes vraiment venu à La Haye exprès pour moi ?

— Absolument, mentit Malko.

— Mon Dieu, c'est idiot ! J'ai ce dîner que je ne peux pas décommander. Voulez-vous m'accompagner ? Nous pourrions bavarder à la maison pendant que je me prépare, j'attends des coups de fil. Ici, je ne me sens pas à l'aise.

Ils sortirent ensemble de l'hôtel et chacun regagna sa voiture. Prévenu par le BVD, Budget n'avait fait aucun commentaire sur l'incendie de la BMW et Malko s'était retrouvé avec une Renault 25 neuve abandonnée à Amsterdam par un client français. Il se demandait ce qui avait motivé la brusque volte-face de Margrit van Deyssel. Visiblement sa remarque l'avait touchée. Il avait bien l'intention de ne pas la lâcher tant qu'il n'en aurait pas appris plus.

Elle détenait des clefs dont il avait un besoin impérieux pour faire avancer son enquête. La réunion au BVD s'était terminée en queue de poisson. Tout reposait sur les fragiles contacts de Malko.

Il regardait l'arrière de la Mercedes 450 SL de Margrit, s'interrogeant sur ce qu'elle savait réellement.

Ils franchirent la grille de sa résidence. Le hall s'alluma au

moment où ils entraient et le vieux maître d'hôtel surgit aussitôt. Il sembla à Malko que le vieil homme avait un côté du visage nettement enflé. Bizarre. Margrit l'entraîna dans le monumental escalier, jusqu'à la chambre qu'il connaissait déjà.

— Je vous abandonne ! minaуда-t-elle, je dois me changer.

Elle réapparut, ayant troqué ses bottes et sa tenue sport pour une robe longue toute en dentelle noire, qui lui couvrait les bras. Elle virevolta sur la pointe de ses pieds nus montrant qu'elle avait un corps presque aussi parfait que celui de sa fille.

— Comment me trouvez-vous ?

— Superbe ! dit Malko, avec sincérité.

— J'ai découvert cette robe dans le grenier, expliqua-t-elle, c'est un truc de grand-mère !

— C'était sûrement une jolie grand-mère, fit Malko.

Il la regardait avec une expression sans équivoque, et elle sourit :

— Mais vous me faites la cour ! Je suis une vieille dame. Et puis après ce qui s'est passé avec Erika, vous avez du culot !

Toute la tension et la nervosité qu'il avait devinées au bar s'étaient évanouies.

Pourtant, Malko était certain qu'elle lui avait menti. Sans lui répondre, il marcha sur elle et l'enlaça. Elle se défendit mollement. Il sentait son corps qui ne demandait qu'à se rendre.

— Attention ! dit-elle. Le vieux Bernardt risque de venir et la porte ne ferme pas à clef.

— À propos, demanda-t-il, il était avec vous quand vous avez eu votre accident de voiture ?

Elle le regarda, surprise.

— Non. Pourquoi ?

— Pour rien, dit Malko.

Il l'embrassa. D'abord dans le cou. Puis sur l'oreille. Puis dans l'oreille. Margrit vibra de tout son corps. Il glissa une main entre eux et s'empara d'un sein presque aussi pyramidal que celui d'Erika, mais nettement plus sensible. Quand il en serra la pointe à travers la dentelle, Margrit réagit en collant son bassin au sien, puis essaya de le repousser !

— Arrêtez !

Au lieu d'obéir, Malko l'entraîna vers le lit. Cette fois, elle ne lui refusa pas sa bouche, pour un baiser court et violent. Puis, elle tenta de se redresser.

— Maintenant, soyez sage, il faut que je me prépare...

Malko ne fut pas sage, et découvrit qu'elle n'avait pas eu le temps de mettre un slip sous sa belle robe de dentelle. Margrit poussa un court gémissement quand il entreprit de l'éveiller. Ses prunelles artificielles prenaient enfin une expression humaine. Elle lutta encore,

serrant les cuisses comme pour emprisonner sa main, mais peu à peu, il la sentait s'humidifier.

Doucement, il posa une de ses mains sur elle.

— Regardez ce que vous me faites, murmura-t-il.

Elle ne la retira pas, au contraire, le serrant maladroitement. Malko la caressa et l'embrassa encore un long moment, puis, à bout de patience, se dégagea. Aussitôt les doigts de Margrit se refermèrent sur son sexe nu, en un geste possessif. Malko, encouragé, balaya vers le haut des cuisses la longue robe de dentelle noire.

Contre toute attente, Margrit lui échappa d'un violent sursaut et se releva, lui jetant :

— Je vous prenais pour un gentleman et vous êtes en train de me violer...

Elle respirait rapidement et sa poitrine se soulevait d'une façon très provocante au rythme de son souffle. La robe de dentelle ajoutait une dimension à ce flirt amusant. Malko, qui avait commencé avec une idée précise, éprouvait maintenant réellement du désir pour Margrit. Celle-ci se tut, réalisant la vanité de sa remarque et son regard tomba sur la virilité de Malko dressée tout près de son visage. Comme si elle avait été attirée par un aimant, sa tête s'abaissa lentement vers lui et elle l'emprisonna avec légèreté. Malko profita d'abord de la sensation exquise. Margrit van Deyssel avait au moins quelque chose en commun avec sa fille. Elle écarta son visage avec un drôle de sourire.

— Je me conduis comme une putain, dit-elle, arrêtons !

Plus allumeuse, c'était difficile.

Malko la recoucha sur le lit, écarta d'un revers de main les épaisseurs de dentelle et se coucha sur la baronne encore aux trois quarts habillée. Son sexe toucha le ventre brûlant et humide. Margrit sursauta, comme si on l'avait mise en contact avec une prise électrique. Il suffisait à Malko d'un léger coup de reins pour s'enfoncer en elle.

— Non ! Attendez !

Il y avait une telle intensité dans sa voix qu'il obéit.

— Qu'y a-t-il ?

Son regard croisa celui affolé de Margrit.

— Vous êtes terrible ! murmura-t-elle. J'ai ce dîner...

— Vous serez à peine en retard...

Elle sembla se décider d'un coup.

— Alors, éteignez, au moins ! Je ne supporte pas la lumière quand...

Malko étendit le bras et coupa la lampe de chevet. Quand il retomba, Margrit le guida elle-même au plus profond de son ventre, avec un gémissement extasié. Elle se mit aussitôt à onduler comme

une cavale, puis noua ses jambes autour de lui, se tordant, grognant, haletante, à peine gênée par la robe de dentelle. Malko s'appliquait à lui faire l'amour très lentement, la quittant presque à chaque fois, puis lui transperçant le ventre de toute sa longueur. Elle noua ses mains autour de sa nuque, l'embrassa, puis dit d'une voix rauque, changée, avec un accent presque vulgaire :

— Salaud, tu voulais baiser la mère après la fille... Tu es content ?

Pour toute réponse, il lui donna un coup de reins qui lui arracha un cri bref. Puis il se retira et la retourna sur le ventre. Sous les épaisseurs de dentelle noire, il trouva une croupe cambrée qui lui rappela quelque chose. Margrit eut juste un petit cri quand il la viola. Un viol si relatif qu'il s'enfonça facilement dans ses reins.

Cette fois, il s'en donna à cœur joie, tandis que Margrit gémissait, parlait, griffait le drap. Elle avait en tout cas oublié son dîner. Quand il se répandit dans ses reins, elle gémit :

— Oh oui ! Oh oui ! Viens, viens.

Il lui sembla qu'elle avait un orgasme supplémentaire.

Ils restèrent emboîtés l'un dans l'autre, laissant les battements de leurs cœurs se calmer.

Assouvi, Malko se remit à penser. Ce n'était pas facile de faire ce qu'il avait à faire à une femme qui venait de se donner à lui.

Il avait honte. Seulement, trop de choses reposaient sur lui pour qu'il ait des états d'âme.

Doucement, il chercha près de la nuque le début de la fermeture Éclair qui courait tout le long du dos, la trouva et, d'un coup, la fit descendre jusqu'à la naissance de sa croupe.

Margrit van Deyssel poussa un hurlement déchirant.

CHAPITRE X

D'un sursaut désespéré, Margrit van Deyssel repoussa Malko, essayant de refermer sa robe.

— Laissez-moi, laissez-moi !

Elle hurlait comme s'il allait la violer alors que c'était déjà amplement fait. Malko prit à deux mains les pans de la robe et les fit glisser des épaules de jeune femme, comme on dépouille un lapin. Ses cris redoublèrent, elle se débattait sauvagement. Il continua à la débarrasser de la robe qui partait en lambeaux sous leurs efforts contraires. Enfin, il réussit à faire tomber de ses hanches le dernier pan couvrant son ventre ses cuisses.

D'un bond, il se leva alors et alluma la lampe de chevet puis se retourna.

Margrit van Deyssel tentait maladroitement de dissimuler son corps derrière les morceaux de sa robe. Sa perruque était de travers, son visage déformé par l'angoisse, ses yeux pleins de larmes. Elle était pathétique et Malko eut honte.

— Éteignez ! cria-t-elle. Éteignez tout de suite !

Au lieu d'obéir, il se dirigea vers le lit.

Margrit se recroquevilla, mais pas assez pour cacher les bleus innombrables qui marbraient sa peau blanche des cuisses aux épaules. Leurs regards se croisèrent celui de Margrit van Deyssel reflétait un désespoir absolu.

— Partez, dit-elle, ne revenez jamais.

— Qui vous a fait cela ? dit Malko.

Il pointait le doigt vers un hématome bleuâtre qui englobait l'épaule et le haut de son sein droit.

Margrit ne répondit pas, crispée, fermée, tremblant de tout son corps. Malko avait pitié d'elle. Il s'était douté de cela depuis *l'Hôtel des Indes* et le soi-disant accident de voiture. Il était obligé de confondre Margrit pour qu'elle craque et consente enfin à l'aider.

Elle se mit à pleurer, silencieusement.

— C'est Jan Kloos, n'est-ce pas ? dit Malko.

Pas de réponse. Il continua :

— La cocaïne que vous prenez, c'est lui ou Erika qui vous l'amène ?

Margrit releva brusquement la tête.

— Comment savez-vous ? Qui vous a dit ?

— Personne. Il y en avait un peu sur votre coiffeuse l'autre jour, et puis il y a des choses qui ne trompent pas : vos brèves absences, vos sautes d'humeur...

— Vous êtes un salaud ! dit-elle sans conviction.

Il prit sur une chaise sa robe de chambre fuchsia et la lui tendit. Elle l'enfila et se mit à la boutonner. Puis elle essuya le rimmel qui coulait sur son visage. Malko l'observait.

— Il faut me parler, dit-il. Pour votre bien et celui d'Erika.

— Vous voulez seulement la livrer à la police ! fit-elle amèrement. Je vous connais.

— Mais non, affirma Malko. Je veux lui sauver la vie. Maintenant, dites-moi la vérité : elle est venue ici avec Jan Kloos et il a été furieux parce que vous m'avez parlé. Il vous a frappé.

Malko vit les lèvres de Margrit qui tremblaient. Il y avait vraiment des moments où il aurait voulu être à des années-lumière de la CIA. Soudain, Margrit van Deyssel releva la tête, une lueur farouche dans le regard.

— Oui, fit-elle d'un ton plein de désespoir. Ils sont arrivés ici hier soir. Ils m'ont fait une scène effroyable. En m'accusant de vous avoir renseigné. Ce qui est faux. Mais j'ai eu le tort d'avouer à Erika que vous êtes venu. Elle m'a giflée la première. En m'accusant de collaborer avec les services secrets allemands. Parce que quelqu'un – je suppose que c'était vous – était intervenu dans une de leurs planques.

— C'était moi, dit Malko.

Margrit continua d'une voix monocorde :

— Je l'ai giflée à mon tour. Elle était hystérique, m'a injuriée, accusée de tout. J'ai eu peur, j'ai dit que j'allais prévenir la police. Alors, c'est Jan Kloos qui est devenu fou. Il m'a frappée à coups de poing et de pied jusqu'à ce que je m'évanouisse.

« Bernardt est arrivé, attiré par le bruit. Jan lui a donné un coup de poing en plein visage et l'a menacé de le tuer s'il appelait au secours. C'est un fou. Même Erika en a peur, parfois.

— Pourquoi agit-il ainsi ?

— Je ne sais pas. Erika m'a dit qu'il était très pauvre, qu'il haïssait la société. C'est un anarchiste. À cause de cela, il s'entend très bien avec elle. Je ne comprends plus ma petite fille. Elle avait toujours été excessive, fragile nerveusement avec de terribles sautes d'humeur. Maintenant, on dirait qu'elle est possédée.

— Elle est amoureuse de Jan Kloos ?

Margrit redressa sa perruque.

— Elle le domine et ça l'amuse. Je crois que lui est fou d'elle. C'est

un sadique, une brute.

— Où sont-ils maintenant ? demanda Malko.

— Je ne sais pas ! Je vous le jure. Ils sont repartis pendant la nuit, en me disant que bientôt le monde entier entendrait parler d'eux.

— Que préparent-ils ?

— Je l'ignore. Quelque chose d'horrible, sûrement.

Peu à peu, Margrit van Deyssel se détendait, comme si cette confession la soulageait. Malko lui prit les mains, les serra entre les siennes. Il fallait qu'elle dise tout.

— La cocaïne, demanda-t-il, pourquoi en prenez-vous ?

Cette fois, elle mit longtemps à répondre. Puis elle avoua dans un souffle :

— C'est Erika qui me l'a apportée un jour où j'avais le cafard...

— Et vous en avez goûté ?

La baronne releva brusquement la tête.

— Vous ignorez par quoi je suis passée. Erika était une fille adorable. Ma seule consolation depuis que son père était parti. Bien sûr, il m'a laissé beaucoup d'argent, mais ce n'est pas la même chose. Et puis, elle a rencontré ce Jan Kloos, dans le milieu gauchiste qu'elle fréquentait. En réaction contre la fortune de son père.

« Elle a changé à vue d'œil, est devenue dure, cynique, sans cœur. Je ne savais jamais où elle se trouvait. Un jour, elle est revenue presque aveugle, à cause des gaz lacrymogènes. J'ai dû la faire soigner dans une clinique. Elle vomissait des injures, promettait qu'une fois guérie, elle tuerait des policiers, que c'étaient des porcs. Alors, c'est vrai, j'ai craqué. Une dépression. Erika est venue avec sa poudre blanche. Prétendant que ça allait me remonter le moral.

« J'ai commencé, et puis...

Elle se leva et alla prendre une cigarette. Puis, elle décrocha le téléphone, avec un sourire désolé :

— Je ne peux pas aller à mon dîner dans cet état...

Malko la laissa téléphoner. Il avait certes progressé, mais il allait être obligé d'établir autour d'elle une surveillance vingt-quatre heures sur vingt-quatre, au cas où Erika et Jan Kloos reviendraient. En attendant, ils étaient toujours aussi insaisissables : pourtant, il avait encore l'impression que la baronne, en dépit de son désarroi, ne lui disait pas tout. Elle revint s'asseoir à côté de lui.

— Voilà, vous connaissez la vérité.

Il régnait dans la grande demeure un silence absolu, presque palpable. Et si le couple infernal était caché quelque part à le guetter ?... Idée éminemment désagréable, étant donné le caractère de Jan Kloos. Machinalement, Malko regarda vers la porte. Margrit comprit ce qu'il pensait.

— Non, dit-elle, ils sont vraiment partis.

— Quand reviendront-ils ?

— Je l'ignore. Peut-être jamais. Peut-être dans quelques heures. Ils ont des planques sûres, ici, à Amsterdam et à Rotterdam. Ils ne sont pas inquiets.

Malko revint à la charge. Il fallait que les bleus de Margrit servent à quelque chose.

— Margrit, dit-il, ce n'est pas un jeu de gamins anarchistes, mais une grosse opération chapeautée par un service de renseignements. Jan Kloos et Erika sont manipulés. Ils dansent sur une musique qu'ils n'ont pas écrite. Ensuite, tout le monde les abandonnera. Et cela se terminera mal. Très mal.

— Je sais, soupira Margrit, mais que puis-je faire ?

— M'aider à les retrouver.

Elle écarta son peignoir, montrant ses bleus.

— Vous trouvez que je n'en ai pas eu assez ? demanda-t-elle d'un ton amer.

— Je vais vous faire protéger, proposa Malko. Par des gens du BVD.

Margrit secoua la tête :

— Ce qui peut m'arriver a au fond peu d'importance, c'est Erika qui m'importe. Même si on me tue ! Je suis déjà morte...

Il y avait un tel désespoir dans sa voix que Malko en eut le souffle coupé. Le silence se prolongea de longues minutes. Il était sûr maintenant qu'une menace terrible pesait sur la Hollande et que la femme en face de lui était la seule personne capable de la conjurer. Margrit alluma une autre cigarette, regardant un portrait d'Erika, des larmes dans les yeux.

— Elle mourra si vous ne faites rien, répéta-t-il.

— Vous croyez ?

— Evidemment, dit Malko. Quand ils seront au bout du rouleau, la haine de Jan Kloos se retournera contre elle. Ils ne sont pas du même monde. Savez-vous s'il a des parents, de la famille ?

— Non, personne. Il ne possède rien non plus.

— Pourquoi est-il devenu antimilitariste ?

Elle hésita.

— Je crois que maintenant, il se sent une certaine importance. Avant, ce n'était qu'un chômeur comme les autres. Aujourd'hui, il est investi d'une puissance, des gens l'admirent, lui disent qu'il va changer les choses, influencer le gouvernement hollandais.

— Comment ça ? demanda Malko, en éveil.

Margrit sembla furieuse de s'être laissée aller, mais continua de mauvaise grâce.

— Tout ce que je sais c'est que son action est liée à l'installation des missiles « Cruise » de l'OTAN sur le sol hollandais. Le

gouvernement doit en débattre dans deux mois. Un jour, où il avait bu encore plus de bière que d'habitude, Jan Kloos m'a dit qu'il n'y aurait jamais de missiles « Cruise » en Hollande et que les gens lui élèveraient une statue plus tard...

Enfin une piste. Mais il n'y avait aucun « Cruise » en Hollande et il n'y en aurait pas avant des mois.

Toutes les bases militaires de l'OTAN étaient soigneusement gardées contre une opération pacifiste. Il y avait autre chose... Margrit écrasa sa cigarette et disparut dans le dressing. Malko l'entendit ouvrir des tiroirs, fouiller des piles de vêtements, pousser une exclamation furieuse. Elle réapparut, défaite.

— Je n'ai plus rien... C'est le jour où je me ravitaille. Je croyais avoir une réserve, mais je ne la trouve pas. C'est affreux.

— Voulez-vous que je vous emmène chez un médecin. Il vous fera désintoxiquer.

— Non, non, je ne veux pas qu'on me mette dans une clinique. Plus tard, quand tout ceci sera terminé...

Machinalement, elle se tordait les mains, le menton tremblant, paraissant souffrir, tout à coup très nerveuse, angoissée. Elle bougeait sans arrêt, alluma une cigarette, l'éteignit, ramenant les pans de son peignoir autour d'elle. Soudain, elle se tourna vers Malko :

— Aidez-moi, je vous en supplie.

— Comment ?

— Allez m'en chercher. Je vais vous dire où. Je vous donne l'argent. Tout de suite, je vais devenir folle.

Il la regarda. Effectivement, en quelques minutes, elle avait changé du tout au tout, pris dix ans. Elle se rapprocha de Malko, murmurant :

— Après, nous ferons l'amour. Quand je suis « bien », je peux être très bonne...

D'un geste automatique, elle essayait d'éveiller le désir de Malko. Celui-ci savait pourtant qu'elle avait autre chose en tête. Soudain, il décida d'aller plus loin, même si cela pouvait paraître affreusement cruel. Dans cette histoire, il était en train de se salir, même plus qu'au Liban.

— Je veux bien, dit-il, mais à une condition.

— Quoi ? demanda-t-elle avidement.

— Il faut me dire où vous pouvez les joindre. Il y a sûrement un moyen. S'il vous arrivait quelque chose. Je vous jure que je n'y emmènerai pas la police. Mais je remonterai jusqu'à eux.

Elle secoua la tête indéfiniment, comme une automate détraquée.

— Non, je ne sais rien, je vous l'ai dit. Je vous en supplie, allez m'en chercher.

— Non, dit Malko.

Brusquement, elle se jeta sur lui, le frappant de ses poings fermés, lui donnant des coups de pied, l'injuriant, lui crachant au visage.

Il la maîtrisa, puis la porta sur le lit où elle continua une vraie crise de nerfs. C'était insoutenable, mais le seul moyen d'obtenir quelque chose. Elle mordait les draps, gémissait, injuriait Malko en flamand et en anglais. Enfin, devant sa fermeté, elle se calma et se dressa sur un coude.

— Bien ! dit-elle. Allez-y, je vous dirai après.

— Maintenant.

Une fois remontée à coup de cocaïne, il n'y aurait plus rien à sortir d'elle... Nouvelle crise : il esquiva de justesse une lampe de chevet, puis Margrit bondit tout à coup, un petit pistolet à crosse de nacre au poing, hurlant :

— Je vais vous tuer, salaud !

Malko réussit à ne pas broncher, le canon à quelques centimètres de son visage, devant les yeux hallucinés de la baronne. Ils se défièrent du regard d'interminables secondes, enfin son bras retomba brusquement, et elle se mit à pleurer, tout en secouant la tête.

— À Rotterdam, fit-elle, Josephstraat, numéro 28. Erika m'a dit que je pourrais toujours laisser un message.

CHAPITRE XI

Malko regarda la forme prostrée sur le lit. Margrit était retombée, comme épuisée par la révélation qu'elle venait de lui faire. Avait-elle dit la vérité ? Il fallait se méfier des ruses de drogués. Il n'était pas très fier de l'avoir ainsi poussée au désespoir, mais l'enjeu était trop important. Il lui restait à tenir sa promesse. Il s'assit près d'elle sur le lit.

— Margrit, demanda-t-il, où vais-je trouver ce que vous cherchez ?

Margrit se retourna brusquement.

— Dans Zeedijk, à Amsterdam. Quand vous partez de la place Nieuwmarkt, tout de suite à droite en face d'un terrain vague, il y a une épicerie chinoise. Demandez Ah Yong. Dites-lui que c'est pour Margrit. La même livraison que toutes les semaines. Prenez l'argent dans mon sac.

— Je serai là dans deux heures, promit Malko.

Elle ne répondit même pas. Soudain, il fit demi-tour.

— Si vous veniez avec moi ? J'ai peur pour vous.

— Je ne peux pas, pleurnicha Margrit, je suis trop mal... Allez vite.

Il dégringola le grand escalier et claqua la porte derrière lui. L'air frais lui fit du bien. Il était enfin en possession d'une information capitale. Au risque de trahir Margrit, il était obligé de la communiquer au BVD. Pour établir une souricière.

La Haye était calme et déserte comme un cimetière de campagne et il se retrouva en quelques minutes sur l'autoroute A 12. Alors qu'il se rapprochait de l'embranchement menant à la E 10 vers Amsterdam, il ralentit brutalement. Amsterdam c'était au nord, Rotterdam au sud. Margrit était capable de joindre Erika et de la prévenir. Avec une droguée, tout était possible. Elle devait déjà se repentir d'avoir donné cette information. Si Malko attendait pour exploiter le renseignement, il risquait une fois de plus de faire chou blanc. Elle pouvait aussi avoir raconté n'importe quoi.

Il reprit de la vitesse et sortit à la rampe suivante, sur l'E 10, mais vers le sud, direction Rotterdam. Roulant à tombeau ouvert pour ne pas trop prolonger le supplice de Margrit. Il réussit à ne pas s'emmêler

dans le nœud gordien des autoroutes et finalement atteignit Rotterdam. Encore dix minutes à tourner dans le centre et grâce à son plan il trouva Josephstraat, une petite rue pavée, bordée de vieilles maisons, rescapées des bombardements, pas loin de la gare centrale. Malko gara la R 25 de Budget à l'entrée dans Nieuwe Binnenweg et partit à pied. C'était un quartier de Noirs, d'Indonésiens, en pleine rénovation.

Au numéro 28, petit bâtiment de deux étages, il y avait une boutique blanchâtre au rez-de-chaussée, une librairie gauchiste comme celle de Nesstraat à Amsterdam. Quelques livres traînaient en vitrine, avec des affiches poussiéreuses. Une pancarte annonçait : « Ouvert de 2 h à 5 h » et la porte était fermée. Voyant Malko en contemplation devant la vitrine, un homme sortit du magasin de marbre voisin, lui adressa un signe et lui jeta une phrase en flamand avant de rentrer dans sa boutique.

Malko s'éloignait quand la porte de la librairie s'ouvrit dans son dos. Il se retourna pour se trouver nez à nez avec le blondinet aux cheveux longs.

Les deux hommes demeurèrent figés quelques instants. Aussi surpris l'un que l'autre. Puis, le blondinet referma la porte avec brutalité. Malko sous l'œil médusé du gros marbrier ressorti de sa boutique fit voler la porte en éclats, d'un coup de pied appliqué juste au-dessus de la serrure. Il aperçut une grande pièce tout en longueur, avec des chaises de bois, une longue table, puis un petit apprentis donnant sur un jardinet. Pas de blondinet...

Il le découvrit en avançant, en train de fouiller dans un meuble. Voyant Malko, il poussa un cri étranglé, prit une poignée de dossiers et les lui jeta à la tête.

Les quelques secondes que perdit Malko lui suffirent à enjamber la fenêtre et à passer dans le jardin où il disparut. Malko se jeta à sa poursuite pour se heurter à une porte close et dut retraverser toute la boutique pour ressortir. Le blondinet était déjà au bout de Josephstraat détalant coudes au corps. Il fit un écart et Malko, ivre de rage, revint sur ses pas. Les deux boutiques communiquaient par le jardinet. Il examina les lieux.

De toute évidence, c'était une permanence pacifiste. Un grand portrait ornait le mur, une photocopieuse occupait tout un coin. Dans l'apprentis, un lit de camp et des couvertures, des paquets de biscuits. Malko commença à inspecter le meuble devant lequel il avait surpris le blondinet et, très vite, distingua le coin d'un attaché-case noir, dissimulé sous des piles de tracts.

Il tira. Ramenant un attaché-case fermé à clef. Il le soupesa. Il était plein et ressemblait furieusement à celui de Victor Lissenko. Avec une lamelle d'acier qui ne le quittait jamais, il asticota les serrures. Ce

n'était pas de la bonne camelote car elles cédèrent facilement.

L'attaché-case contenait des paquets enveloppés de papier marron. Malko en ouvrit un et son cœur battit plus vite. Il s'agissait d'une liasse de billets usagés de vingt dollars. À vue de nez, la valise contenait près de cent mille dollars et elle n'était pas pleine... Il la referma, regarda la porte défoncée. Quelques voisins contemplaient curieusement les lieux. Il y avait un téléphone et il appela le colonel van Nuys.

— J'envoie quelqu'un tout de suite, dit l'officier du BVD. Cette fois, nous allons identifier ce garçon. Et remonter à la source de cet argent. On n'a jamais saisi une somme aussi importante. Que veulent-ils en faire ?

C'était aussi la question que se posait Malko. Ce n'était pas pour aller à Las Vegas que le journaliste soviétique avait amené tous ces dollars.

Après avoir raccroché, Malko reprit ses recherches, son pistolet à portée de la main. Ses adversaires risquaient d'avoir une réaction violente si le blondinet les avertissait. La fouille fut rapide. Des papiers, encore des papiers, et toujours des papiers.

Puis, sous un carton, un paquet. Malko l'ouvrit et eut un choc au cœur.

C'était une bouteille de verre épais, fermée par un cachet de cire d'où émergeaient plusieurs fils qui entraient dans une boîte noire rectangulaire fixée à la bouteille par du scotch. L'intérieur était plein de billes d'acier enrobées dans une sorte de mastic jaunâtre où s'enfonçaient les fils... Une très belle machine infernale, semblable à celle qui avait tué l'adjoint du colonel van Nuys. Malko arracha les fils et la reposa avec précaution, dégoûté. Comment ces pacifistes qui clamaient leur amour de la paix en étaient-ils arrivés là ?

À qui était destiné cette seconde bombe ?

Impossible de la laisser là. Il pensa soudain à Margrit qui devait l'attendre. D'abord la rassurer. Il composa son numéro : occupé. Recommença, toujours occupé. Inutile de perdre du temps. La bouteille piégée sous le bras gauche et l'attaché-case bourré de dollars dans la main droite, il sortit de la boutique sous le regard estomaqué du gros marbrier. Surveillant ses arrières, il regagna la Renault 25 et enferma ses prises de guerre dans le coffre. Le violent incident n'avait pas bouleversé les voisins. Dans ce quartier, on ne se mêlait pas des affaires des autres et on ne prévenait la police que lorsque les cadavres s'entassaient dans les caniveaux. Avant tout, aller à Amsterdam récupérer la cocaïne pour Margrit. Il lui devait bien cela.

Quarante-cinq minutes plus tard, il tournait dans Damrak. Il se rua sur un taxiphone et appela de nouveau Margrit. Cette fois, ça ne répondait pas. Il laissa sonner très longtemps, la gorge nouée par

l'angoisse. Ou elle s'était endormie, mais c'était peu probable dans l'état où elle se trouvait, ou elle était partie à la recherche d'Erika. Il en avait froid dans le dos. Pour *peu* que le blondinet ait pu avoir un contact avec Jan Kloos, ce dernier apprendrait que Malko avait trouvé leur planque. Seule Margrit van Deyssel pouvait l'avoir renseigné. Donc, elle était en danger de mort.

Il repartit vers Nieuwmarkt.

Jan Kloos dut écarter l'écouteur de son oreille, tant son complice, le blondinet, Hans Spiegel, hurlait à l'autre bout du fil, totalement affolé par l'intrusion de Malko. Kloos se cura une dent, évaluant les conséquences de ce qui venait de se passer.

Minimes, à part l'argent disparu qui devait leur servir à se planquer quelques mois une fois leur coup réussi. Ce n'était qu'une boîte aux lettres où on ne savait rien de leur vraie planque.

— Rejoins-nous ici, dare-dare, dit-il à Hans Spiegel et fais attention de n'être pas suivi. Je viendrai te chercher avec la moto devant la gare. Si je ne suis pas là, tu attends.

De cette façon, il était sûr que personne ne le suivrait jusqu'à cette maison de Prinsengracht à Amsterdam qu'il avait louée depuis longtemps sous un faux nom et où personne ne soupçonnait leur identité. Il monta l'escalier de son pas lourd. Erika était en train de lire. Il se planta en face d'elle.

— Tu sais ce qu'a fait ta salope de mère ! Elle nous a vendus ! annonça-t-il.

Erika étouffa une exclamation de rage. Elle méprisait sa mère pour sa faiblesse.

— *Makketel*⁽¹¹⁾ !

— Il faut la tuer ! lança Jan Kloos tout de suite.

Une lueur de haine aveugle flottait dans les yeux globuleux de l'ancien bûcheron. Erika demeura silencieuse. Il la fascinait par sa violence rentrée, féroce et froide à la fois.

— Appelle pour voir si elle est là.

La jeune femme s'exécuta puis raccrocha.

— C'est le jour où elle vient se ravitailler en coke, dit-elle.

Tranquillement, Jan Kloos prit sur la table un long poignard, le glissa dans sa botte, puis rabattit son jean par-dessus. Des années plus tôt, il s'était entraîné pendant des heures au lancement du couteau, entre deux abattages d'arbres. La nuit était tombée et il risquait peu d'être reconnu.

— Eh bien, on va la chercher, dit-il.

Il poussa ensuite la porte d'une chambre voisine. Un homme

corpulent à l'apparence négligée, le cheveu rare et en désordre, les traits marqués, était plongé dans un livre, allongé sur un lit de camp.

— Willem, dit-il, tu viens avec nous.

Le gros homme se leva vivement, essayant de faire rentrer les pans de sa chemise dans son pantalon à laquelle il manquait un bouton. Il y arriva enfin, sa panse débordant sur sa ceinture. À le voir ainsi presque clochardisé avec sa bouche édentée, on avait du mal à croire que c'était un brillant cerveau...

— Où ? demanda-t-il.

Il avait des petits yeux noirs en boutons de bottine, toujours en mouvement.

— Tu prends ton vélo ! ordonna Jan Kloos. Avec les sacoches.

Une expression douloureuse altéra les traits de Willem.

— Qu'est-ce qu'on va encore faire ?

— Écoute, fit Jan Kloos d'un ton agacé, tu veux qu'on y arrive, non ? Sinon, tu sais ce qui nous attend.

Maté, Willem passa une vieille veste. Il détestait Jan Kloos, mais l'ancien bûcheron lui inspirait une crainte physique viscérale. Parfois, il regrettait de s'être embarqué dans cette aventure.

Jan se demandait où pouvait se trouver celui par qui tous ses ennuis étaient arrivés. Sans l'ascendant intellectuel d'Erika, il l'aurait battue comme plâtre pour avoir eu envie de se faire un coup. Ignorant qui était l'homme, il avait eu raison de la suivre, repérant ainsi un type en train de la photographier. Si Jan n'avait pas eu une mission si importante, il aurait été au *Krasnapolski* avec un shot-gun, en plein jour, et l'aurait massacré. Hélas, il ne le pouvait pas encore.

Malko avançait au pas le long de Kloveniersburgwal, entre deux rangées de faces grimaçantes : les marchands de drogue. Des Surinamiens négroïdes, un béret enfoncé jusqu'aux yeux, inquiétants, nerveux, guettant les clients. Il avait encore essayé d'appeler Margrit en vain et son angoisse grandissait.

Finalement, il gara la R 25, sur Nieuwmarkt, souhaitant que personne ne force son coffre. Impossible de stopper dans Zeedijk. Des piquets métalliques interdisaient tout stationnement. C'était un coin où on tuait les gens pour dix florins. Dès qu'il entra dans la rue, les « dealers » se précipitèrent, l'accrochant par la manche, chuchotant des prix, des qualités, les yeux fous, prêts à se battre.

— Foutez le camp ! ordonna Malko.

Il réussit à s'en débarrasser, continua son chemin, au milieu des seringues abandonnées par terre, jusqu'à l'épicerie chinoise. Il dut se dégager violemment d'un Noir qui essayait de lui faire les poches.

Dans l'épicerie, une vieille Chinoise pesait des bananes, elle lui jeta un coup d'œil curieux.

— Ah Yong ? demanda Malko.

La caissière cria quelque chose et un jeune Chinois émacié surgit aussitôt de l'arrière-boutique, avec un sourire édenté de rat inquiet :

— *Mijnheer* ?

— Je viens de la part de Margrit, dit Malko.

Le sourire du Chinois s'effaça aussitôt. Il recula.

— Margrit ! Mais elle vient juste de passer !

Lasse de l'attendre et n'en pouvant plus, la baronne Margrit était venue se servir elle-même. Et maintenant, elle errait dans Amsterdam !

— Où est-elle ? demanda-t-il.

Le jeune Chinois secoua la tête, désolé.

— Je ne sais pas, partie par là. Cinq minutes...

Il désignait Molenweg, une ruelle menant à l'Achterburgwal, le grand canal où déambulaient tous les amateurs de drogue et de chair fraîche. Malko ressortit en trombe de la boutique, décidé à tout faire pour retrouver la baronne van Deyssel. Une fois remontée par la drogue, elle était capable d'aller tout avouer à Erika, si elle savait comment la joindre. Et alors...

Il émergea de la ruelle en face d'un « live-show » observé par un groupe rigolard. Des curieux s'agglutinaient devant les putes en vitrine mais il y avait aussi des couples venus s'encanailler. On le bousculait, on lui murmurait des propositions et il continuait à avancer le long de l'eau noire du canal.

Où trouver Margrit ?

Il essaya de raisonner. Elle était probablement venue en voiture, obligée de se garer loin de Zeedijk. En état de manque, elle avait dû, avant tout, prendre sa dose, donc, pour cela, se réfugier dans un bar ou un café afin d'être plus tranquille. Il commença à remonter la berge du canal, observant tous les endroits susceptibles de l'abriter. Il ne la voyait pas dans un sex-shop ou un « live-show ». Une épicerie débitait de la charcuterie à côté d'une vitrine pleine de filles. Soudain, il aperçut de l'autre côté du canal, un café « normal ». Plein de monde : le *Navy Bar*. Des hommes seuls s'emplissaient de bière, c'était bruyant, vulgaire et bourré à craquer. Il traversa le petit pont enjambant le canal et s'approcha. Il ne lui fallut pas quinze secondes pour repérer dans un coin reculé, non loin du bar, une table non occupée où était posé un verre plein. Presque aussitôt, Margrit van Deyssel surgit des toilettes, avec des lunettes noires, sa perruque, une veste de fourrure, en pantalon.

CHAPITRE XII

Margrit van Deyssel regagna sa table et s'assit, prenant son verre entre ses mains, comme pour les empêcher de trembler. Elle n'avait pas changé de position quand Malko surgit en face d'elle. Impossible de distinguer son regard derrière ses lunettes noires, mais il vit ses doigts se crispier sur le verre. Aussitôt, elle demanda d'une voix effrayée :

— Que faites-vous ici ?

— Je vous cherchais. J'ai appelé chez vous, cela ne répondait pas.

Elle eut un sourire désespéré :

— Je suis partie presque tout de suite après vous. J'avais peur que vous ne reveniez pas. J'ai attrapé un tram. Je n'étais pas en état de conduire.

— Et maintenant ?

Elle but une gorgée de cognac.

— J'attends que ça aille mieux, dit-elle, ensuite je reprendrai un taxi jusqu'à la gare et je rentrerai chez moi.

— Vous n'avez pas eu de contact avec votre fille ?

— Non, pourquoi ?

Il y avait une surprise sincère dans sa voix. Malko en éprouva un profond soulagement.

— Je me suis servi de l'information que vous m'avez donnée. Et il y a eu une bavure..., avoua-t-il.

Tandis qu'il parlait, Margrit ôta ses lunettes noires, découvrant des traits ravagés. Avec ses prunelles artificielles, on aurait dit un zombi... Ses yeux étaient pleins de larmes.

— C'est terrible, dit-elle, Erika ne me pardonnera jamais. Vous m'aviez promis d'être prudent...

Malko demeura silencieux. Il était dans une position impossible. Maintenant, il fallait absolument protéger la mère d'Erika. Après l'incident de Rotterdam tout était à craindre.

— Elle risque d'apprendre très vite ce qui s'est passé, dit-il. Jan Kloos va vouloir se venger. Vous allez donc rester avec moi.

Margrit secoua la tête.

— Non, c'est impossible, Erika m'en voudrait encore plus. Et puis, je ne veux pas prendre parti contre ma fille. Vous êtes son adversaire.

Vous ne m'avez apporté que des problèmes. Laissez-moi me débrouiller.

La cocaïne commençait à faire son effet, elle élevait le ton. Malko la laissa se calmer. À aucun prix, ne la laisser seule.

D'un coup, son attitude changea et elle murmura :

— Excusez-moi, je ne sais plus ce que je dis.

Malko déposa sur la table un billet bleu vif de dix florins.

— Venez, ne restons pas ici.

— Attendez un peu, réclama Margrit, je ne me sens pas encore bien.

Erika et Jan Kloos marchaient doucement le long du canal, suivis de Willem, qui poussait sa grande bicyclette noire dans les sacoches de laquelle se trouvait leur armement. Ils passèrent devant deux flics barbus et débonnaires en train de bavarder avec des dealers de drogue. Dans ce quartier, tout se passait à la bonne franquette, sauf un coup de couteau de temps à autre mais jamais dirigé contre les touristes.

— Où peut-elle être, cette garce ? grommela Jan.

— On va voir son dealer, dit Erika. Si elle n'est pas encore venue, on va l'attendre. Sinon, on ira la chercher chez elle.

— *Je built vit je neke*⁽¹²⁾ ! grommela Jan Kloos. Trop dangereux.

La jeune femme peu à peu se montait contre sa mère. Quand Jan Kloos avait parlé de la tuer, elle avait été intérieurement choquée. Maintenant, cette idée ne lui faisait plus autant horreur.

Le trio s'engagea dans Zeedijk. À la vue de Jan Kloos, les dealers noirs s'écartaient respectueusement. Le Hollandais, avec ses yeux globuleux et sa carrure impressionnante, faisait peur.

La vieille Chinoise s'immobilisa quand ils entrèrent dans la boutique. Cette fois, elle n'eut pas à appeler. Ah Yong surgit de derrière son rideau, tout sourire. Il connaissait Erika, qui venait souvent chercher de la drogue pour sa mère... Il montra ses chicots en un sourire désolé :

— Trop tard, la dame est partie.

— Où ?

C'est Jan Kloos qui avait posé la question. Le Chinois s'effraya de l'intonation menaçante de sa voix. Il recula et bredouilla :

— Moi, pas savoir... Partie.

Jan Kloos se retourna vers Willem et dit d'une voix calme :

— Ferme la porte.

Le gros homme obtempéra, tirant en même temps le rideau, afin qu'on ne voie rien de la rue. La Chinoise s'était recroquevillée derrière sa caisse. Jan Kloos s'approcha de Ah Yong, avec un vilain sourire. D'une main, il lui saisit les deux poignets et les posa sur le comptoir.

— N'aie pas peur, fit-il, je ne vais pas te faire mal... Simplement

j'ai envie que tu m'aides. Tu dois bien avoir une idée de l'endroit où elle traîne dans ce coin.

Ah Yong avala sa salive. Si seulement les policiers pouvaient venir faire un tour.

— Je ne sais rien, répéta-t-il.

Ah Yong savait que souvent, Margrit se faisait livrer la drogue au *Navy Bar*. Il baissa la tête pour que Jan Kloos ne voit pas l'expression de ses yeux. Celui-ci se pencha comme pour se gratter la jambe et dit :

— Mets tes mains à plat, on va jouer.

Le jeune Chinois obéit. Aussitôt, Jan Kloos se redressa à la vitesse de l'éclair. Sa main droite serrait son poignard. Il l'abattit sur la main du Chinois, la clouant au comptoir.

Ah Yong poussa un hurlement inhumain, voulut reculer, se déchirant les chairs. Jan Kloos l'avait saisi à la gorge.

— Maintenant, je te cloue l'autre main, dit-il. Et ensuite, je te crève les yeux et le bide. Tu me dis ce que tu sais ?

Ah Yong gémissait doucement. C'était de *l'over-killing*^{13}. Il aurait parlé avec une simple gifle. Fascinée, Erika regardait le filet de sang qui se perdait sur le comptoir sale. Cette violence gratuite la mettait dans un état indescriptible. Si elle avait osé, elle aurait demandé à son amant de la prendre là, tout de suite...

— Le *Navy Bar*, sur l'Achterburgwal, bredouilla-t-il. Je lui apporte la charge là.

— Tu vois, fit Jan Kloos avec un grand sourire. Il fallait commencer par là.

Il arracha son poignard de la main transpercée, l'essuya paisiblement à un torchon et le remit dans sa botte. Sa victime n'irait pas se plaindre à la police. Dans ce quartier, cela ne se faisait pas.

Ils bousculèrent les passants, s'engouffrèrent dans la petite ruelle pour gagner Achterburgwal, ignorant les filles dans les vitrines. Sur le pont enjambant le canal, Jan Kloos s'arrêta et fit signe aux autres d'en faire autant. Sous ses yeux, il venait d'apercevoir, dans le *Navy Bar*, Malko et la mère d'Erika.

— La salope ! gronda-t-il, elle n'est pas seule. Tu vois, elle travaille avec eux !

Erika l'avait vue à son tour.

— Sale garce, renchérit-elle entre ses dents.

Jan Kloos se retourna vers Willem.

— Tu as ce qui faut dans ton vélo ?

Le gros homme se rapprocha sans répondre. Erika qui ne quittait pas le café des yeux, s'accrocha au bras de son amant, les yeux hors de la tête.

— On va se la payer !

Elle était presque suppliante. Jan Kloos la repoussa.

— Plus tard, lui d'abord.

— Comment ! protesta Erika convulsive. Cette sale bourgeoise droguée qui nous a trahis !

— Tais-toi ! fit brutalement Jan Kloos. Nous sommes des révolutionnaires, ajouta-t-il avec emphase, la mission doit passer d'abord. Il est plus dangereux qu'elle. De toute façon, on ne peut rien tenter sans l'éliminer d'abord, lui. Il est armé, n'oublie pas... On sait où la récupérer, non ? C'est mieux qu'on la trouve noyée dans sa baignoire. (Il lui flatta la nuque.) Si tu veux, tu lui tiendras la tête sous l'eau...

Erika se calma, sentant qu'il avait raison. Elle regardait intensément l'homme dont elle avait eu si envie quelques jours plus tôt, rêvant de le voir se tordre par terre, le poignard de Jan Kloos dans le ventre. Celui-ci examinait les lieux. Sur ces berges encombrées, impossible d'utiliser une voiture, qui risquait d'être coincée dans la foule. À pied, on n'allait pas assez vite. Il restait un autre moyen, qui avait l'avantage de passer inaperçu.

— Willem, dit-il, il va falloir que tu nous donnes un coup de main...

Le gros homme, plongé dans la contemplation d'une lointaine vitrine mauve où se prélassait une jeune mulâtresse en guêpière blanche, sursauta. Machinalement, il reboutonna le dernier bouton de sa chemise qui sautait tout le temps.

— *Lazer op rot op*⁽¹⁴⁾ !

Jan Kloos se dit qu'à chaque seconde son ennemi et la mère d'Erika allaient sortir. Visage contre visage, il martela à son complice :

— Écoute, ils nous connaissent, Erika et moi. Tu ne risques rien. On te couvrira s'il y a un pépin. Dans la forêt, tu tirais fichtrement bien.

Willem ne répondit pas, flatté. Aussitôt, Jan Kloos plongea dans une des sacoches de la bicyclette et à tâtons, commença à visser sur un Herstatt un silencieux de fortune qu'il avait confectionné avec des rondelles de métal et d'amiante. Ensuite, il glissa le pistolet ainsi équipé dans un sac de papier marron et le tendit à Willem.

— Fais attention, dit-il, il est armé et le cran de sûreté n'est pas mis. Tu as juste à appuyer. Je vais t'expliquer...

Margrit sortit la première du bar à matelots, la démarche mal assurée. Malko regarda autour de lui : toujours autant d'animation. Le bar était plein à craquer et les berges du canal disparaissaient sous les badauds. Sa voiture se trouvait à deux cents mètres plus loin et dans ce coin, on ne trouvait pas de taxi...

— Venez, dit-il à Margrit. Il faut marcher jusqu'à Nieuwmarkt.

Elle s'obstinait à refuser la protection de Malko, mais le problème immédiat était de regagner la voiture. Dans sa poche, il serrait la

crosse de son pistolet extraplat. Prêt à tout. La tenant solidement sous le coude, il se fraya un chemin à travers la foule, esquivant les demandes des portiers des sex-shop, des live-shows et les avances d'individus inquiétants, les prenant pour un couple à la recherche de sensations fortes.

Ils étaient à la moitié du chemin quand soudain, Malko entendit des cris venant de l'autre rive du canal. Croyant à une bagarre, il ne s'en préoccupa pas.

Le vacarme continuait, pas des cris de douleur, des appels aigus. Un sixième sens lui fit tourner la tête. Il aperçut le petit dealer chinois, gesticulant dans sa direction, une main enveloppée dans un torchon. Un flot d'adrénaline se rua dans ses artères : de quel danger le dealer voulait-il l'avertir ? Margrit ne s'était aperçue de rien et le Chinois continuait à tenter d'attirer son attention. Pourquoi se trouvait-il sur l'autre berge ? C'était facile de traverser de l'une à l'autre. Donc, sur celle où se trouvait Malko, il y avait un danger. Il se préparait à rebrousser chemin pour franchir le pont le plus proche et aller parler au Chinois, quand la sonnerie grinçante d'un « timbre » de vélo retentit derrière lui. Un gros homme arrivait dans sa direction, pédalant sur un haut vélo noir. Sans le Chinois, Malko n'y aurait sûrement prêté aucune attention. Alerté, son regard le détailla rapidement. Chose curieuse : en dépit de la foule qui le forçait à louvoyer sans arrêt, il tenait son guidon d'une seule main, la gauche. La droite, pendant le long de son corps, disparaissait dans un sac en papier marron.

De l'autre berge de Achterburgwal, le Chinois glapissait toujours. Sa blessure sommairement pansée, il avait suivi Jan Kloos et vu ce qui se préparait.

Sans réfléchir, d'une bourrade, Malko écarta Margrit. Celle-ci, déséquilibrée, tituba, se retrouva sur les premières marches d'un sex-shop en contrebas de la berge, et tomba dans les bras d'un Noir stupéfait.

Malko sortit son pistolet à l'instant précis où le cycliste, arrivé à sa hauteur, brandissait son sac en papier à bout de bras. Instinctivement, il se baissa. Plusieurs détonations assourdies claquèrent, dominant à peine le brouhaha de la foule. Le sac de papier marron sautait en l'air, comme tiré par des fils invisibles. La vitrine d'un « live-show » où on voyait en transparence une jeune femme en train d'effectuer une fellation en gros plan, vola en éclats. D'un coup de pied, Malko déséquilibra le cycliste qui continuait à vider son chargeur au hasard.

Une jeune pute noire, immobile dans sa vitrine, en slip et soutien-gorge, regarda stupidement sa poitrine où venait d'apparaître un petit trou rouge.

Le cycliste parcourut encore une vingtaine de mètres avant de

s'effondrer dans un grand bruit de ferraille.

Gêné par la foule, Malko perdit quelques précieuses secondes. L'autre, en dépit de sa corpulence, se releva à une vitesse incroyable et s'enfuit vers une ruelle perpendiculaire au quai.

Malko, brandissant son pistolet, arriva au coin de la ruelle pour voir détalier trois silhouettes, deux hommes et une femme. La ruelle n'avait pas trois mètres de large et tous les cinquante centimètres, stationnait un dealer noir attendant les clients. Impossible de tirer. Un des trois fuyards se retourna, aperçut Malko et cria à pleins poumons :

— *Politie ! Politie*^[15] !

C'était Jan Kloos.

Les Noirs bougèrent à peine. Mais aussitôt, Malko se heurta à une véritable barrière de visages haineux. Un couteau à large lame était déjà braqué contre son ventre. Un autre menaçait son dos. Visiblement, tous ces drogués se moquaient de son pistolet.

— *Ne Politie hier, Mijnheer*^[16] !, fit d'une voix sépulcrale un Noir au faciès aplati.

Malko dut s'incliner, impuissant. Lorsque les Noirs s'écartèrent enfin, les fugitifs avaient disparu. Malko courut jusqu'au coin de la ruelle qui débouchait sur Nieuwmarkt, noire de monde en dépit de l'heure tardive. Le trio s'était noyé dans la foule. Ruminant sa rage, il retourna récupérer Margrit. Celle-ci attendait, appuyée à une voiture, en face du sex-shop, ne réalisant pas vraiment ce qui était arrivé.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-elle.

Des badauds entouraient la cage de velours où la jeune pute avait été atteinte. On l'avait étendue sur le lit où elle recevait normalement ses clients, une bonbonnière de velours rose. Un policier en uniforme, visiblement dépassé, se battait avec un téléphone pour obtenir une ambulance.

— Un complice de Jan Kloos, dit Malko, il a essayé de nous tuer. Ils ont pu s'échapper.

Elle le suivit, comme un automate. Quand Malko atteignit sa voiture, il aperçut le gyrophare bleu d'une ambulance se frayant difficilement un chemin au milieu de la foule. Margrit tremblait de tous ses membres.

— Où allons-nous ? demanda-t-elle.

— Au *Krasnapolski*.

— Je ne veux pas.

— Il n'est pas question que je vous laisse seule, dit Malko. Vous êtes en danger de mort. Ils sont fous.

Il démarra, zigzaguant dans les petites rues du quartier des plaisirs. Margrit paraissait résignée. Soudain, alors qu'ils passaient devant une cabine téléphonique, elle demanda :

— Arrêtez ! Je vais téléphoner à un ami sûr.

Elle s'enferma dans la cabine et eut une courte conversation animée. Lorsqu'elle en ressortit, elle semblait plus calme.

— J'ai trouvé une solution ! annonça-t-elle. Je vais me réfugier chez un de mes amis. Un homme qui a été dans ma vie et me voue une grande affection. J'y serai à l'abri. Je vais vous guider...

Malko pouvait difficilement s'insurger. Après tout, il n'était que l'éphémère amant de Margrit van Deyssel. De plus, la perspective de ne pas avoir à assurer sa protection lui facilitait la tâche. Ils s'éloignèrent du centre, jusqu'à ce qu'ils retrouvent la rive de l'Amstel, le long de laquelle étaient amarrées des centaines de péniches. Margrit montra à Malko une vieille demeure imposante, de l'autre côté d'Amsteldijk.

— C'est ici.

La porte s'ouvrit tout de suite sur un homme de haute taille, le visage buriné, une vague allure de Curd Jurgens, qui s'inclina sur la main de Margrit et la prit ensuite dans ses bras. Ses yeux gris se posèrent sur Malko et il dit :

— Je vous remercie d'avoir pris soin de Margrit. Elle est très vulnérable et ce qui arrive est horrible. Je veillerai sur elle. Personne ne saura qu'elle est ici. Je suis le général Gustav van Meyerber. En retraite, ajouta-t-il, avec un sourire.

Margrit se retourna vers Malko.

— Merci, je vais me reposer. Nous parlerons demain au téléphone. Le numéro de Gustav est dans l'annuaire.

— Faites attention, recommanda Malko, ne la laissez pas sortir seule.

— N'ayez crainte, affirma le général en retraite, je m'occupe d'elle.

Malko se retrouva sur le pavé humide d'Amsterdam, conduisant lentement pour regagner le *Krasnapotski*. Plus que songeur. Une bande de tueurs fous était lâchée dans Amsterdam. Tous plus dangereux les uns que les autres. Tuant comme ils respiraient. C'était si étonnant dans ce pays paisible, qu'il eut un fou rire nerveux.

Que diable cherchaient ces enragés ? Pourquoi perdaient-ils leur temps à des vendettas sanglantes s'ils avaient autre chose d'important à faire ?

Le colonel van Nuys allait sûrement avoir une idée.

Un soleil splendide brillait sur La Haye, ce qui lui donnait l'air coquet et mièvre d'un décor de Walt Disney. Malko gara sa R 25 devant la pelouse impeccable du BVD. Il avait mal dormi et la lecture des journaux ne l'avait pas réconforté. Aucune trace de l'assassin en

bicyclette. La police croyait à un règlement de comptes entre dealers...

L'attaché-case plein de billets et la bouteille explosive pesaient au bout de son bras. Le colonel van Nuys l'accueillit avec une bouffée de tabac odorant, la pipe au bec dès le matin. Malko lui avait rapporté, la nuit précédente, les derniers événements, lui donnant entre autre, le signalement du tueur à la bicyclette.

— Cette librairie de Josephstraat de Rotterdam m'a déjà été signalée, dit-il, c'est un bureau d'accueil pour antimilitaristes... Des gens de Onkruid et d'autres mouvements... Mais elle est théoriquement fermée. Nous essayons d'identifier celui que vous appelez le blondinet.

Malko mentionna alors le général van Meyerber. Il crut que son vis-à-vis allait grimper aux murs de son bureau. Il faillit en briser le tuyau de sa pipe !

— Vous savez qui c'est ? gronda van Nuys. Un des leaders du mouvement pacifiste légal ! La bête noire de la CIA ! Et la nôtre. Il est tout le temps fourré en Allemagne de l'Est. Tenez, je vais demander son dossier.

Il aboya un ordre dans l'interphone, perdant son calme pour la première fois, et quelques instants plus tard, un sous-officier déposa sur son bureau une épaisse chemise rose. Le colonel van Nuys commença à la feuilleter. Il y avait des rapports, des coupures de presse, des photos, des mémos. Soudain, il poussa un rugissement qui fit sursauter Malko.

— *Godferdom !* Regardez !

Malko fit le tour du bureau et vint se pencher sur son épaule.

L'index du colonel hollandais était posé sur une photo en noir et blanc. Un groupe d'hommes souriant, en civil. Malko reconnut les traits altiers du général van Meyerber. À côté de lui se trouvait un homme presque aussi grand, le visage barré d'un large sourire destiné au général, Jan Kloos.

CHAPITRE XIII

— C'est insensé ! grommela le colonel van Nuys, je ne connaissais pas cette photo. C'est ce salaud de Jan Kloos !

Il retourna le document, lut la légende. Le cliché avait été pris à Berlin-Est, deux ans plus tôt, au cours d'une réunion d'officiers pacifistes et de représentants de mouvements antimilitaristes de divers pays. L'officier du BVD s'étrangla de fureur, posant son index sur un personnage un peu en retrait, et le désignant à Malko.

— Vous voyez, celui-là ? C'est Vadim Zagladine, Premier adjoint de Boris Ponomarev, chef du Département international du Comité Central du Parti communiste d'URSS. C'est lui qui manipule tous ces gens avec une habileté diabolique.

Malko essayait déjà de tirer les conclusions de cette découverte. La première, évidente : Margrit van Deyssel lui avait menti effrontément. C'est vraisemblablement par l'intermédiaire de son amant, le général van Meyerber, que sa fille avait rencontré Jan Kloos. Cette photo de l'amant d'Erika en compagnie de celui de sa mère ouvrait des horizons.

Le colonel van Nuys tournait et retournait la photo entre ses doigts, empourpré de rage, les dents crispées sur le tuyau de sa pipe. Il l'ôta de sa bouche pour laisser tomber :

— Si seulement on savait ce que ces salauds manigencent...

— Vous ne pouvez pas interroger le général van Meyerber ?

— Cela prendra des semaines... Il fera une campagne de presse disant que le BVD le persécute. Mais cela m'étonne cependant de le voir avec un type comme Jan Kloos. Lui est certes manipulé par les Soviétiques car sa « croisade » sert objectivement leurs intérêts, mais c'est un légaliste, pas un enragé.

— Margrit van Deyssel est au cœur du problème, dit Malko. Je vais la faire parler.

— Je fais immédiatement surveiller le domicile de van Meyerber, dit le colonel. Faites attention. Vous êtes devenu la bête noire de ces fous.

— Eux aussi sont ma bête noire, répliqua Malko. Je suis assez grand pour me défendre. J'ai un compte à régler avec Margrit van Deyssel qui m'a raconté des histoires. Quand je pense qu'elle

prétendait ne pas connaître Jan Kloos.

Malko avait battu son record personnel La Haye-Amsterdam : trente-sept minutes. Il avait encore les mains ankylosées d'avoir serré son volant lorsqu'il sonna à la porte du général van Meyerber. La grande demeure vieillotte paraissait vide. Il sonna quatre fois. Enfin, la porte s'ouvrit sur une femme en coiffe blanche qui semblait tout droit sortie d'un moulin à vent. Elle fixa sur Malko un regard bovin.

— Le général van Meyerber ?

Du gargouillis guttural de la réponse, Malko comprit que le général était sorti, hors de la ville.

— Et la baronne van Deyssel ?

— Avec lui !

— Où ?

Là, ça se gâta. La suite de la conversation mena Malko dangereusement près du meurtre. Il réussit enfin à apprendre que l'officier en retraite passait sa journée à visiter différentes permanences pacifistes dans le pays et, ensuite, vers vingt et une heures, donnait une conférence dans le sud et qu'il ne reviendrait que très tard dans la nuit. Quant au nom du village, la domestique le prononçait d'une telle façon que Malko dut l'écrire lettre par lettre : Oudewater, entre Utrecht et Rotterdam.

De retour au *Krasnapolski*, il trouva sur la carte le point minuscule représentant le village. Encore de l'autoroute en perspective. Les Hollandais passaient leur vie à courir d'une ville à l'autre comme des fourmis affairées... Il vérifia son pistolet, le mit dans la poche de son trench-coat et s'allongea sur le lit, pensant avec nostalgie aux seins pointus d'Erika. Les chances étaient très réduites d'en profiter de nouveau. Ce qui l'amena à se demander quels étaient les liens réels entre ces quatre personnages : Erika, sa mère, le général van Meyerber et Jan Kloos.

Depuis une demi-heure, Malko tournait en rond entre des routes toutes semblables sous un clair de lune superbe. La plate campagne hollandaise, alignée au cordeau, était mal balisée. À force de demander son chemin, il finit par découvrir l'auberge *Seeld* à Oudewater, petit bourg déjà endormi. Une vingtaine de voitures étaient garées devant. Il y pénétra. La salle était vide, mais une inscription à la craie sur un tableau noir indiquait : Général van Meyerber, 1^{er} étage.

Malko suivit la flèche, déboucha dans une salle où se trouvaient une cinquantaine de personnes. Le général Gustav van Meyerber, très digne, était assis derrière un bureau sur une estrade, en train de prononcer un discours. Au dernier rang, il aperçut la perruque noire de Margrit van Deyssel. Il y avait une chaise libre à côté d'elle et il alla s'y asseoir.

Margrit van Deyssel tourna la tête et sursauta :

— Que faites-vous ici ?

Ses prunelles artificielles exprimaient la panique. Malko se pencha à son oreille.

— Je suis venu poser quelques questions. À vous et au général.

Elle chuchota d'un ton suppliant :

— Mais pourquoi ? Vous ne pouvez pas nous laisser en paix !

— Vous m'avez menti, Margrit, dit Malko. En me cachant que Jan Kloos connaissait votre ami, Gustav van Meyerber...

— C'est faux ! protesta Margrit à voix basse. Qui vous a dit cela ?

Un de leurs voisins leur jeta un regard furibond et fit « chut ». Malko se leva et prit Margrit par le bras, la forçant à l'accompagner au fond de la salle. Là, Malko sortit la photo où Jan Kloos souriait au général van Meyerber.

— Voilà, dit Malko. Ce ne sont pas des racontars. Je crois, maintenant, que vous feriez mieux de me dire la vérité...

Margrit regarda à peine la photo et baissa la tête, défaite. Sur son estrade, le vieux militaire continuait à pérorer.

— Que voulez-vous savoir ? murmura Margrit d'une voix brisée.

— Pourquoi m'avez-vous menti au sujet de Jan Kloss ?

Ils chuchotaient tous les deux, comme dans un confessionnal.

— Parce que je ne me pardonne pas ce que j'ai fait, avoua-t-elle. Erika n'était pas trop déséquilibrée jusqu'à sa rencontre avec Jan Kloos. Celui-ci est venu un jour avec Gustav que j'avais invité. Depuis mon divorce, Gustav était mon amant et nous étions très liés. Jan a vu Erika et ça a été le coup de foudre, des deux côtés... Quelques semaines plus tard, elle est partie vivre avec lui et a changé, complètement changé. Ils se sont « rencontrés » sur plusieurs plans.

— Et le général van Meyerber ? Quel était son rôle ?

— Mais aucun ! chuchota Margrit d'une voix indignée. Il avait sympathisé avec Jan Kloos, lors de plusieurs manifestations antimilitaristes. C'est tout. Lui est réellement un homme pacifique...

Une salve d'applaudissements les interrompit. Margrit colla sa bouche à l'oreille de Malko :

— Je vous en prie, ne lui dites rien !

— Comment, rien ?

— Il ne sait pas ce qui se passe avec Erika et Jan Kloos, je n'ai jamais osé le lui dire, il a le cœur fragile. Il se sentirait responsable.

J'ai prétendu que j'étais poursuivie par des dealers de drogue qui voulaient me faire chanter.

— Il est responsable, dit Malko comme le vieil officier s'approchait d'eux, un sourire désarmant aux lèvres.

— Quelle bonne surprise d'être venu m'écouter ! dit-il à Malko. Vous comprenez le hollandais ?

— Non, dit Malko.

Cela ôtait beaucoup de valeur à la remarque.

Un peu démonté, Gustav van Meyerber demanda alors :

— Pourquoi êtes-vous là, dans ce cas ? Nous sommes loin d'Amsterdam.

— J'ai à vous parler de choses graves, dit Malko. Pouvons-nous nous isoler quelque part ?

— Bien sûr. En bas.

Ils descendirent et gagnèrent une salle vide tandis que les assistants se dispersaient. On leur apporta des cafés. Margrit s'était mise à fumer nerveusement. Malko attaqua tout de suite :

— Général, vous connaissez un certain Jan Kloos.

Les traits austères de Gustav van Meyerber s'éclairèrent.

— Bien sûr ! C'est un garçon un peu excessif, mais très dévoué à la cause qui me tient à cœur.

— C'est un assassin, corrigea Malko d'une voix égale.

Le général van Meyerber eut un haut-le-corps imperceptible. Déjà Malko entamait le récit circonstancié des événements. Depuis la découverte du cadavre du sergent Tom Wonder. Au fur et à mesure, le vieil officier semblait se friper. Il jeta un coup d'œil accablé ; Margrit van Deyssel et demanda :

— Pourquoi ne m'avoir rien dit ?

— J'avais peur, avoua-t-elle. Erika est devenue folle. Elle parle même de me tuer.

D'une main qui tremblait un peu, le vieil officier prit sa tasse et but son café d'une seule traite. Son cœur devait en prendre un sacré coup.

— C'est monstrueux ! explosa-t-il. Il faut prévenir la police. Je n'ai jamais approuvé ce genre d'action. Je crois à la concertation. Le mois prochain, à Vienne nous avons une réunion avec des généraux de différents pays de l'Est et de l'Ouest pour tenter d'arrêter la course aux armements.

— La police est déjà au courant, dit Malko, le BVE aussi. Mais Jan Kloos et sa bande restent insaisissables. Je dois le retrouver avant qu'il ne commette un acte horrible et irresponsable. Pouvez-vous m'aider ?

Le vieux général prit sa tête entre les mains. Effondré, il essayait de se contrôler. Cependant, Malko vit que ses yeux étaient pleins de larmes.

— Je n'en sais rien ! avoua-t-il. Je milite dans des organisations légales et nous ne faisons rien de clandestin. Jan Kloos évolue dans la mouvance de petits groupes qui se livrent souvent à des actions que nous désapprouvons, certes, mais qui n'ont rien de sanglant. Lors de nos rencontres, j'avais d'ailleurs tenté de le détourner de ces actes qui ne pouvaient que jeter le discrédit sur notre cause.

— Nous ignorons ce que Jan Kloos a dans la tête, dit Malko. Cela a sûrement à voir avec un sabotage d'installations militaires ou quelque chose de cet ordre. Pouvez-vous me donner une idée, d'après vos conversations, de ce que pourrait être son but ?

Gustav van Meyerber se plongea dans une profonde réflexion. À son regard affolé, Malko devinait son combat intérieur. Lui, le pacifiste, il était en train de collaborer avec la CIA. Il dit enfin :

— Qui vous dit qu'il prépare quelque chose de ce type ?

— Il a déjà tué plusieurs personnes qui représentaient un danger pour lui. Il s'agit donc d'une action ultraviolente. Nous avons la preuve qu'il est en liaison avec le KGB qui finance le projet. Donc, celui-ci intéresse les Soviétiques, même s'ils ne veulent pas s'y associer ouvertement.

Visiblement, le général était ébranlé. Il alluma une cigarette d'une main tremblante, observé par Margrit. Au bout d'un long silence, il dit d'une voix hésitante :

— Un jour, il avait mentionné un projet fou : faire exploser volontairement un projectile nucléaire tactique, afin de montrer aux populations le danger qu'elles couraient en laissant entreposer des armements nucléaires sur leur territoire. Bien entendu, je l'avais dissuadé d'un plan aussi délirant...

— D'autres personnes assistaient à cette conversation ?

Le vieux général passa une main sur son front.

— Oui, il me semble. Un certain Antonov Popov, un collaborateur de Vadim Zagladine. Pourquoi ?

— Parce que tous n'ont pas eu les mêmes scrupules que vous, remarqua Malko. Vraisemblablement, on a aidé et encouragé Jan Kloos dans son projet.

— Je n'arrive pas à le croire, soupira le général. Ces gens paraissent si mesurés, si préoccupés de la paix.

— Une autre question, fit Malko. Jan Kloos a peut-être été plus loin dans la définition de ce plan insensé. A-t-il mentionné une arme particulière, un endroit spécifique ? Quelque chose qui pourrait nous donner une piste ?

Le général van Meyerber ouvrit la bouche, puis la referma. Dehors, des portières claquèrent. Des gens descendaient encore du premier étage en discutant bruyamment. Gustav van Meyerber s'ébroua et commença d'une voix mal assurée :

— Il me semble que...

La vitrine du restaurant s'effondra au même instant, avec un fracas épouvantable. Malko eut le temps d'apercevoir une crosse de fusil, une silhouette dans l'obscurité, puis le canon d'un shot-gun. Instinctivement il plongea sur le côté, entraînant par le bras Margrit à l'abri d'une cloison, tout en prenant son arme. Gustav van Meyerber ne bougea pas, paralysé.

La double déflagration éclata comme un coup de tonnerre. Les deux coups de feu étaient si rapprochés qu'ils semblèrent n'en faire qu'un. Le général van Meyerber fut balayé de sa chaise et projeté à plusieurs mètres dans la salle, son visage transformé en une atroce bouillie sanglante.

CHAPITRE XIV

Le drame s'était déroulé en quelques secondes. Margrit van Deyssel, tombée à terre, demeura figée quelques instants. Puis ses traits se déformèrent en une expression d'horreur indicible. Enfin, un hurlement inhumain jaillit de sa gorge et elle se releva, se précipitant vers le général tombé à terre.

Malko, pistolet au poing, se rua vers la porte. Son regard balaya le parking obscur et il devina plus qu'il ne vit un homme avec un fusil, accroupi derrière une voiture.

Il tira trois coups de feu dans sa direction et plongea aussitôt derrière un minibus, juste au moment où le shot-gun crachait de nouveau une gerbe de flammes. La charge de chevrotines dévasta le véhicule derrière lequel il s'abritait. Il aperçut fugitivement une autre silhouette qui s'enfuyait, se releva pour la poursuivre. Au même moment, Margrit sortit du restaurant, se rua sur lui et lui saisit le poignet à deux mains, l'empêchant de tirer, en criant comme une folle :

— Ne la tuez pas ! Ne la tuez pas !

Il perdit plusieurs secondes à se dégager. Quand il traversa enfin le parking en courant, il vit, vingt mètres plus loin, les feux rouges d'une voiture qui s'éloignait. Une fois de plus, Jan Kloos avait frappé avec une audace insensée et ne voulait pas prendre le risque d'engager une bataille rangée. Dégoûté et secoué, Malko regagna l'intérieur du café-restaurant. Une pagaille insensée régnait au rez-de-chaussée. Le patron hurlait dans le téléphone, en train d'appeler la police. Un jeune auditeur du général, hystérique, vociféra :

— Ce sont des salauds, des fascistes ! Ils ont toujours dit qu'ils tueraient le général !

Malko se précipita, fendant le groupe de badauds agglutinés autour de Margrit van Deyssel, agenouillée près du blessé. Elle tentait, à l'aide d'une serviette de table, d'étancher le sang qui ruisselait de son visage déchiqueté. Le vieil homme respirait encore faiblement avec des mouvements spasmodiques des membres, mais ses râles, de plus en plus rapprochés, indiquaient assez la gravité de son état. Malko se pencha vers lui à son tour et prit son pouls : inexistant. Dans quelques instants, il aurait cessé de vivre. Il lui dit, en parlant tout

près de son oreille :

— Général, c'est important, vous alliez me dire quelque chose au sujet des projets de Jan Kloos...

Margrit l'interrompit avec violence, le visage ravagé, sanglotante :

— Vous n'avez pas honte ! Vous voyez bien qu'il est gravement blessé.

— Ce qu'il sait peut sauver beaucoup de vies humaines, rétorqua Malko.

Il examinait le magma sanglant, tout ce qui restait du visage de Gustav van Meyerber. Des bulles rouges sortaient de sa bouche et de son nez déchiquetés. Le vieil officier eut soudain une sorte de hoquet et il n'y eut plus de bulles.

Margrit poussa un cri déchirant :

— Faites quelque chose !

Malko la tira doucement en arrière. Un petit groupe de clients s'était rassemblé autour de l'agonisant. Un homme au visage sévère fit un signe de croix et murmura une prière. À ce moment plusieurs policiers firent irruption dans le restaurant, suivis à quelques secondes par des pompiers. Ceux-ci se rendirent compte immédiatement qu'il n'y avait plus rien à tenter pour le général van Meyerbeer et dissimulèrent le corps sous une couverture. En pleine crise de nerfs Margrit sanglotait dans les bras de Malko.

Une question obsédait ce dernier. Comment Jan Kloos avait-il retrouvé leur trace ?

— Comment est-il arrivé jusqu'ici ? demanda Malko à la baronne. C'est vous qui... ?

— Vous êtes fou ! protesta Margrit van Deyssel.

Il la croyait. Margrit avait failli être victime elle aussi de la rage meurtrière de Jan Kloos. Pendant que le patron du *Seeld* expliquait aux policiers ce qui s'était passé, Malko s'emparait du téléphone et composa le numéro personnel du colonel van Nuys. Une fois de plus, il dut laisser sonner longtemps : l'officier néerlandais, commençant ses journées avec le soleil, devait déjà dormir à poings fermés. Quand il prit enfin l'appareil et entendit le récit de Malko, il n'eut plus sommeil du tout.

— Passez-moi la police, dit-il, il faut retrouver ces fous, tout de suite.

Malko alla chercher un des policiers et l'amena au téléphone. Peu à peu, le calme revenait dans le restaurant. Sa conversation à peine terminée, le policier vint demander à Malko tous les éléments nécessaires pour traquer les assassins. Malko ne put lui dire que peu de choses, donnant le signalement de Jan Kloos et celui d'Erika. Il n'avait pas vu la jeune activiste, mais était persuadé que le tueur n'était pas venu seul. Le policier communiqua aussitôt les

renseignements par radio.

— Je vais faire établir des barrages dans toute la région, dit-il, ils doivent chercher à gagner Amsterdam...

Malko ne se faisait guère d'illusions : il ne connaissait même pas le type de la voiture utilisée par les tueurs. En plus, Jan Kloos avait dix minutes d'avance.

Il retrouva Margrit défaite, en pleurs, effondrée à côté du cadavre du général van Meyerber. Il la força à se relever.

— Téléphonnez chez le général, pour savoir si votre fille a appelé. Qu'on comprenne comment ils nous ont retrouvés.

Ravalant ses sanglots, Margrit s'exécuta. Il suivit la longue conversation avec la bonne du vieux militaire. Finalement, Margrit annonça :

— C'est Jan qui a téléphoné. La bonne a pensé bien faire. Elle savait que le général connaissait ce jeune homme.

Jan Kloos, connaissant par Erika la liaison de Margrit avec le général, avait suivi cette piste. Ou bien il avait visé le général.

Si le général représentait un danger, pourquoi avoir attendu pour l'abattre ?

— Il a dû essayer partout, suggéra Margrit. Erika savait que lorsque je me trouvais à Amsterdam, j'allais souvent voir Gustav. Ils ont sûrement vérifié que je n'étais pas avec vous au *Krasnapolski*.

Malko alla au bar et se fit servir une vodka, cherchant à rassembler ses idées. Son enquête venait quand même d'avancer considérablement, grâce aux révélations interrompues du général van Meyerber. Il avait au moins une idée de ce que voulait tenter Jan Kloos. Il lui manquait cependant beaucoup d'éléments. Un surtout : le jeune pacifiste n'avait pas la qualification nécessaire pour une opération de cette envergure. Ce n'était qu'un homme de main, pas un cerveau. Il pensa soudain à celui qui avait tenté de le tuer en bicyclette, la veille au soir. Il était beaucoup plus âgé. Malko repartit au téléphone et rappela le colonel van Nuys.

— Pouvez-vous effectuer une recherche d'après le signalement de l'homme qui m'a attaqué hier soir ? Je me demande si ce n'est pas le cerveau de l'opération. Il faudrait chercher dans les universitaires de gauche, les scientifiques, des gens engagés politiquement dans le combat pacifiste, déjà connus de vos services. Mais c'est peut-être une fausse piste. De toute façon, retrouvons-nous demain matin à Rotterdam, au Dispatch Center pour faire le point.

Il raccrocha et retourna au bar. Une chose le frappait. Jan Kloos et ses amis savaient bien qu'à force de prendre des risques, ils finiraient par laisser assez d'indices pour remonter leur piste. Ils agissaient comme s'ils avaient absolument besoin de gagner du temps en éliminant ceux qui les serraient de trop près. Donc, leur action devait

être imminente... Malko vida sa vodka et retourna chercher Margrit van Deyssel.

Quand il revint dans la salle, on avait déjà emporté le corps du vieux général et Margrit buvait un verre de genièvre, effondrée sur une chaise.

Le chef des policiers vint rendre compte à Malko, dépité.

— Jusqu'ici, nos barrages n'ont rien donné, *Mijnheer*, avoua-t-il, mais nous continuons. J'ai averti la police d'Amsterdam pour qu'ils prennent le relais.

Un des problèmes de la Hollande, c'est qu'il n'y avait pas de police nationale, ayant compétence sur tout le territoire. Ce qui compliquait encore les choses.

— Venez, dit-il à Margrit, nous n'avons plus rien à faire ici.

Il donna au policier son numéro de téléphone au *Krasnapolski* et ils reprirent la R 25. Margrit était muette, murée dans sa douleur. Malko se tourna vers elle :

— Je vous garde avec moi jusqu'à demain, au moins. Ensuite, nous aviserons.

La baronne van Deyssel n'osa pas protester. Le meurtre brutal de son vieil amant l'avait transformée en zombi.

La campagne hollandaise était d'un calme surréaliste après la fureur des derniers événements. Ils regagnèrent Utrecht par des petites routes désertes, mais à l'entrée de l'autoroute E 9, ils furent stoppés par un barrage de police. Jan Kloos était loin depuis longtemps...

Malko ne voulut pas décourager les policiers et ils repartirent vers Amsterdam. Épuisée par l'émotion, Margrit glissa doucement sur son siège et s'endormit. Elle était encore assoupie lorsqu'ils arrivèrent au *Krasnapolski*. Malko dut l'éveiller avec douceur pour l'arracher à la voiture...

Sa chambre lui parut un havre de paix incroyable après tout ce qui s'était passé. Margrit se déshabilla comme un automate et se coula dans les draps en dissimulant ses incroyables bleus. Au moment où Malko allait en faire autant, le téléphone le fit sursauter.

Il décrocha, le cœur battant. Si ça pouvait être enfin une bonne nouvelle !

— Nous n'avons rien trouvé et la police lève les barrages, annonça la voix morose du colonel van Nuys.

Étendu dans le noir, à côté du corps tiède de la baronne van Deyssel, il eut du mal à trouver le sommeil. À quelques secondes près, une grande partie de son problème était résolu. Seulement, le général van Meyerber avait emporté son secret dans la mort.

Pourtant, le fait même que Jan Kloos ait d'abord visé le vieux militaire, avant lui, prouvait que ce dernier détenait bien le secret de son opération, involontairement d'ailleurs. Et, de toute façon, il

s'agissait d'armement nucléaire. Le cercle de recherche diminuait.

La mortelle course contre la montre était engagée entre le petit commando des « enragés » et lui-même. Il avait la désagréable impression que, à part le colonel van Nuys, les Hollandais, anesthésiés par des années de manifestations pacifistes, ne prenaient pas la menace au sérieux.

Dans quelques heures, il en saurait plus.

CHAPITRE XV

Une légère brume flottait autour du grand bâtiment abritant le Dispatch Center à Capelse. Malko arriva presque en même temps que John Fitzpatrick. L'Américain, toujours tiré à quatre épingles, semblait cette fois vraiment préoccupé.

— Cela devient effrayant ! dit-il. Vous croyez que les Soviétiques ont infiltré dans ce groupe un scientifique de haut niveau qui mène toute l'opération ?

— Je ne pense pas que ce soit un Soviétique, corrigea Malko. Simplement un Hollandais « manipulé », ou « orienté » comme Jan Kloos. Ils ont probablement encouragé au départ l'idée folle de Jan Kloos, lui faisant miroiter le rôle héroïque qu'il allait jouer. Si l'opération échoue, ils auront perdu un peu d'argent, si elle se fait, ce sera un énorme succès pour eux.

Il s'interrompt : la voiture du colonel van Nuys venait d'entrer dans la cour. Le Hollandais en descendit et se dirigea d'un pas rapide vers eux, allure inhabituelle pour lui.

— Nous avons du nouveau sur l'argent que vous avez découvert à Rotterdam, annonça-t-il. Grâce aux numéros des billets dont certains étaient neufs. Ils ont été pris dans une succursale de la Dresden Bank, à Zurich, par un homme dont nous ignorons encore l'identité. Mais ce n'était pas le représentant de l'agence Tass.

— C'est tout ? demanda Malko.

— Non, continua l'officier néerlandais. Cette banque est connue pour gérer plusieurs comptes appartenant à des sociétés-écran du KGB. Malheureusement, je crains que nous ne puissions aller beaucoup plus loin.

Malko ne se faisait aucune illusion. Les Soviétiques montaient toujours leurs coups importants avec des écrans de sécurité pratiquement infranchissables. Il se souvenait de son aventure en Bulgarie à la recherche de l'assassin du Pape⁽¹⁷⁾. On n'attrapait jamais que le menu fretin. Cela ne procurait guère qu'une satisfaction d'amour-propre.

Les trois hommes franchirent le poste de garde. Le major Gordon Wilson – qui ignorait les révélations du général – les attendait, toujours aussi jovial, sous un énorme calendrier annonçant

« vendredi 13 ». John Fitzpatrick, en bon Irlandais, ne put s'empêcher de faire la grimace.

Gordon Wilson serra toutes les mains, un peu intimidé et ils gagnèrent son bureau, traversant une salle où des ordinateurs énormes ronronnaient sans arrêt. Même dans son bureau se glissait une sorte de musique aigrette : la chanson des télex, installés dans le couloir, débitant leurs kilomètres de chiffres et d'instructions.

Malko ouvrit le feu.

— Major, dit-il, nous avons toutes les raisons de penser qu'un groupe terroriste va tenter de s'emparer de matériel militaire débarqué à Rotterdam, très vraisemblablement, afin de commettre un attentat dont les conséquences pourraient être catastrophiques...

Le gros major ne souriait plus, mâchonnant son cigare. Malko ajouta :

— Il s'agirait de matériel nucléaire.

Un énorme éclat de rire lui répondit. D'un coup, le major Wilson avait repris toute sa jovialité. Il agita son gros cigare en direction de Malko.

— Excusez-moi, Sir ! Ce que vous venez de dire est complètement impossible.

— Pourquoi ? demanda John Fitzpatrick, plutôt crispé.

Le chef de station de la CIA ne semblait pas partager l'optimisme de l'officier bedonnant. L'expérience leur avait appris que c'était généralement les choses réputées impossibles qui s'accomplissaient...

Le major Wilson se cala bien dans son fauteuil et lâcha :

— Les chargements arrivent toujours à Rotterdam au pier Prinses Béatrix comme je vous l'avais expliqué. Ce pier est alors sous la protection de la police hollandaise et de nos gens et c'est facile à défendre. En plus, lorsqu'il y a un matériel particulièrement « sensible », nous réclamons des renforts aux marines. Alors, il faudrait que vos terroristes aient des chars ou de l'aviation...

— Quand attendez-vous le prochain chargement ? demanda Malko.

Le cigare du major se braqua sur lui comme si le gros homme voulait l'intimider.

— Nous en avons reçu un hier ! claironna-t-il fièrement. Ils ont presque fini et les derniers camions sont en train de prendre la route ; je suis tenu au courant par télex, régulièrement.

Comme pour lui donner raison, un homme entra dans le bureau et posa devant lui une brassée de télex. Le major les prit et les brandit.

— Voilà ! On fait partir tout ce qui est sensible en moins de vingt-quatre heures : les armes, les munitions, le matériel électronique. Ensuite, on dispatche le reste tranquillement. Mais notre meilleure protection, c'est que personne ne sait dans ce foutoir où se trouvent

les trucs intéressants. Tous les containers se ressemblent et, croyez-moi, il y en a.

— Ce que vous dites n'est pas exact, corrigea Malko. Les gens qui manipulent les ordinateurs savent à quoi s'en tenir, non ? Sinon rien ne fonctionnerait.

— Évidemment, reconnut, bougon, le major Wilson, mais ces gars-là, j'en suis sûr comme de moi-même.

John Fitzpatrick se racla poliment la gorge, ne pouvant plus laisser Malko en première ligne.

— Le sergent Wonder, qui est mort dans des circonstances mystérieuses, s'occupait de ces ordinateurs, dit-il. Il était donc au courant de ces éléments ?

— Correct, reconnut Wilson, mais...

— Est-il techniquement possible, demanda soudain Malko, que le sergent Wonder ait eu connaissance, plusieurs semaines à l'avance, de la nature d'un chargement ?

Le major Wilson réfléchit quelques secondes, puis admit de mauvaise grâce :

— Bien sûr, mais il aurait fallu qu'il fasse une sacrée recherche. Tout est codifié dans l'ordinateur.

— Mais c'est possible ? insista Malko.

— Oui, avoua le corpulent major. Mais il faudrait être sacrément vicieux. Et d'abord pourquoi aurait-il fait un truc pareil ? S'il se faisait piquer, il savait ce qu'il risquait. Nous sommes dans l'armée, il se retrouvait au trou...

Tom Wonder s'était retrouvé dans une autre sorte de trou. Définitivement.

John Fitzpatrick contempla ses ongles impeccables et demanda calmement :

— Major Wilson, dans le cargo que l'on décharge depuis hier, il y a-t-il de l'armement nucléaire ?

L'officier posa son cigare.

— Sir, dit-il, je ne suis pas autorisé à donner ce genre d'information, même à vous. Il me faut une clearance du NATO⁽¹⁸⁾, à Bruxelles ou du Pentagone.

John Fitzpatrick ne se démonta pas.

— Donnez-moi un bureau et un téléphone, dit-il, et vous l'aurez dans un quart d'heure.

Le major regarda sa montre, sceptique :

— En ce moment, il est quatre heures du matin à Washington, toutes les huiles sont au fond de leur ht.

John Fitzpatrick eut un sourire froid :

— Mr Casey⁽¹⁹⁾ a le sommeil très léger. Je suis sûr qu'il se fera un plaisir de transmettre ma demande.

Le major Wilson se leva et conduisit le chef de station de la CIA dans un bureau voisin. Malko et le colonel van Nuys échangèrent un regard inquiet.

— Je crains que votre major ne se rende pas compte de la situation, remarqua le Hollandais.

— Ce n'est pas une lumière, remarqua sobrement Malko. Pourvu que sa bêtise n'ait pas de conséquences graves. Pouvez-vous vous assurer que du côté hollandais toutes les mesures de sécurité ont été prises pour ce déchargement ?

— Immédiatement, dit l'officier du BVD.

À son tour, il sortit du bureau, laissant Malko seul. Ce dernier se demandait avec anxiété ce que faisait Margrit van Deyssel. Il avait fait jurer à la baronne de ne pas mettre les pieds hors du *Krasnapolski*, mais avec elle, on pouvait s'attendre à tout. Profitant de ces quelques instants de répit, il composa le numéro de l'hôtel et demanda sa chambre.

Pas de réponse. Il laissa sonner longtemps, puis appela le concierge qui ne put rien lui dire. Il demanda alors la résidence de la baronne à La Haye, sans plus de succès ; la voix compassée du vieux maître d'hôtel lui répondit que la baronne n'était pas revenue depuis la veille. Malko lui laissa son numéro, de nouveau rongé d'inquiétude. Où était passée Margrit ?

Le major Wilson revint dans le bureau, suivi de John Fitzpatrick. Ils eurent à peine le temps de s'asseoir que la ligne directe du major sonna ; il décrocha, écouta, le visage fermé, puis reposa l'appareil et fit face à John Fitzpatrick.

— Je suis à votre disposition, Sir, annonça-t-il. On m'a autorisé à vous communiquer toutes les informations en ma possession.

John Fitzpatrick approuva, impassible.

— Y avait-il de l'armement nucléaire et de quel type dans le chargement d'hier ?

Le major prit sur son bureau un épais dossier de télex, puis il alla chercher dans un coffre un petit livre rouge sur la couverture duquel s'étalait le mot SECRET en grosses lettres noires : le code des containers. Pendant d'interminables minutes, un épais silence régna dans le bureau. Enfin, le gros major releva la tête.

— Oui, Sir, dit-il, il y avait de l'armement nucléaire à destination d'une unité dans le nord de l'Allemagne.

— De quoi s'agit-il ? demanda aussitôt le chef de station de la CIA.

— Des mines, répondit le major. Un container entier de mines.

— Des mines ?

John Fitzpatrick ne pouvait dissimuler son étonnement. Ce n'était pas un technicien de l'armement nucléaire. Reprenant le dessus, le major Wilson précisa aussitôt :

— Ce n'est pas la première fois : l'OTAN, en accord avec les autorités allemandes, est autorisé à disposer à l'ouest de la frontière de la Bundes Republik un champ de mines nucléaires télécommandées, selon les bons vieux principes. Ces mines ont une puissance de 0,1 kilotonne mais elles seraient capables, en cas d'attaque classique de la part des unités du Pacte de Varsovie, de stopper une offensive blindée par leur seule présence. Chacune d'entre elles détruit tout dans un cercle d'un kilomètre de diamètre environ en explosant. En plus, c'est un système passif ; personne ne peut nous accuser de déclencher une guerre nucléaire. Ce n'est pas de notre faute si les Popovs viennent se jeter dessus...

— À quoi cela ressemble, une mine nucléaire ? demanda Malko.

— Oh, c'est pas bien gros, fit le major Wilson. Deux demi-sphères de plutonium qui doivent peser ensemble trois livres. La taille d'un ballon de football. Chacune des deux sphères est recouverte d'une calotte d'explosif classique, qui sert de détonateur. L'explosion projette les deux demi-sphères l'une contre l'autre créant la « masse critique », ce qui fait péter le plutonium... En tout, il n'y en a pas pour plus de quatre livres. Ça voyage dans des containers en plomb cubiques et le tout fait dans les cinquante livres.

Malko et John Fitzpatrick écoutaient ces précisions, fascinés : tant de puissance destructrice sous un si petit volume. C'était l'Apocalypse à la portée de tous.

— Ces mines, où sont-elles maintenant, comment sont-elles transportées ? demanda John Fitzpatrick.

Le major Wilson tendit la main vers le téléphone.

— Je vais vous répondre tout de suite, Sir.

Il composa un numéro dans un silence de mort, puis demanda :

— Ici Wilson, passez-moi le capitaine Lancaster.

Un temps. Puis, le visage du major s'éclaira et il clama dans le récepteur :

— Jim ! Tout va bien ? J'ai besoin d'une information... Le container 4547 GHF, où est-il ?

Il mit sa main sur l'écouteur et précisa pour ses trois interlocuteurs :

— Jim lui-même ne sait rien sur le contenu de ce qu'il traite. Juste des numéros. Je branche le haut-parleur.

Presqu'aussitôt la voix caverneuse du capitaine Lancaster se fit entendre dans toute la pièce.

— Ça a été déchargé cette nuit, major, et embarqué il y a une heure environ. Vous voulez quelque chose de plus ?

— Ouais, la destination et le moyen de transport.

Nouveau silence, puis la voix du capitaine :

— Destination Hanovre, en République fédérale, la 4^e Brigade du

Génie. C'est eux qui assurent le transport.

John Fitzpatrick agita fébrilement la main.

— Qu'ils empêchent ce chargement de partir, ordonna-t-il. Nous filons là-bas.

Docilement, le major Wilson transmet :

— Jim, il y a des instructions spéciales. Tu bloques le camion qui a chargé le container 4547 GHF, jusqu'à nouvel ordre. OK ? Tu vas avoir de la visite de ma part. Mr John Fitzpatrick. Et surtout, ne laisse pas partir ce putain de camion.

— Envoie-moi un télex de confirmation, demanda le capitaine Lancaster.

Le major Wilson raccrocha et posa sur ses visiteurs un regard ravi.

— Voilà, gentlemen, je suis content que vous alliez à Rotterdam. Vous pourrez vous rendre compte que toutes les mesures de sécurité fonctionnent.

Les trois hommes étaient déjà debout. Wilson les raccompagna. John Fitzpatrick monta avec Malko. Ce dernier, précédé par la voiture du colonel van Nuys fonça comme un bolide vers l'autoroute A 20. Il y avait de la circulation et même avec le gyrophare du colonel hollandais, ils avaient du mal à dépasser le 100. Malko était sur des charbons ardents. Son intuition lui disait qu'il touchait au but. Heureusement, ils contournèrent Rotterdam, se jetant dans le Bénélux Tunnel pour atteindre la zone portuaire qui les intéressait au sud. C'était impressionnant : les bassins succédaient aux bassins, avec des centaines de grues et des kilomètres de quais encombrés de containers empilés les uns sur les autres comme des jeux de construction. Effectivement, si on ne possédait pas une information précise, il était impossible de retrouver quoi que ce soit dans cette caverne d'Ali Baba en plein air. Et encore, ils ne voyaient qu'une toute petite partie du complexe portuaire. D'énormes camions circulaient dans tous les sens, venant des quatre coins de l'Europe. Ils arrivèrent sur une route qui s'enfonçait entre deux bassins vides.

— C'est ici, annonça Fitzpatrick, je suis déjà venu.

Un grand bâtiment portait en lettres rouges l'inscription Quick Dispatch. Il gérait un quai d'un kilomètre et demi de long, encombré de milliers de containers, protégés par une clôture métallique. Quatre voitures de police stationnaient à l'entrée de la route desservant ce quai. Ils arrivèrent à l'entrée et le gardien, prévenu par le responsable, les fit entrer. On les conduisit jusqu'au bâtiment central. Le capitaine Lancaster était rondouillard et compassé, avec de grosses lunettes et une tête de batracien.

— Il y a un problème, annonça-t-il tout de suite.

— Quoi ?

C'était sorti en même temps des trois bouches.

— Ce camion, avoua-t-il, je n'ai pas pu l'empêcher de partir...

— On vous en avait pourtant donné l'ordre, remarqua John Fitzpatrick d'une voix furieuse.

— Je sais, Sir, reconnut le capitaine Lancaster, mais je n'avais rien d'écrit. Le chauffeur du camion avait fini son chargement et voulait se tirer. Le télex est arrivé trop tard.

« Lui aussi avait des ordres : revenir à sa base le plus vite possible. Et des ordres écrits. En plus, il ne comprenait pas pourquoi je voulais le retenir et moi, je n'avais rien à lui expliquer... Bref, j'ai dû le laisser filer !

C'était un comble. Les visiteurs avaient l'air tellement abattu que le capitaine demanda, inquiet :

— J'ai fait une connerie ?

John Fitzpatrick secoua la tête, résigné.

— Nous l'ignorons encore. Évitions, en tout cas, d'en faire une seconde. Avez-vous remarqué quoi que ce soit d'anormal ce matin, autour de ce pier ?

Le capitaine Lancaster fronça ses épais sourcils noirs, réfléchissant de toute sa bonne volonté et finit par dire :

— Non ! Attendez ! Oh, juste un petit truc. Les flics hollandais ont fait circuler une bagnole avec une fille qui s'attardait un peu trop autour de l'entrée. Ils sont un peu paranos. À mon avis, elle devait juste attendre son coquin.

— On peut retrouver le policier qui a fait cette intervention ? demanda Malko.

— Ça va pas être facile, fit le capitaine, je...

— Je m'en occupe, jeta le colonel van Nuys.

Il sortit de la pièce comme un bolide. Malko avait l'impression qu'une main géante lui avait empoigné l'estomac et serrait. De nouveau, pour tromper son attente, il tenta de joindre Margrit van Deyssel. En vain. Elle n'était ni chez elle, ni au *Krasnapolski*.

Le colonel van Nuys fit irruption dans le bureau, poussant devant lui un policier hollandais en uniforme, rouge comme une tomate, blond et poupin, avec des cheveux longs qui dépassaient largement de sous sa casquette. Le Christ...

— C'est lui ! annonça-t-il, qui a intercepté cette jeune femme.

Tourné vers le policier, il demanda :

— Sergent, dites-nous ce qui s'est passé.

L'autre rougit encore plus et commença dans un rude flamand traduit au fur et à mesure par le colonel :

— Je l'avais repérée, parce que cela faisait au moins une heure qu'elle tournait dans le coin. Seule dans une Golf bleue. Une jolie fille avec un chapeau noir et un sacré maquillage. Je n'avais pas d'ordre, parce qu'on est là seulement en cas de manifestation. À la fin, cela m'a

intrigué. Je lui ai demandé ce qu'elle faisait là. Elle m'a dit qu'elle attendait quelqu'un. Moi, je lui ai ordonné d'aller un peu plus loin. Elle a dû trouver celui qu'elle cherchait parce que je ne l'ai pas revue ensuite. Il n'y a pas de quoi fouetter un chat...

— Vous lui avez demandé ses papiers ? demanda Malko.

Le policier hollandais ouvrit de grands yeux.

— Non, pourquoi, elle ne faisait rien de mal...

Résigné, Malko tira de sa poche une photo d'Erika van Deyssel et la mit sous le nez du policier hollandais.

— Est-ce que c'est cette femme ?

Le sergent regarda longuement le cliché puis releva la tête, quand même troublé.

— Je n'en jurerais pas, fit-il, mais je crois bien.

— Comment... ?

— *Oh, my God !* laissa échapper John Fitzpatrick.

CHAPITRE XVI

— Il nous faut un hélicoptère, tout de suite, dit Malko.

Il avait repris le premier son sang-froid. Le capitaine Lancaster suivait toute cette conversation sans très bien comprendre, sentant toutefois que quelque chose allait de travers.

— Dites-nous tout ce que vous savez sur ce camion, demanda Malko à l'officier. Son itinéraire, son type, son numéro, sa couleur, combien de personnes sont à bord.

— Je ne sais pas tout par cœur, protesta Lancaster, mais je vais vous trouver ça. C'est grave ?

— Très.

Pendant qu'il trifouillait dans ses papiers, le colonel van Nuys était déjà au téléphone pour réquisitionner un hélico.

— Nous devons retrouver ce camion coûte que coûte, dit Malko. Sinon, je crains une catastrophe.

Le capitaine Lancaster brandit une liasse de papiers. Le colonel van Nuys était engagé dans une conversation animée au téléphone : chaque seconde comptait.

— Voilà, fit l'Américain, c'est un semi-remorque Mack, de l'US Army, peint en kaki, immatriculé 8462 USA. Il y a trois hommes à bord, un sergent, un caporal et un soldat.

— Son itinéraire ?

Le capitaine Lancaster eut un geste d'impuissance.

— Je n'en sais rien, ce n'est pas notre boulot.

Il s'approcha d'une grande carte épinglée au mur.

— Si j'étais le conducteur, je monteraï par la E 36 sur Utrecht. Ensuite il a le choix : continuer vers Test par Arnhem ou remonter par Amersfoort sur Apeldoorn et la E 1. Chaque chauffeur fait comme il veut.

— Vous pouvez faire arrêter ce camion par la police ? demanda Malko, s'adressant au colonel van Nuys.

Celui-ci interrompit sa conversation pour incliner affirmativement la tête. Ensuite, il raccrocha et annonça :

— Un hélicoptère sera ici dans vingt minutes au plus tard. Seulement, il a un rayon d'action limité.

— Que pensez-vous de cet itinéraire ? demanda Malko.

— Cela paraît logique, reconnu l'officier hollandais, ce sont les deux routes possibles. Vous craignez une attaque ?

— Oui, dit Malko. Le chauffeur est sans méfiance. La présence d'Erika ici est de très mauvais augure. Avec le recul, il apparaît que tout le complot consiste dans un premier temps à s'emparer de matériel nucléaire.

Il essaya de calculer la distance qu'avait pu parcourir le chauffeur en une heure même en perdant du temps pour se dégager de Rotterdam. Ils risquaient fort d'arriver trop tard ; il fallait qu'Erika, se sachant recherchée par la police et la CIA ait de sérieuses raisons pour venir narguer les Américains pratiquement sous leur nez. Il repensa à Margrit. Où pouvait se trouver la baronne ? Quelle catastrophe allait encore fondre sur lui, de ce côté-là ? Un bourdonnement lui fit lever la tête : un hélicoptère bleu s'approchait.

— Allons-y, dit le colonel van Nuys.

Ils dévalèrent l'escalier sous le regard perplexe du capitaine Lancaster. L'hélicoptère venait de se poser dans la cour, au milieu des containers, avec deux militaires à bord. C'était un « Écureuil » non armé qui pouvait prendre cinq passagers. Ils y grimpèrent et le colonel van Nuys expliqua rapidement au pilote ce qu'ils cherchaient. L'appareil vibra et s'arracha d'un coup, filant vers le nord. Très vite, ils furent au-dessus du freeway A 12, encombré par une circulation intense. Devant les dizaines de camions qui se ressemblaient tous vus du ciel, Malko se sentit envahi par le découragement.

Comment retrouver celui qu'ils cherchaient alors qu'ils ne connaissaient même pas son itinéraire ?

Pendant dix minutes, ils suivirent la A 12. Puis le pilote se tourna vers eux, désignant un embranchement un peu plus loin : il y avait un choix à faire. Tout droit ou remonter vers le nord, sur Hilversum.

— La route d'Hilversum, cria Malko.

Il n'y avait qu'une chance sur deux de se tromper.

— La machine s'inclina un peu sur la gauche et descendit.

— Volez parallèlement au freeway, demanda Malko.

Le pilote obéit et de cette façon, ils purent distinguer plus facilement les véhicules. Où se trouvait le camion chargé de mines nucléaires ? Soudain, Malko eut une idée.

— Peut-être que le chauffeur écoute AFN^{20} dit-il. On pourrait tenter de lui transmettre un message de cette façon...

Le pilote accepta d'envoyer un message à sa base, qui le retransmettrait au QG de l'OTAN, et de là, sur l'émetteur AFN à Stuttgart... Une chance sur mille...

En regardant le paysage, si paisible au-dessous d'eux, Malko avait du mal à croire qu'une menace terrifiante planait sur ce pays. Et pourtant...

Le *Cygne d'Or* était le meilleur restaurant de Soesterberg juste en bordure du freeway E 8, allant de Utrecht à Amersfoort. Personne parmi le personnel n'avait prêté attention aux trois hommes qui s'étaient installés à une table pour prendre un copieux breakfast. À cause de la proximité de la base aérienne de l'OTAN, il y avait très souvent des étrangers au *Cygne d'Or*. Maintenant, les trois clients avaient terminé et s'attardaient devant des bières.

Soudain, la porte s'ouvrit sur une jeune femme en pantalon avec une veste de velours multicolore et un grand chapeau noir qui la faisait ressembler à une sorcière de contes de fées. Elle ne dit pas un mot, mais à sa vue les trois hommes, qui avaient déjà payé, se levèrent d'un bloc et se ruèrent dehors, sous l'œil étonné de la serveuse. Leur véhicule, un fourgon Volkswagen était garé juste devant le restaurant.

— Il arrive ! lança Erika. Tiens, le voilà !

Au même moment, ils virent passer un gros semi-remorque verdâtre qui roulait assez lentement. Les trois hommes s'engouffrèrent dans la Golf bleue semblable aux voitures de la police hollandaise avec laquelle la fille était arrivée. Celle-ci prit le volant du fourgon. À peine furent-ils sur le freeway, que Jan Kloos qui conduisait passa la main par la portière et disposa sur le toit de la Golf un gyrophare bleu qu'il mit en marche. Puis il abaissa son pare-soleil sur lequel il avait collé une pancarte en grosses lettres noires POLITIE. Ainsi équipé, il accéléra, doublant tous les autres véhicules. Les trois hommes ne disaient pas un mot. À côté de Jan Kloos, Hans, le blondinet, était paralysé par le trac. Une lueur folle brillait dans les yeux du gros homme à l'arrière dont le sourire nerveux découvrait par moments ses gencives édentées.

— C'est lui ! fit soudain Jan Kloos.

Le gros semi-remorque était juste devant eux. Ils distinguaient nettement la plaque de l'US Army. La route traversait une des rares régions boisées de Hollande, ce qui lui donnait un certain charme. La forêt assez épaisse encadrait la route où s'enfonçaient de nombreuses voies transversales.

— On y va, dit Jan Kloos.

Il appuya sur l'accélérateur et mit en route une sirène. Avec le gyrophare, l'illusion d'une voiture de police était complète. Les trois hommes comptaient sur le respect viscéral de la loi des Américains pour ne pas avoir de problèmes. Jan Kloos arriva à la hauteur du semi-remorque, aperçut les trois hommes dans la cabine et, aussitôt, glissa le bras hors de la voiture, faisant signe au gros véhicule de se ranger sur le bas-côté de la route.

Joe « Speedy » Gonzales, le chauffeur du gros camion militaire était un jeune soldat à la peau mate, descendant de pauvres immigrants mexicains qui avaient passé le Rio Grande à la nage pour accéder au « Paradis » américain. Lui avait choisi l'armée par besoin de sécurité, et finalement, s'y trouvait bien. Sa casquette de toile verte bien droite lui donnait l'air un peu sérieux. Il tourna la tête, vit la Golf bleue et jura :

— *Shit* ! Qu'est-ce qu'ils veulent, ces cons ?

— On va pas trop vite pourtant, remarqua le sergent assis à côté de lui, Dan Akroyd. Le troisième, un caporal du nom de Me Douglas, somnolait.

— Qu'est-ce que je fais ? demanda Gonzales.

Normalement, ils n'avaient pas l'autorisation de s'arrêter avec un chargement « Al », c'est-à-dire comportant de l'armement. Ils avaient chacun un colt 45 à la ceinture et la dotation du camion comportait trois M 16 accrochés derrière eux. Dans ce pays pacifique, ils avaient peu de chances de s'en servir, mais l'US Army était prudente.

— Arrête-toi, conseilla le sergent. Pas la peine d'avoir des salades. Il y a peut-être un accident plus loin, ou quelque chose comme ça...

Docilement, Joe Gonzales mit son clignotant et ralentit, avec un coup d'œil dans le rétroviseur. Il y avait juste deux autres voitures derrière, qui le dépassèrent aussitôt. La Golf de la police se laissa doubler à son tour, et, très vite fut cachée par l'arrière du camion. Joe Gonzales avisa une aire de stationnement et y gara son semi-remorque.

— Tiens, je vais en profiter pour pisser, annonça le sergent Akroyd.

À peine le camion se fut-il arrêté qu'il sauta à terre. Joe « Speedy » Gonzales demeura sagement à son volant, attendant les policiers. Une pensée le traversa : les Hollandais ne procédaient pas comme la police américaine qui stoppait toujours *devant* le véhicule qu'ils interceptaient. Il coupa son moteur et s'étira. Encore trois heures avant Hanovre. Ensuite, deux jours de permission à Hambourg, avec les plus belles putes du monde, importées pour la plupart de Thaïlande. Il était déjà en plein rêve quand la tête ébouriffée du sergent Akroyd surgit à la hauteur de la vitre, une expression inquiète dans les yeux. Trente secondes ne s'étaient pas écoulées depuis l'arrêt du camion.

— Hé Joe ! cria le sergent. Ces types sont pas nets. On repart !

Il sauta en voltige dans la cabine, poussant le caporal. Sans demander de quoi il s'agissait, automatiquement, Joe remit le contact. Du coin de l'œil, il vit le sergent défaire l'étui de son « 45 » et une boule lui serra la gorge.

— *Holy shit*, fit-il, qu'est-ce qui...

Une tête venait de surgir de son côté, des yeux globuleux, une barbe roussâtre, une bouche épaisse et rouge comme une limace. Ce fut sa dernière vision. L'homme tenait un shot-gun tout noir qui cracha aussitôt la mort. Joe « Speedy » Gonzales entendit à peine la déflagration de l'arme. La charge de plomb de 12 lui arracha presque la tête, projetant des morceaux de chair et de cervelle dans toute la cabine du semi-remorque.

Instinctivement, le caporal qui se trouvait au milieu se baissa, tentant d'échapper à la mort. Le sergent, jurant à haute voix arma fébrilement son 45. Il n'eut pas le temps de s'en servir. Le shot-gun tonna pour la seconde fois, projetant sa mortelle giclée de plomb. Le caporal Me Douglas, la nuque atteinte, fut pratiquement décapité et se tassa sur le plancher. Pendant une fraction de seconde, le sergent Akroyd crut qu'il allait avoir le temps de tirer : puis, il vit le trou noir et rond du gros shot-gun braqué sur sa poitrine et sut qu'il allait mourir.

La force de l'impact le projeta contre la portière où il demeura immobile, perdant son sang par une blessure grosse comme une assiette.

Alors seulement, le barbu ouvrit la portière. Au lieu de rejeter le corps de Joe Gonzales à l'extérieur, il le poussa pour prendre sa place au volant. La cabine du poids lourd était un spectacle d'horreur, avec du sang partout. Le pare-brise ressemblait à l'étal d'une boucherie et les trois corps étalés bougeaient encore faiblement. L'odeur fade du sang prenait à la gorge. Jan Kloos, posant son arme à côté de lui, mit quelques instants à trouver la première. Trente secondes plus tard, il faisait reprendre la route au poids lourd. Un coup d'œil dans le rétroviseur : la Golf et le fourgon étaient bien là. Aucune trace de l'attentat sur le parking. L'opération n'avait pas pris une minute.

La Golf bleue était redevenue une voiture comme les autres, avec deux braves Hollandais à bord.

Jan Kloos avait envie de hurler sa joie, il ne pensait pas aux trois hommes qu'il venait de tuer. Il était en train de réussir son rêve, un rêve impossible de petit bûcheron révolté. Il avait eu la force de galvaniser des gens qui sans lui, seraient encore des cloportes. Il se mit à crier tout seul d'excitation au volant du camion.

Cent mètres plus loin, il tourna à gauche dans un chemin étroit serpentant à travers une région boisée menant à Soestduinen. Il vérifia d'un coup d'œil dans le rétroviseur que les deux autres véhicules étaient bien derrière. Le fourgon surtout, sans lequel toute l'opération ratait. L'excitation lui donnait les mains moites et il dut s'essuyer sur son jeans. Encore des virages mais plus un chat ; c'était une zone où personne n'habitait à cause de la proximité de la base aérienne et du bruit des avions.

Une ligne droite puis de nouveau un virage à gauche. Cette fois, le gros semi-remorque se mit à cahoter dans un sentier non asphalté qui s'enfonçait en plein bois. Avantage supplémentaire : grâce aux arbres on ne pouvait le voir d'hélicoptère. Il parcourut encore un kilomètre, puis s'arrêta dans une sorte de carrière abandonnée et arrêta le moteur. Prenant son shot-gun, il sauta à terre et courut vers l'arrière du camion. Bien entendu, celui-ci était plombé, mais Jan Kloos avait aussi prévu cela. Les deux autres véhicules stoppèrent derrière lui et Hans jaillit, un sac d'outils à la main.

— Faites demi-tour maintenant, ordonna Jan Kloos.

Il fallait être prêt à repartir immédiatement. Déjà, il s'attaquait à la fermeture du semi-remorque. Erika, nerveuse, au volant de son fourgon, cala deux fois son moteur et ensuite, le fit rugir inutilement tandis qu'elle accomplissait la manœuvre demandée. Sa marche arrière se termina juste comme les portes arrière du camion militaire s'ouvraient. Deux mètres seulement séparaient les véhicules. Jan Kloos cria :

— Reste au volant !

Hans et son compagnon venaient de le rejoindre et examinaient les caisses et les containers remplissant le camion. Jan Kloos prit dans sa poche une liste couverte de lettres et de chiffres. Les numéros des containers qui l'intéressaient fournis quelques semaines plus tôt par Tom Wonder. Pourvu qu'ils ne soient pas au fond du chargement. C'était la seule inconnue de l'opération, mais, en général, on les chargeait en dernier.

La chance était avec eux ! Après avoir remué quelques caisses qu'ils jetaient à terre au fur et à mesure, ils tombèrent sur un container cubique de cinquante centimètres de côté, barré d'une bande rouge et du signe jaune et noir en forme d'hélice, indiquant la présence d'une charge nucléaire. Jan Kloos s'arrêta, son cœur battant la chamade. Il n'arrivait pas à y croire : il était en train de voler de l'armement atomique à une des deux plus puissantes armées du monde ! Il se dit qu'un exploit pareil serait impossible en Union Soviétique. Raison de plus pour emmerder les Américains.

Il se pencha, prit les deux poignées et souleva le container. Celui-ci devait peser une trentaine de kilos. Jan Kloos l'amena au bord du plateau, sauta à terre, le reprit et le passa dans le fourgon. Sans même transpirer. Il se redressa, contemplant son butin, ivre de fierté. Là-dedans, il y avait de quoi faire sauter une ville... Hans l'observait nerveusement, se retournant sans cesse.

— On y va ? demanda-t-il.

— Non, fit Jan Kloos, encore un, on ne sait jamais.

Ce n'est pas de sitôt qu'ils auraient une occasion pareille. Bien sûr, l'idéal eût été de garder le camion en le planquant dans un lieu sûr, ce

qui leur aurai donné tout le temps de déménager la cargaison. Seulement, Jan Kloos n'avait pas trouvé un tel endroit dans les parages. Il ne se faisait aucune illusion : dès que l'attaque serait connue, il aurait sur le dos la polie hollandaise, la CIA, l'armée, tout ce qu'on pouvait imaginer ; le camion était difficilement camouflable...

La solution consistait à voler deux mines, au cas où une ne fonctionnerait pas.

Il remonta dans le camion, et avec la même facilité fit passer un second container du camion dans le fourgon.

— Willem ! appela Jan Kloos.

Le gros homme surgit, équipé de gants avec un revêtement de plomb et d'une sorte de casque de soudeur anti-radiation, lui aussi. Il se hissa dans le fourgon et ouvrit le premier container, faisant sauter le cadenas. Il se pencha alors quelques instants sur l'ouverture glissa la main à l'intérieur, referma, puis fit de même avec la seconde mine. Enfin, il sauta à terre et arracha ses gants et son casque.

— C'est ce qu'on voulait, annonça-t-il.

Sa bouche en tremblait. Jan Kloos lui envoya une tape dans le dos à faire tomber les dents qui lui restaient.

— Super ! On y va. Hans, prends la Golf. On te suit.

Il grimpa dans la cabine du fourgon, Willem sur ses talons. Erika était blanche comme une morte. Pourtant elle démarra au quart de tour. Assis à côté d'elle, Jan Kloos rechargea son shot-gun Beretta tout neuf. Une arme terrifiante qui tirait huit coups en rafale. Il lança :

— Si on avait eu ça l'autre soir...

S'il avait eu autre chose qu'une vieille pétoire, il aurait liquidé d'un coup l'agent du BND, la mère d'Erika et le vieux général pacifiste. Maintenant, il était certain que Gustav van Meyerber n'avait pas eu le temps de parler ; sinon, il aurait rencontré plus de difficultés.

Ils arrivaient à la route principale : personne. La Golf et le fourgon repartirent dans la direction d'où ils étaient venus. Inquiète, Erika demanda :

— Tu es sûr qu'on ne risque rien avec cette saloperie, derrière ?

— Willem a dit que non, fit Jan Kloos. Hein, Willem ?

— C'est vrai, confirma le gros homme. En masse, le plutonium n'est pas très dangereux. Et il y a un écran de plomb.

Rassuré, Jan se concentra sur l'examen de la route. C'était la partie la plus périlleuse du parcours : une fois qu'ils auraient regagné la grande autoroute A 27, ils étaient pratiquement hors de danger. La police hollandaise ne pouvait pas fouiller tous les véhicules se rendant à Amsterdam.

— Willem, tu es content ? demanda-t-il un peu plus tard.

Le vieil homme montra le peu de dents qui lui restaient dans un

sourire méchant.

— Cette fois, on va bien s'amuser ! lança-t-il.

La vie humaine lui était complètement égale, tout ce qu'il voyait, c'est qu'il allait réaliser son rêve. Jan Kloos se tourna vers lui, quand même inquiet.

— Tu es sûr de pouvoir faire fonctionner ce truc-là ?

— Si j'ai tout ce qu'il faut, certainement. Ce n'est pas très compliqué. Moins que si c'était un obus ou un missile.

Le silence retomba. Encore dix minutes et ils atteignirent le carrefour avec l'autoroute E 8. Erika attendit sagement le feu vert pour s'engager dans la circulation. Pendant quelques kilomètres, ils furent tous tendus, silencieux. Puis leur joie éclata sans retenue quand ils s'engagèrent sur la bretelle de l'A 27. Des cris, des exclamations. Erika avait le ventre qui la brûlait. Elle aurait voulu que Jan la prenne tout de suite, là, en train de rouler. Il le vit dans ses yeux quand elle le regarda.

Sans se soucier de Willem, il posa sa large main sur son jeans à l'entrejambe et commença à la masser doucement, puis avec une brutalité grandissante. Erika se tortillait, se mordant les lèvres pour ne pas crier de plaisir, tant la sensation était extraordinaire. Son excitation et sa moiteur étaient telles que l'épais tissu du jeans était devenu souple et tout mou, dessinant son sexe avec une précision anatomique. Le regard dans le vide, Jan Kloos la pétrissait, puis commença à la caresser de bas en haut, jusqu'à ce qu'elle se dresse presque sur son siège, les deux mains accrochées au volant, étouffant un sourd grognement.

Elle retomba, la tête vide. Rarement, elle avait joui avec autant de violence.

Willem n'ignorait rien de son plaisir, et cela l'excitait encore plus.

Jan Kloos se pencha à son oreille et murmura d'une voix rauque :

— Ce soir, je vais te baiser comme jamais...

Lâchant son volant, Erika étendit la main et sentit sous le jeans de son amant son gros sexe durci à se rompre. Son orgasme ne l'avait pas laissé indifférent. La tension retomba un peu dans le fourgon.

— Ne roule pas trop vite, conseilla Jan. Ce serait con de se faire arrêter pour excès de vitesse.

Erika ralentit encore, toute moulue. Ils étaient à une heure d'Amsterdam, et ils avaient réussi : derrière eux, il y avait deux mines nucléaires. Capables de tout détruire dans un cercle d'un kilomètre. Le plan jadis échafaudé à Berlin-Est dans une soirée de beuverie avait été partiellement réalisé. Du moins sa partie la plus difficile.

Jan Kloos se mit à siffloter.

Le pilote de l'hélicoptère se tourna vers Malko et cria pour dominer le bruit du rotor.

— Nous arrivons à la frontière allemande, je dois faire demi-tour, je n'ai pas prévu dans mon plan de vol d'aller plus loin.

— D'accord, dit Malko.

Le découragement régnait dans l'appareil. Les recherches avaient été complètement vaines. Le colonel van Nuys se pencha vers le pilote :

— Appelez mon bureau par radio, ils doivent être tenus au courant de toute évolution.

Cela prit quelques minutes, enfin, le pilote passa le casque au colonel van Nuys.

Malko le vit changer d'expression.

— *Godferdom !* explosa le colonel, des policiers viennent de signaler un camion abandonné dans les bois autour de la base de Soesterberg.

— Ce doit être eux ! dit Malko. Allons-y tout de suite.

Le pilote se pencha sur la carte, tandis que le colonel van Nuys demandait à son bureau de faire venir le plus de monde possible vers Soesterberg.

— Nous avons tout à craindre, connaissant Jan Kloos et ses complices, souligna Malko. Il faudrait presque faire évacuer toute la zone autour de ce camion. Qui sait s'il n'est pas piégé. Avec ce qu'il contient...

Le colonel van Nuys semblait profondément troublé.

— Je ne peux pas prendre la responsabilité de semer la panique dans la population, finit-il par dire. C'est une décision qui ne dépend pas de mon échelon. Nous verrons sur place ce qu'il convient de faire.

Le silence retomba dans l'hélicoptère qui filait à trois cents pieds au-dessus de la campagne hollandaise.

Qu'allaient-ils trouver à Soesterberg ?

— Regardez ! cria Malko.

Plusieurs véhicules de police avec des gyrophares interdisaient l'accès d'une petite voie partant de l'autoroute et s'enfonçant dans les bois. Les ordres du colonel van Nuys avaient été observés. L'hélicoptère se posa devant le barrage de police et les trois hommes se précipitèrent dehors. L'officier hollandais fonça vers un gradé de la police, tandis que Malko et John Fitzpatrick se consultaient.

— Mon Dieu, s'ils ont réussi, c'est une catastrophe ! fit l'Américain, effondré. Vous imaginez les conséquences ! Il faut que je

préviennne l'ambassadeur.

— Attendez d'en savoir plus ! conseilla Malko. Il sera toujours temps.

Le colonel van Nuys revenait.

— Le camion se trouve à un kilomètre d'ici, en plein bois, annonça-t-il. Personne ne l'a encore approché. Il semble abandonné, sans aucun signe de vie. Nul ne sait ce qu'il contient, mais il correspond à la description que nous avons eue à Rotterdam.

— Il faut surtout que personne ne sache ce qu'il contenait, adjura John Fitzpatrick. Nous allons voir ensemble. Colonel, demandez un véhicule. Je ne veux personne d'autre. Que l'on nous donne des armes, bien que je doute que nous ayons à nous en servir...

Cinq minutes plus tard, Malko prenait le volant d'une Jeep occupée par le chef de station de la CIA et le colonel van Nuys. Toutes les routes d'accès au camion avaient été barrées et des patrouilles de polices sillonnaient les bois. Les trois hommes observaient la route dans un silence tendu. Le colonel van Nuys, assis à côté de Malko, avait un FAL sur les genoux, prêt à tirer.

— À droite, dit-il.

Ils s'engagèrent dans un sentier. Quelques minutes plus tard, la silhouette du camion apparaissait. Malko stoppa. Ils demeurèrent un long moment immobiles, observant le semi-remorque, insolite dans le sous-bois.

Malko sauta à terre et prit le FAL qu'on lui avait prêté.

— Allons voir, dit-il.

John Fitzpatrick était le seul à ne pas avoir d'arme. Ils avancèrent tous les trois, dans un silence pesant, rompu seulement par le bruit de leurs pas. Puis l'Américain poussa une exclamation horrifiée.

— *My God*, il a été pillé !

On distinguait nettement des caisses à terre et les portes arrière du camion largement écartées. Ils s'approchèrent, regardèrent l'intérieur et Malko fit le tour du semi-remorque. Tombant sur la portière ouverte de la cabine. Un seul coup d'œil lui suffit pour comprendre. En toute hâte, il revint vers l'arrière.

— Les trois convoyeurs ont été assassinés, dit-il.

Le colonel van Nuys et John Fitzpatrick se précipitèrent et restèrent pétrifiés, horrifiés par le spectacle des trois cadavres massacrés dans la cabine. John Fitzpatrick se détourna brusquement et vomit. Verdâtre. Quand il eut repris son sang-froid, il dit d'une voix mal assurée :

— Que personne ne touche à ce camion. Faites venir immédiatement de Rotterdam le major Wilson, avec un hélicoptère, afin d'examiner la cargaison. Je vais repartir avec la machine pour prévenir Langley. Malko, restez ici, pour faire la liaison avec Wilson.

Un vent glacial soufflait à travers le sous-bois. Malko frissonna. Trois heures s'étaient écoulées depuis le départ de John Fitzpatrick. Les corps des trois Américains assassinés avaient été emmenés dans des bâches en plastique. Une équipe de déminage était arrivée en même temps que le major Wilson et s'était assurée que le camion n'était pas piégé. On avait réussi à ne pas dire la vérité aux Hollandais. Pour la police, il s'agissait du simple pillage d'un camion militaire contenant la paye des soldats. Ce qui expliquait la férocité des assassins. Seul, le colonel van Nuys était au courant. Cependant, il ne pourrait pas indéfiniment cacher la vérité à ses chefs. Assis à côté de Malko, il fumait une de ses pipes à petits coups pour tromper son impatience.

Le major Wilson sauta enfin du camion, après avoir inspecté la cargaison pendant une heure. Il vint vers les deux hommes, le visage sombre, le front barré d'une grande ride.

— Il manque deux mines nucléaires, annonça-t-il. Des engins d'une puissance de 0,1 kilotonne.

— Ça veut dire quoi en clair ? demanda Malko.

Le major lui jeta un regard absent.

— Ça veut dire que si vous faites péter ça sur la place du Dam à Amsterdam, il n'y a plus rien de vivant jusqu'à la gare centrale. Ça vous suffit comme précision ?

Malko essaya de ne pas céder à la panique. Où Jan Kloos avait-il l'intention de faire exploser les deux engins ?

CHAPITRE XVII

Le colonel van Nuys assis à côté de Malko interrompit le major Wilson.

— Il m'est impossible de garder cette information pour moi, je suis obligé de rendre compte à mon gouvernement.

— Je vous comprends, dit Malko, mais il faut à tout prix que le public ignore cette histoire jusqu'à nouvel ordre. Cela déclencherait une panique abominable et inutile. Puisque nous ne savons pas ce que ce fou a l'intention de faire avec ces engins...

Le major Wilson eut un ricanement totalement irrespectueux qui se termina en rire nerveux et étranglé.

— S'ils les ont piqués, c'est pour les faire péter, non ?

— Oui, mais où ?

Malko n'en pouvait plus de ce sous-bois sinistre. Une idée le taraudait : Où était passée Margrit ? La mère d'Erika était la seule à pouvoir éventuellement lui donner une piste. Et aussi, elle représentait un danger pour Jan Kloos et Erika. Donc, ceux-ci tenteraient peut-être de l'éliminer.

— Colonel, dit-il, je vous propose de filer sur La Haye avec l'hélicoptère du major Wilson. Nous rejoindrons John Fitzpatrick à l'ambassade américaine pour faire le point.

— D'accord, accepta l'officier du BVD. Je préviens d'abord mes supérieurs.

Ils repartirent vers l'hélicoptère et la machine s'éleva au-dessus du bois de Soesterberg.

L'ambassade US ressemblait à une ruche. Les fonctionnaires directement concernés par ce qui se passait avaient été réquisitionnés, y compris l'ambassadeur. Les télex crépitaient sans arrêt entre Langley, Washington et La Haye. Tout ce qui avait trait au vol de la cargaison nucléaire passait sous le nom de code « Armageddon ».

Malko accompagné du colonel van Nuys frappa à la porte du bureau de John Fitzpatrick.

Le chef de station de la CIA, en manches de chemise, la cravate

défaite, des cernes sous les yeux, se battait avec trois téléphones tout en lisant des télex en diagonale. Il fit signe aux deux hommes d'entrer et raccrocha un des téléphones.

— Une seconde ! demanda-t-il en se levant avec un sourire ravi, j'attends une nouvelle très importante, elle doit être en train de tomber sur le télex...

Il sortit en trombe du bureau, laissant les deux hommes abasourdis. À part la récupération des mines nucléaires et de leurs voleurs, Malko ne voyait pas quelle nouvelle importante pouvait le réjouir. Or, dans ce cas, le colonel van Nuys aurait déjà été prévenu. Ils n'attendirent pas longtemps. John Fitzpatrick rentra dans son bureau et se laissa tomber dans son fauteuil, un large sourire aux lèvres.

— Gentlemen, dit-il, j'ai une sacrée bonne nouvelle...

— On les a retrouvés ? demanda Malko.

— Pas la peine, répliqua l'Américain. Ces salauds se sont donnés du mal pour rien. Les mines qu'ils ont volées ne sont pas opérationnelles !

Le colonel van Nuys eut l'air sceptique.

— Comment ? Vous êtes sûr ?

— Certain, trancha le chef de poste de la CIA. Je viens d'en avoir la confirmation par la division Armement du Pentagone. Maintenant, je sais tout sur les armements nucléaires tactiques !

« Les mines dérobées se composent de deux hémisphères de plutonium dont le rapprochement brutal fait atteindre la masse critique nécessaire à l'explosion.

« Afin, qu'en aucun cas, celle-ci ne puisse se produire accidentellement, un morceau d'un des deux hémisphères est amovible. Une sorte de parallélépipède de plutonium qu'on remet en place dans la sphère, afin de lui rendre son volume initial. Sans cela, rien ne pourra la faire exploser, la masse critique n'étant pas atteinte.

— Et alors ? demanda Malko.

— Alors, conclut triomphalement John Fitzpatrick, ces « cases » de plutonium sont stockées à part, et réunies à leurs hémisphères respectifs uniquement sur l'ordre du Président, en cas d'alerte Rouge. Les emplacements de ces engins sont creusés et il n'y a plus qu'à les mettre en place avec leur système de senseur.

« Donc, ces trois convoyeurs ont été assassinés pour rien. Évidemment, ces deux mines demeurent dangereuses par le plutonium qu'elles contiennent. Ce truc est une vraie saloperie...

Malko eut l'impression qu'on lui insufflait de l'oxygène pur dans les poumons ; le colonel van Nuys rayonnait.

— Je peux annoncer cela officiellement à mon gouvernement ? demanda-t-il.

— Absolument, confirma le chef de station. Je vais même vous l'écrire.

Une petite pensée insidieuse se glissa dans la tête de Malko, lui gâchant un peu son soulagement.

— Ces morceaux de plutonium, demanda-t-il, où sont-ils stockés ?

— Dans différents dépôts, répondit évasivement John Fitzpatrick.

« Maintenant, il faut retrouver ces salauds ; ils se cachent sûrement à Amsterdam et j'espère que nos amis hollandais vont nous donner un sérieux coup de main.

Le colonel van Nuys baissa la tête : jusque-là, les Hollandais n'avaient pas été particulièrement efficaces. Malko se remit à penser à Margrit. Elle n'avait donné aucune nouvelle, et – il l'avait vérifié – n'était toujours pas rentrée chez elle.

— Colonel, dit-il, il faut diffuser des portraits-robots de Jan Kloos, d'Erika et de leurs complices. Et aussi de la baronne Margrit van Deyssel.

— Pourquoi ?

— Elle a disparu. Je crains qu'elle ne cherche à entrer en contact avec sa fille. Elle est prête à tout pour la sauver, même à venir en aide à Jan Kloos. De plus, ce dernier veut se débarrasser d'elle. Or, c'est la seule personne qui puisse éventuellement nous donner des informations sur ce groupe. En admettant que Mister Fitzpatrick ait raison en ce qui concerne les mines nucléaires disparues, ils restent quand même très dangereux en raison de leur folie et des informations qu'ils détiennent.

— Je vais faire l'impossible, promit le colonel hollandais.

Malko se tourna vers John Fitzpatrick :

— Avez-vous pris des mesures en ce qui concerne les « cases » de plutonium ?

L'Américain eut un sourire las.

— Ils se trouvent dans un des dépôts d'armes de l'OTAN disséminés en Hollande. Il faudrait une boule de cristal pour les découvrir.

— Ne soyez pas trop sûr de vous, recommanda Malko. Souvenez-vous que Tom Wonder a collaboré avec ce groupe antimilitariste au point de leur révéler le code des containers. Il a pu faire plus.

— Je ne vois pas comment il aurait eu cette information, protesta John Fitzpatrick. Je vais néanmoins faire parvenir une circulaire urgente à tous les dépôts concernés, leur demandant de se tenir sur leurs gardes.

Malko se leva.

— Bien, je vais à la recherche de Margrit. Que fait-on pour retrouver les mines disparues ?

Le colonel van Nuys eut un geste d'impuissance.

— À ce stade, je crains qu'il ne faille compter sur la chance. Dès que ces terroristes se rendront compte que ce qu'ils ont volé est inutilisable, ils vont chercher à s'en débarrasser.

— Ces mines nucléaires doivent activer les compteurs Geiger, remarqua Malko. C'est une façon efficace de perquisitionner.

Le colonel van Nuys eut un sourire résigné.

— Encore faudrait-il savoir où...

— Faites au mieux, conseilla Malko. Je retourne à Amsterdam.

Il retrouva les rues calmes de La Haye où les gens vaquaient à leurs occupations sans se douter des dangers auxquels ils venaient d'échapper. Il était angoissé par le sort de Margrit : elle avait disparu depuis le matin.

Soudain, au lieu de continuer vers la sortie de la ville, il bifurqua, prenant la direction de St Hubertusweg.

Malko arrêta sa voiture devant la résidence de la baronne van Deyssel : aucune lumière ne filtrait. Il descendit et sonna. Sans succès. Il fit le tour et dut tambouriner à la porte de service pour obtenir enfin un signe de vie. La tête chauve de Bernardt, le vieux maître d'hôtel apparut à une porte entrebâillée.

— *Mijnheer ?*

— Je cherche la baronne Margrit, dit Malko. C'est urgent et très important.

— Elle n'est pas ici, je ne sais pas où elle se trouve, répondit le vieil homme.

Un peu trop vite. Son regard fuyait celui de Malko et celui-ci sentit aussitôt qu'il ne disait pas la vérité.

— Je préfère vérifier moi-même, dit-il.

Il poussa la porte, puis écarta Bernardt qui, subjugué, le laissa entrer, et monta directement au premier. La porte des appartements de Margrit était fermée. Il essaya d'ouvrir. Le verrou était mis. Donc elle devait être là. Doucement, il appela :

— Margrit, c'est Malko, ouvrez.

Il répéta son appel plusieurs fois. En vain. Redescendant alors, il tomba sur le maître d'hôtel qui se tordait le cou afin de tenter d'apercevoir ce qui se passait en haut.

— Pourquoi m'avez-vous menti ? demanda-t-il. Elle est là...

— Madame la baronne m'a fait jurer de ne le dire à personne, bredouilla le vieil homme. Elle ne veut pas être dérangée. Elle a même débranché le téléphone.

— Vous avez une clef ? demanda Malko.

— Non.

Ils se défièrent du regard, mais cette fois le maître d'hôtel ne céda pas.

Malko remonta et de nouveau appela Margrit sans plus de succès.

Il frappa ensuite violemment le battant, puis, de guerre lasse, tira son pistolet et visa la serrure.

Les détonations se répercutèrent bruyamment dans le silence de la calme demeure et le maître d'hôtel accourut, affolé. Une des balles avait fait voler la serrure en éclats. Malko n'eut qu'à donner un coup d'épaule pour que le battant s'ouvre ; il pénétra dans la chambre, arme au poing et s'arrêta net. Margrit était couchée dans son lit, très pâle, son petit pistolet nacré au poing. Les pupilles agrandies et fixes révélaient son état : elle était droguée au dernier degré ! D'ailleurs Malko aperçut sur sa table de nuit une coupe d'or avec de la poudre blanche et une petite cuillère : de la cocaïne. Un film passait sur le VHS Akai, mais elle ne semblait pas le voir.

Margrit ne baissa pas son arme en voyant Malko, disant seulement d'une voix indifférente :

— Tiens, je croyais que c'était Jan Kloos.

— Que vouliez-vous faire ? demanda Malko.

— Mais le tuer, bien entendu ! dit-elle d'une voix trop calme.

— Et moi, vous voulez aussi me tuer ?

— Pourquoi pas ? fit Margrit. Tout ce qui arrive est en partie de votre faute.

— Comment ? demanda Malko.

Margrit ferma les yeux un instant sans baisser son pistolet.

— Oui, expliqua-t-elle. Sans vous, je ne me serais pas rendue compte de ce qu'était devenue ma fille. J'aurais continué à l'aimer. Maintenant, je ne peux plus me faire d'illusions. Elle veut ma mort. Elle l'a prouvé.

Malko comprenait ce qu'elle pouvait éprouver comme mère à supporter le choc de devoir défendre sa propre vie contre Erika.

— Si Erika quitte ce garçon, dit-il, les choses s'arrangeront peut-être...

— Elle ne le quittera pas, fit Margrit. Je le sais. Mais je le tuerai et ensuite je me suiciderai...

— Vous savez où les trouver ?

Elle eut un rire de folle.

— Bien sûr ! Avant, Erika avait confiance dans sa mère. J'attends d'avoir pris des forces, ensuite j'irai les trouver.

Malko essaya de dissimuler son intérêt sous un ton neutre.

— Nous pourrions y aller ensemble, suggéra-t-il.

Margrit lui adressa un regard ironique.

— Pour amener la police avec vous ? Jamais.

Il fit un pas en avant et aussitôt elle leva son pistolet.

— Ne bougez pas, je veux encore vous parler avant de vous tuer.

Il s'immobilisa. C'était une situation kafkaïenne. En plus, personne ne savait où il se trouvait. Le maître d'hôtel gâteux ne pouvait être

d'aucun secours. Il recula imperceptiblement et de nouveau le bras de Margrit se tendit en avant.

— Je vous ai dit de ne pas bouger...

Il obéit, perplexe. Dans l'état où elle se trouvait, il ne pouvait rien espérer de Margrit. Disait-elle seulement la vérité ? Ses pupilles démesurément agrandies lui donnaient un air inquiétant. Il fallait rompre provisoirement le contact, mais comment ? Grâce à la drogue, elle pouvait demeurer des heures éveillée. La seule solution était de la désarmer. Il regarda autour de lui, cherchant une idée. Il s'aperçut alors qu'il avait le pied sur un petit tapis sur lequel était posé un guéridon portant un vase. En le tirant doucement, il allait déséquilibrer le guéridon et le faire tomber. Cela suffirait probablement pour détourner l'attention de Margrit, le bref instant nécessaire à Malko pour agir.

Centimètre par centimètre, il commença à attirer vers lui le tapis, tout en lui parlant.

— Racontez-moi la vie d'Erika, demanda-t-il. Pourquoi est-elle ainsi ?

Elle mit quelques secondes à répondre comme si la question de Malko avait du mal à se frayer un chemin dans son cerveau. Puis, elle dit d'une voix triste :

— C'est de ma faute... Quand elle était en pension, j'étais toujours en retard pour venir la chercher. Quelquefois même, je ne venais pas... À cause de mon mari, qui me voulait pour lui tout seul. Avec ses fantasmes.

— Et ça a angoissé Erika ?

— Oui... Elle est devenue de plus en plus nerveuse, irritable. Déjà quand elle avait douze ans, nous avons eu des disputes horribles. Je crois qu'elle haïssait son père.

Le tapis glissait tout doucement... Margrit paraissait se détendre, mais ne lâchait pas son arme.

— Ne me parlez plus de cela, fit Margrit, cela me fait mal...

— Si, dit-il. Il faut exorciser ce passé.

Il restait un centimètre de tapis. Malko, d'un geste sec, l'attira à lui. Le guéridon vacilla, le vase bascula et tomba, se brisant avec fracas sur le parquet ciré.

Margrit sursauta, tournant la tête. Malko bondit vers le lit. Margrit eut un haut-le-corps, son bras se tendit dans sa direction, une détonation sèche claqua et Malko vit une courte flamme sortir du petit pistolet. Il avait sous-estimé les réflexes de Margrit, aiguisés par la drogue.

Il atterrit sur le lit au moment où, après l'avoir raté par miracle, elle appuyait de nouveau sur la détente du pistolet. Cette fois, le canon était à quelques centimètres de Malko et il allait recevoir le

second projectile en plein visage.

CHAPITRE XVIII

Margrit pressa la détente du petit 32 à crosse de nacre au moment où Malko, emporté par son élan heurtait de son front l'extrémité du canon ! Normalement, son crâne aurait dû exploser. Il n'eut même pas le temps d'avoir peur. Au lieu de la détonation prévue il n'y eut qu'un clic imperceptible. Sa tête toucha l'arme et d'un revers de la main assené sur le poigne de Margrit, il fit tomber le 32 sur le lit.

Il essaya ensuite de maîtriser la baronne qui si débattait comme une furie, en le couvrant d'injures. La drogue lui donnait une force insoupçonnée. Il lui parla doucement, tout en la maintenant.

— Margrit, calmez-vous, je ne vous en veux pas... Les choses vont s'arranger.

Elle avait quand même failli le tuer... En dépit de ces paroles d'apaisement, elle continua à lutter quelques instants, essayant de le mordre, avec des secousses furieuses de tout son corps. Puis d'un coup, elle n'opposa plus aucune résistance. Elle se mit à trembler nerveusement, puis à pleurer, marmonnant des mots sans suite, et enfin, elle étreignit Malko avec une violence incroyable. Il lui rendit son étreinte, heureux de la voir se calmer. Elle pleurait comme une petite fille.

Puis, peu à peu, son attitude se chargea de sexualité. Insensiblement, elle commença à onduler contre lui d'une façon qui ne laissait aucun doute sur ce qu'elle éprouvait. Elle leva vers Malko un visage baigné de larmes :

— Pardon ! Pardon !

Aussitôt, avec la même fébrilité qu'elle avait mise à se battre avec lui, elle défit ses vêtements, embrassant la peau nue au fur et à mesure, jusqu'à ce qu'elle engloutisse le sexe de Malko dans une bouche brûlante qui fit à ce dernier l'effet d'une décharge électrique.

Visiblement, elle ne connaissait qu'une façon de se faire pardonner. La tension de Malko mit quelque temps à tomber, mais la furie pleine de virtuosité de Margrit finit par le déconnecter de la réalité. Elle se démena, agenouillée à ses pieds, ultra sexy dans sa chemise de satin noir, jusqu'à ce qu'il se répande dans sa bouche.

Il cria de plaisir et elle s'affaissa sur place, comme foudroyée, puis glissa doucement sur le côté et s'endormit comme une masse. Malko se

dégagea avec lenteur et prit le pistolet avec lequel Margrit avait failli le tuer. La culasse était en partie ramenée en arrière, coincée par une douille vide demeurée dans la fenêtre d'éjection... Il enleva celle-ci et la contempla pensivement. C'était à cause de ces quelques grammes de laiton qu'il était encore en vie.

L'idée de retourner à Amsterdam lui faisait horreur. En plus, il n'avait pas envie de laisser Margrit van Deyssel toute seule. Il se fit à peu près présentable et redescendit. Le vieux Bernardt montra une tête effrayée.

— Je reste en haut, avertit Malko. Fermez toutes les issues de cette maison et n'ouvrez à personne. À demain.

Il remonta : Margrit ronflait. Il arrêta l'Akaï qui continuait à dévider un film enregistré quatre semaines plus tôt, se déshabilla et se coucha. Demain serait un autre jour.

Des traînées de brouillard flottaient encore un peu partout, donnant au sous-bois un aspect fantomatique plein de romantisme. Théoriquement, le soleil était levé depuis une heure mais on ne l'apercevait guère.

Jan Kloos, qui conduisait, donna un brusque coup de frein comme il entra dans une nappe de brouillard. À côté de lui, Erika était penchée sur une carte.

— À droite, dit-elle.

Ils arrivèrent très vite à une barrière blanche et rouge sur laquelle était écrit : *MUNITIE OPS LAG*. Un cadenas la fermait. Jan Kloos descendit et avec une énorme paire de cisailles coupa la chaîne. Il fit passer le véhicule et referma la barrière. De loin, le fourgon ressemblait à un véhicule de l'armée hollandaise, avec sa peinture kaki et ses plaques militaires. C'était le travail de Hans qui avait passé dessus une partie de la nuit. Jan Kloos arborait une tenue militaire achetée aux puces avec une casquette et des galons de capitaine. Par contre, le gros pistolet dans son étui était bien réel et chargé. Ce dépôt de munitions, bien qu'appartenant à l'OTAN était sous la garde de l'armée hollandaise. Personne n'y venait d'ailleurs jamais car il faisait partie de la réserve stratégique.

Dans le lointain, à travers les arbres, un petit bâtiment plat apparut.

— Tenez-vous prêts, ordonna Jan Kloos.

Il avait repris le volant et Erika se tassa sur le plancher, invisible de l'extérieur. Derrière, Hans et Willem en uniformes eux aussi étaient équipés avec des FAL et des musettes pleines de chargeurs.

Le minibus déboucha sur un espace cimenté en face d'un bâtiment

style bunker. Quelques Jeep et un camion étaient garés devant. Il n'y avait qu'une section pour garder ce dépôt isolé. L'armement « sensible » se trouvait dans une salle blindée spéciale au deuxième sous-sol, dont ceux qui la gardaient n'avaient même pas la clef, pour des raisons évidentes de sécurité.

Jan s'arrêta à quelques mètres du bâtiment et donna un léger coup de Klaxon. Quelle meilleure façon de ne pas éveiller la méfiance ! Presque aussitôt, un militaire apparut, barbu, en tenue débraillée, l'air surpris. Ils recevaient peu de visites dans ce coin perdu et il n'avait aucune raison de se méfier : c'était un véhicule militaire et pour franchir la barrière à l'entrée, il fallait une clef qu'il n'avait pu prendre qu'à la caserne du Génie dont ils dépendaient. Il fut encore plus rassuré quand il vit un officier sauter du minibus, tout aussi barbu que lui. Dans l'armée hollandaise c'était courant. L'autre s'avança à sa rencontre en souriant :

— *Goedentag.*

— *Goedentag*, répondit le soldat, esquissant un vague salut.

— Inspection, fit Jan Kloos. Est-ce que tous vos hommes sont là, sergent ?

Le sergent ouvrit de grands yeux : c'était la première inspection en deux ans et on ne l'avait même pas prévenu ! Sentant son désarroi, Jan Kloos le rassura aussitôt :

— C'est seulement pour vérifier que les mesures de sécurité sont bien observées. Cela ne durera pas longtemps. Combien avez-vous d'hommes ?

— Sept, fit le sergent, mais il y a un malade et un autre en permission.

— Ils sont tous là ?

— Heu, oui, non. Il y en a un qui est parti dans la forêt chercher des champignons. Mon capitaine, ici on n'a pas grand-chose à faire.

— Je comprends, dit Jan Kloos. Bien, en cas de problème, quelles sont vos consignes ?

— Nous sommes reliés par téléphone au QG de notre unité du Génie, récita le sergent. Nous devons les aviser en cas d'activité suspecte.

— Et qu'est-ce qu'une activité suspecte ?

Jan Kloos s'amusait bien. Plus il en apprendrait sur le fonctionnement du dépôt, plus son action ultérieure serait facilitée. Le sergent ouvrit la bouche, la referma, visiblement dépassé par l'ampleur de la question et finit par lâcher :

— Ben, je ne sais pas, une attaque ou quelque chose comme ça, des gens qui tentent de s'introduire sur la base.

— Bien, fit Jan Kloos, magnanime. Avez-vous vérifié récemment ce téléphone ?

— Ben non, avoua le sergent.

— Conduisez-moi !

L'un suivant l'autre, ils pénétrèrent dans le bâtiment. Le sergent occupait un petit bureau plein d'affiches à l'entrée, dont un grand poster antimilitariste. Jan Kloos tiqua, mais ce n'était plus le moment de s'amuser.

— Voilà le téléphone, annonça le sergent.

Il désignait un appareil vert sur le bureau. Jan Kloos décrocha le combiné, écouta la tonalité, puis raccrocha.

— Il marche, reconnut-il. C'est le seul appareil ici ?

— Oui, mon capitaine.

Jan Kloos hocha la tête, puis d'un geste très naturel, ouvrit l'étui de son pistolet, sortit l'arme et la braqua sur son vis-à-vis.

— À partir de maintenant, annonça-t-il, tu fais tout ce que je te dis, ou tu prends une balle dans la tête.

Les yeux du sergent s'exorbitèrent. Non seulement à cause du pistolet, mais parce qu'il venait de voir surgir sur le pas de la porte deux militaires et une femme armés jusqu'aux dents ! Devant l'incompréhension de son regard, Jan Kloos éclata de rire.

— Tu ne t'attendais pas à ça, hein... Appelle tes hommes, ordonna Jan Kloos. Je veux tout le monde ici dans trois minutes et ne joue pas au con...

— Mais enfin, qu'est-ce que vous voulez ? balbutia le sergent.

— Obéis ! fit Jan Kloos.

Subjugué, le sergent appela ses hommes. Ceux-ci arrivèrent les uns après les autres, aussitôt neutralisés par les envahisseurs. Jan Kloos avait pensé à apporter des menottes. Tous les soldats et le sergent furent attachés à des radiateurs, fouillés et avertis de ne pas bouger. Complètement dépassés, ils n'opposaient aucune résistance. Jan Kloos arracha le fil du téléphone du mur. Maintenant ils étaient coupés du monde. Ils disposaient de plusieurs heures pour ce qu'ils étaient venus faire.

— Va chercher le matériel, ordonna Jan Kloos à Hans.

Ils firent plusieurs aller-retour, ramenant des bouteilles d'air comprimé et des chalumeaux. Ensuite, ils descendirent le tout au sous-sol et se mirent au travail. Seule Erika était restée à la surface pour veiller sur les prisonniers et avertir d'un peu probable visiteur. Il ne restait que le soldat parti ramasser des champignons. Il réapparut une demi-heure plus tard et se présenta sans méfiance. Aussitôt neutralisé par Erika. Jan Kloos vint lui prêter main-forte, torse nu, en sueur : la porte du réduit contenant le matériel « sensible » résistait plus que prévu et le jeune terroriste commençait à être inquiet : il n'avait pas prévu ce contretemps.

CHAPITRE XIX

Il faisait un temps de rêve à La Haye et John Fitzpatrick se sentait d'excellente humeur. Il était en train de préparer les dossiers pour la réunion hebdomadaire de onze heures avec le conseiller politique lorsque la ligne directe qui le reliait au QG de l'OTAN, à Bruxelles, se mit à sonner.

— Fitzpatrick, annonça-t-il.

Ce qu'il entendit dans l'écouteur lui fit l'effet d'une douche glaciale.

— *My God !* s'exclama-t-il, vous êtes certain ?

— Nos gens sont là-bas, fit son correspondant. Prenez contact immédiatement avec vos homologues hollandais.

Il avait déjà raccroché. John Fitzpatrick composa le numéro du colonel van Nuys, l'estomac noué par l'angoisse.

— Colonel... commença-t-il.

L'officier du BVD le coupa aussitôt :

— Je suis au courant. J'allais vous appeler. L'attaque a été découverte par un motard qui apportait une instruction secrète, les mettant en garde contre une action de ce genre. Il faut que nous nous rencontrions immédiatement. Je suggère que vous veniez à mon bureau. Nous sommes extrêmement préoccupés.

C'était une litote : depuis vingt minutes, le téléphone du colonel van Nuys n'arrêtait pas de sonner. Jusqu'ici, il avait réussi à garder le couvercle sur la marmite, mais pour combien de temps ?

— Où est Mr Linge ? demanda-t-il.

— À son hôtel je suppose.

— Non, j'ai vérifié, il n'y a pas couché.

John Fitzpatrick étouffa un juron particulièrement grossier. Il ne manquait plus que cela.

— Je vais essayer de le trouver, promit le chef de station de la CIA. Je suis chez vous dans une demi-heure.

— Je vous attends, dit l'officier néerlandais, la voix étranglée par l'angoisse.

Ce qui se passait risquait au mieux d'amener la chute du gouvernement et au pire la remise en cause de toute la politique de l'OTAN.

Malko se réveilla en sursaut. Un soleil brillant filtrait à travers les rideaux. Margrit dormait toujours, recroquevillée en chien de fusil. Il regarda sa Seiko Quartz et sursauta : onze heures moins dix !

Il se rua vers le dressing pour téléphoner sans éveiller Margrit. John Fitzpatrick devait le croire mort ! À peine eut-il composé le numéro de l'Américain que celui-ci décrocha, hystérique.

— Où étiez-vous ? rugit-il.

— J'ai retrouvé la baronne, je suis chez elle, annonça Malko.

— *I don't give a shit !* explosa le chef de station. Venez tout de suite chez le colonel van Nuys. Il se passe des choses graves.

— Quoi ?

— Je ne peux pas en parler au téléphone.

Il raccrocha sans laisser à Malko le loisir de discuter.

Ce dernier subodorait ce qui avait pu mettre John Fitzpatrick dans cet état. Il s'habilla à toute vitesse, et descendit. Bernardt surgit de la cuisine.

— Je vais revenir, dit Malko, je vous interdis d'ouvrir à qui que ce soit en dehors de moi. La baronne dort, laissez-la dormir. Si la fille de la baronne téléphone, dites-lui surtout que sa mère n'est pas là, qu'elle est partie pour Marbella.

— Mais pourquoi ? protesta le vieux domestique. Mme la Baronne me recommande toujours de lui passer sa fille. Elle y est très attachée.

Malko le fixa bien en face :

— Parce que si elle vient ici, ce sera pour assassiner sa mère !

Abasourdi, Bernardt faillit en avaler son chiffon à argenterie. Inutile de lui laisser une arme, il ne saurait pas s'en servir. Malko descendit le perron espérant que Margrit allait dormir encore quelques heures.

Pourvu qu'il arrive ensuite à lui extraire ce qu'elle savait. Le coup de fil à John Fitzpatrick lui faisait craindre le pire.

Un silence de mort régnait dans le sobre bureau du colonel van Nuys. En dehors de l'officier hollandais et de John Fitzpatrick, il y avait deux civils, de hauts fonctionnaires à l'air fermé, que l'on avait présentés à Malko comme un représentant du ministère de la Défense et un membre du cabinet du Premier ministre. Gais comme deux furoncles sur la même fesse...

John Fitzpatrick se gratta la gorge et dit d'une voix blanche :

— Si nos informations sont exactes et je n'ai aucune raison d'en

douter, les terroristes se trouvent maintenant en possession de deux mines nucléaires en état de fonctionner...

Le colonel van Nuys était blême.

— Le commando qui a attaqué le dépôt du NAVO⁽²¹⁾ de Lichtervoorde a volé une demi-douzaine de blocs de plutonium permettant de rendre autant de mines opérationnelles. Nous avons vérifié : ils sont compatibles avec le matériel dérobé.

Malko était atterré. Une fois de plus la lourdeur administrative et la lenteur officielle provoquaient des catastrophes. Il aurait fallu garder tout de suite *tous* les dépôts de munitions de l'OTAN. C'était trop tard pour se lamenter. Il fallait retrouver les voleurs et surtout le matériel.

— Les soldats ont reconnu Jan Kloos ? demanda-t-il.

Le colonel van Nuys inclina la tête affirmativement.

— Oui. Erika était là aussi, ainsi que les deux hommes que nous avons déjà rencontrés au cours de cette affaire. L'un d'eux est celui qui a tenté de vous tuer à Amsterdam. Je pense que nous l'avons identifié.

— Qui est-ce ? demanda Malko.

— Un scientifique de l'Université d'Utrecht. Il s'était toujours fait remarquer par ses opinions extrémistes, prévoyant une apocalypse nucléaire. Il se nomme Willem Volker et c'est un spécialiste atomique de haut niveau. Il est sûrement capable de mettre en œuvre une mine de ce type.

Un ange passa, fuyant un champignon atomique. Les deux envoyés du gouvernement hollandais semblaient se recroqueviller à vue d'œil. L'un d'eux apostropha furieusement le colonel van Nuys :

— Colonel, vous n'allez pas nous dire que vous ignorez tout de l'endroit où se cachent ces terroristes ? À quoi servent vos services ?

L'officier hollandais devint écarlate.

— *Mijnheer*, dit-il d'un ton plus que rugueux, si votre ministre n'avait pas réduit dramatiquement nos crédits de fonctionnement, je serais peut-être à même de vous donner une réponse positive.

Le silence qui suivit fut étouffant. Le second interlocuteur essuya ses mains moites et dit d'une voix très lente, chargée de menace :

— Vous voulez donc dire qu'en ce moment, un groupe extrémiste se trouve quelque part en Hollande avec une capacité nucléaire ? C'est-à-dire qu'ils peuvent faire exploser une bombe atomique où et quand ils le veulent...

John Fitzpatrick s'agita sur sa chaise.

— Il ne s'agit pas d'une bombe, protesta-t-il, simplement d'une arme tactique de faible puissance. 0,1 kilotonne. Vingt fois moins que Hiroshima.

Le Hollandais tourna la tête vers lui. Si ses yeux avaient pu tuer, John Fitzpatrick serait tombé en poussière.

— Sir, dit-il d'un ton glacial, je me suis renseigné. Si cet engin explose, tout sera détruit par la chaleur dégagée dans un cercle de cinq cents mètres autour de l'explosion. Aucun être vivant ne résistera aux radiations dans un cercle d'un kilomètre. Le « flash » lumineux aveuglera tous ceux qui le regarderont d'un kilomètre de distance. Enfin, c'est un engin sale : la zone de l'explosion restera contaminée pour une centaine d'années... Cela vous suffit ? Nous sommes un petit pays, nous n'avons pas besoin d'une grosse bombe pour être détruits. Parce que je suppose que ces terroristes ont volé cet armement pour s'en servir.

Silence. Malko se lança finalement tandis que John Fitzpatrick demeurerait muet.

— Nous n'en savons rien, avoua-t-il. Peut-être s'agit-il seulement d'un chantage.

— Ils sont en possession de ces blocs de plutonium depuis plusieurs heures maintenant, remarqua le Hollandais, je suppose qu'ils auraient déjà fait connaître leurs exigences...

— Ils prennent peut-être certaines précautions, hasarda Malko. Nous allons le savoir très vite.

John Fitzpatrick s'étrangla. C'était juste ce qu'il ne fallait pas dire. Un des hauts fonctionnaires hollandais se leva.

— Messieurs, dit-il, nous avons le devoir de prévenir la population. Je vais faire diffuser des communiqués toutes les heures.

— *Oh, my God !* s'exclama John Fitzpatrick.

Il en retrouva d'un coup toute sa pugnacité.

— Sir, dit-il, vous allez déclencher une panique auprès de laquelle l'exode de 1940 sera une aimable plaisanterie... Que voulez-vous annoncer ? Qu'un projectile nucléaire va peut-être exploser dans un lieu que nous ignorons et à un moment que nous ne pouvons déterminer ? Que la population doit demeurer terrée dans des abris jusqu'à ce que ce soit arrivé ! Sans aucun résultat. Parce que vous savez très bien que nous sommes impuissants.

Le colonel van Nuys vint à la rescousse.

— La vie du pays va être complètement désorganisée, renchérit-il, nous serons incapables de maintenir l'ordre. Nous risquons des émeutes, des débordements imprévisibles...

L'homme du gouvernement les toisa, glacial :

— Alors, que suggérez-vous, messieurs ?

— De ne rien dire, laissa tomber John Fitzpatrick. Le temps de nous laisser poursuivre l'enquête ; de garder un secret absolu, même au sein des forces de l'ordre. Si cette histoire filtre, messieurs, les terroristes auront atteint leur but, même sans faire exploser une mine. Les gens auront eu tellement peur qu'ils feront n'importe quoi pour que des armes atomiques ne soient plus stationnées en Europe. Et les

Soviétiques auront obtenu avec une poignée de desperados ce qu'ils n'ont pu avoir avec des mouvements de masse.

— Parce que vous croyez que les Soviétiques sont derrière cette opération ? demanda le haut fonctionnaire hollandais d'un ton incrédule.

Exaspéré par tant de candeur, John Fitzpatrick l'apostropha brutalement.

— Vous croyez que c'est nous, peut-être ?

Le Hollandais resta bouche bée devant la fureur de l'Américain. De nouveau, un silence lourd régna dans la pièce, chacun campant sur ses positions. C'était l'impasse ; Malko savait que donner l'alerte ne servirait à rien. Dans son for intérieur, il était persuadé que si Jan Kloos et ses complices avaient monté une opération aussi complexe et de longue haleine avec le parrainage efficace des Soviétiques, ce n'était pas pour se croiser les bras ; il ne s'agissait pas non plus d'une affaire d'espionnage : ce modèle de mine n'avait rien de secret. Donc, ils se trouvaient en face d'une opération de guerre psychologique qui aurait des conséquences incalculables si elle réussissait... Leur seule chance était de retrouver Jan Kloos et ses amis avant qu'ils ne fassent exploser leur engin.

— Donnez-moi quarante-huit heures, demanda-t-il tout à coup.

Les deux hauts fonctionnaires hollandais se raccrochèrent aussitôt à cet ultime espoir.

— Vous pensez pouvoir réussir ? demandèrent-ils d'une seule voix.

— Peut-être, dit prudemment Malko. Si nous échouons, il sera temps d'alerter le pays.

Un des Hollandais demanda soudain :

— Comment peut-on faire exploser ces engins ?

— Par un senseur, un capteur relié à une cellule photoélectrique, ou par télécommande, précisa hâtivement John Fitzpatrick. D'une distance de deux à trois milles.

De mieux en mieux.

— Et si ces terroristes écrivent aux journaux ? demanda le représentant du premier ministre, de quoi aurons-nous l'air ?

— Vous ne serez pas plus ridicules que si vous annoncez aujourd'hui que des terroristes se baladent dans votre pays avec des armes atomiques, fit remarquer Malko. On pourra toujours dire qu'il s'agit d'un bluff. Mais je crois qu'ils ne se manifesteront pas.

— Vous voulez dire que...

— Oui... Il faut les neutraliser avant.

Les deux Hollandais se regardèrent. Puis l'un se leva et dit :

— Excusez-nous un moment, messieurs.

Dès qu'ils furent sortis, John Fitzpatrick explosa :

— Vous avez une piste ?

— La baronne van Deyssel m'a affirmé qu'elle sait où ils se trouvent. J'espère arriver à le lui faire dire...

— Mais elle est folle, grogna l'Américain. Comment...

— Non, elle n'est pas folle, dit Malko. Seulement désespérée, droguée et traumatisée. De toute façon, nous n'avons guère le choix.

Ils s'interrompirent. Les deux hauts fonctionnaires hollandais venaient de rentrer dans la pièce, raides comme des parapluies. Le représentant du premier ministre s'avança vers Malko et dit d'une voix étranglée :

— *Mijnheer*, si dans quarante-huit heures, vous n'avez pas mis ces terroristes hors d'état de nuire, nous ferons notre devoir.

CHAPITRE XX

Malko et John Fitzpatrick échangèrent un regard éloquent. Ils avaient un sursis. Dignement, les deux hauts fonctionnaires après un signe de tête plutôt sec, se dirigèrent vers la porte. Avant de sortir, l'un d'eux se retourna et jeta au colonel van Nuys :

— Colonel, pensez aux mesures capables d'éviter une trop grande panique de la population, si nous avons à les prévenir...

La porte à peine refermée, John Fitzpatrick secoua la tête, accablé :

— Ces crétins ont les jetons ! Ils savent bien le bordel que ça va être.

Le colonel van Nuys, la tête entre ses mains, réfléchissait.

— Qu'est-ce qu'ils veulent, mon Dieu ? demanda-t-il. Ils sont capables de téléphoner à une télévision et de dire :

« Nous avons une bombe atomique et nous voulons ça et ça... »

— Vous avez vraiment une piste ? interrogea John Fitzpatrick.

— Je vous le dirai très vite, répondit Malko.

— Il vous faut une protection, fit l'Américain, je vais m'en occuper immédiatement. Je crois que vos amis Chris et Milton ne sont pas loin...

— Comment ? Je les croyais en Amérique centrale...

— Ils sont grillés, fit le chef de station de la CIA. On les avait envoyés à Beyrouth, pour superviser le rembarquement des Marines et tenter de récupérer deux Américains kidnappés. En ce moment, ils doivent être en route vers Francfort. Je vais les intercepter avant qu'ils ne repartent pour de bon...

— Je suis ravi, dit Malko, mais cela ne nous donne pas une solution. Si Margrit ne parle pas...

— Faites-la parler, enjoignit John Fitzpatrick.

— Je ne peux pas lui arracher les ongles, quand même, objecta Malko en se levant.

Il n'y avait pas une minute à perdre.

Après avoir demandé à travers la porte à qui il avait affaire, le

vieux maître d'hôtel ouvrit, toujours aussi compassé.

— Mme la Baronne se repose toujours, annonça-t-il.

Soulagé, Malko prit le temps de se faire préparer un café.

Personne n'avait téléphoné, donc Erika n'avait pas peur de sa mère ou Jan et elle avait d'autres chats à fouetter.

Ragaillardi, il monta l'escalier et pénétra dans la chambre de Margrit van Deyssel. Son cœur se mit à battre plus vite : le lit était défait, mais vide ! Il se précipita dans la salle de bains et s'arrêta net sur le pas de la porte, horrifié.

Margrit van Deyssel était là, dans sa baignoire, qui ressemblait à un lac rouge. Son bras gauche pendait dehors, avec une profonde coupure au poignet. Du sang avait imprégné la moquette blanche. Ce n'était pas tout. La tête reposait sur un appui-tête rond, lui aussi maculé de sang, de matières cervicales et de débris d'os. Le petit pistolet à crosse de nacre était encore enfoncé dans sa bouche. Les yeux fermés, elle semblait dormir. Révulsé par cette scène atroce, Malko se pencha pour voir les dégâts.

Non seulement Margrit van Deyssel s'était ouvert les veines, mais pour être sûre de mourir, elle s'était aussi tiré une balle dans la bouche...

Il se redressa, le cœur serré. On n'avait même pas à lui fermer les yeux... Pauvre baronne. Pourquoi avait-elle choisi cette solution ? La drogue l'avait fait basculer, ou alors, un moment de lucidité. Ou encore la peur de trahir sa fille, comme ces gens qui, sachant qu'ils ne pourraient résister à la torture, se jettent par la fenêtre pour ne pas risquer de parler. Il avait suffi d'une heure, plus il y réfléchissait, plus Malko pensait que c'était la vraie motivation de Margrit. Elle savait qu'il reviendrait. L'enjeu était trop énorme pour faire des enfantillages. Elle aurait été obligée de parler, donc de mettre sa fille en danger. Margrit van Deyssel, dans un sursaut désespéré, avait choisi de sacrifier sa vie pour donner une petite chance à Erika, laissant les autres se débrouiller... Là où elle était maintenant, il n'y avait pas de bombe atomique.

Malko, après un dernier regard, sortit de la salle de bains et décrocha le téléphone de la chambre.

— Chris Jones et Milton Brabeck sont en route, annonça John Fitzpatrick dès qu'il l'eut en ligne. Ils atterriront à Amsterdam dans deux heures.

En d'autres circonstances, Malko eut été heureux de retrouver ses vieux complices. Mais il était trop bouleversé par la mort de la baronne pour s'en réjouir...

— Moi, j'ai une mauvaise nouvelle, dit-il, une très mauvaise...

Il « sentit » le chef de station s'effondrer à l'autre bout du fil, en apprenant la mort de Margrit.

— C'est épouvantable, fit l'Américain. Qu'allons-nous faire pour retrouver ces dingues ?

— Je ne suis pas Superman, remarqua Malko. Maintenant, je n'ai plus aucune piste. Il faudrait remonter à partir de la librairie de Rotterdam et des personnages qui entourent Jan Kloos.

— Les Hollandais sont dépassés, maugréa l'Américain. Leur police est démobilisée depuis des années et paralysée par des lois idiotes.

— On ne peut pas fouiller toutes les maisons d'Amsterdam, remarqua Malko, il pourrait passer à la TV les photos de Jan Kloos et d'Erika en demandant à la population de nous aider...

— Dans ce pays, il faudrait au moins un ordre de la Reine pour faire un truc comme ça, soupira John Fitzpatrick.

— Pour le moment, dit Malko, je vais me laver le cerveau. Vous pouvez me joindre à mon hôtel.

Le lavage de cerveau à la vodka commençait à faire son effet. La boule qui bloquait la gorge de Malko avait très nettement fondu. Il avait commandé une bouteille de Stolichnaya au bar, acheté du caviar, branché la musique et se tartinait du caviar pour ne pas se brûler l'estomac. Rêvant d'Alexandra, afin d'effacer la vision du cadavre de Margrit.

Pour chasser ses inutiles pensées érotiques, il se repencha sur son problème, avec le détachement que donne l'alcool. Essayant de se mettre dans la peau de Jan Kloos. Toute cette opération avait été soigneusement planifiée et calculée. Encadrée par les Soviétiques. Or, ceux-ci étaient tout, sauf des fous furieux.

Si le projet de Jan Kloos les intéressait, c'est qu'il servait leurs objectifs. Ce qui éliminait déjà pas mal de choses. Jan Kloos n'avait pas volé une mine atomique pour la faire exploser au milieu de la ville, ce qui horrifierait tout le monde, sans rien prouver. Il devait y avoir autre chose.

Il reprit une cuillerée de caviar et un verre de vodka glacée. On frappa à la porte. Méfiant, il se leva, son pistolet à la main et regarda par l'œilleton qui était là. Il aperçut des longs cheveux noirs et la bouche pulpeuse d'Odila Kaiser, l'assistante du colonel van Nuys. Il ouvrit et eut un petit choc en se trouvant en face de la ravissante métisse au visage sensuel et doux. Une robe chinoise moulait son corps tout en courbes, imprégné de la langueur créole.

— Je ne vous dérange pas ? demanda-t-elle timidement.

— Bien sûr que non.

— Le colonel van Nuys m'a chargé de vous remettre ceci.

Elle lui tendit une enveloppe. Malko rouvrit. C'était une série de

questions à poser à Margrit van Deyssel concernant le passé de sa fille : des noms, des dates, des lieux. Afin de les aider à remonter une piste possible. Malko sentit la boule lui remonter dans la gorge. La jeune fille le regardait en souriant. Malko posa le papier.

— C'est un peu tard, dit-il. La personne à qui était destiné ce document est morte.

— Oh mon Dieu...

Le visage de la jeune femme avait pris une expression comiquement affligée. Elle était encore plus belle. Il remarqua ses très longs ongles rouges, la finesse de son poignet... et le galbe de ses jambes.

— Vous repartez à La Haye ? demanda-t-il.

— Oui.

— Comment ?

— En train.

— Vous êtes surinamienne, n'est-ce pas ?

— Oui.

Malko sourit.

— Je connais bien votre pays.

Elle eut une exclamation de surprise non feinte. Le cloisonnement n'était pas un vain mot dans les Services hollandais.

— Vous connaissez le Surinam ?

— Très bien, dit Malko. J'y ai même de bons souvenirs... Prenez un verre avant de repartir. Un peu de vodka ne vous fait pas peur ?

— Je ne bois pas beaucoup d'alcool et mon train...

— Les trains ça se rate, dit Malko. Je vais vous donner du champagne, c'est plus doux que la vodka.

Il alla chercher dans le mini-bar une bouteille de Moët et Chandon millésimé, fit sauter le bouchon et tendit à Odila Kaiser un verre plein de mousse dorée et pétillante. Il avait fichtrement besoin d'une récréation.

Le niveau de la bouteille de vodka avait sérieusement baissé, il ne restait plus de caviar et le Moët et Chandon donnait aux yeux d'Odila Kaiser un éclat inhabituel. Elle riait sans arrêt. Un rire léger, comme les bulles du champagne qu'elle n'arrêtait pas de boire, assise sur le grand lit, à côté de Malko.

Il se pencha soudain vers elle et, tout naturellement, ils échangèrent un long baiser. Ils flirtèrent ensuite, la jeune Surinamienne semblait s'épanouir sous ses caresses mais elle l'arrêta avec un regard navré lorsqu'il voulut aller plus loin.

— Je ne peux pas.

Il n'eut pas le temps d'être déçu. Odila avait recommencé à l'embrasser et, en même temps, ce qui semblait en contradiction avec ce qu'elle venait de dire, sa main s'égara vers lui, le massant doucement. Très vite, Malko fut dans un état à faire honte à un chimpanzé en rut. Délicatement, avec des gestes gracieux, Odila remplaça ses mains par sa bouche, administrant à Malko une des plus douces fellations qu'il eût jamais connue : c'était absolument exquis. Odila semblait immobile, mais pourtant, elle lui faisait l'amour avec sa bouche d'une façon délicatement sophistiquée. Il aurait voulu que cela dure des heures, prolonger son plaisir, avant de se répandre longuement dans la bouche accueillante d'Odila Kaiser.

À peine son éclair de plaisir était-il éteint qu'une idée lui traversa la tête.

La solution possible à son problème.

Comme si son violent orgasme avait balayé tous les nuages qui obscurcissaient son cerveau.

Odila Kaiser était déjà debout, les joues écarlates et les yeux baissés.

— Je dois partir pour La Haye, dit-elle, je suis très en retard...

Malko se leva.

— Attendez, je vais vous raccompagner.

La jeune Surinamienne n'eut pas le temps de répondre. On avait frappé à la porte. Odila eut un regard affolé. Malko alla inspecter à l'œilletton et se retourna vers elle.

— Ce n'est rien. Des amis.

Quand Odila aperçut la silhouette gigantesque de Chris Jones s'encadrer dans le battant, elle demeura figée. Milton Brabeck se glissa à son tour dans la pièce, tout aussi massif, et posa une petite valise. Chacun mesurait environ 1 m 90, avec des carrures de docker, des cheveux gris très courts, des yeux sans cesse en mouvement et, en dépit de leur taille, des allures félines. Les deux gorilles rougirent ensemble.

— On ne voudrait pas vous déranger, lança Chris Jones, caustique, mais il paraît qu'il y a urgence.

Il se donnait un mal fou pour ne pas regarder Odila Kaiser mais son regard glissait sans cesse vers la jeune Surinamienne.

— Vous ne me dérangez pas, dit Malko. Miss Kaiser m'apportait des documents de la part de nos homologues hollandais.

— Je m'en vais, se hâta de dire la Surinamienne.

En un éclair, elle eut serré la main de Malko et disparut, après avoir jeté un dernier coup d'œil effrayé aux gorilles.

Dès qu'ils furent seuls, Chris Jones ôta sa veste, découvrant le réseau compliqué de holsters qui maintenait toute une artillerie sophistiquée. Puis, il s'assit sur le lit et soupira.

— Il y a des semaines qu'on a rien fait ! À Beyrouth, on pensait s'amuser, et puis, les bougnoules ont rendu d'eux-mêmes les mecs qu'ils avaient kidnappés. Tellement ils ont eu les jetons qu'on aille les chercher.

— Si ça coûtait pas si cher, remarqua Milton Brabeck, je m'offrirais un des obus du *New Jersey*, ça fait vraiment du bruit quand ça part...

— Et quand ça arrive, gloussa Chris Jones. C'est pas triste.

Il se pencha et ramassa sur le lit un long cheveu noir qu'il tendit à Malko.

— Tenez, votre « envoyée spéciale » a oublié ça... Vous l'avez reçue sur le lit ?

Milton Brabeck s'étrangla de joie.

— Je vois que vous avez toujours autant d'humour, remarqua Malko. C'est frais. Je vais quand même vous dire pourquoi vous êtes ici...

Quand il eut fini, Milton Brabeck laissa tomber :

— Y a qu'à les laisser faire exploser leur trac. Ça fera quelques connards de moins. Depuis Arnhelm⁽²²⁾, j'aime pas les Hollandais. Ils sont toujours en retard d'un pont.

— Si vous continuez, dit Malko, je vous loue des bicyclettes et je vous achète des shorts... Il décrocha le téléphone. Le major Gordon Wilson n'avait plus sa voix claironnante. Il demanda anxieusement à Malko des nouvelles. Ce dernier esquiva et posa la question qui l'intéressait :

— Quand arrive le prochain chargement de matériel sensible ?

— Demain matin, annonça Wilson. Pourquoi ?

— Je vous remercie, dit Malko. Je pense que je vais venir vous rendre visite.

Milton et Chris l'observaient.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Chris.

— Je vous emmène dans un endroit charmant, annonça Malko.

Le regard des gorilles s'alluma :

— Où ?

— Laissez-moi vous faire la surprise.

— J'espère qu'il y aura beaucoup de petites comme celle de tout à l'heure, soupira Milton. De la Hollande, je ne connais que le Gouda...

Des milliers de grues au garde-à-vous dans la bruine semblaient veiller sur des kilomètres d'emplacement de containers protégés par des clôtures métalliques. Milton se tourna vers Malko.

— Dites donc, où on va ?

— Visiter une partie du port de Rotterdam, annonça suavement Malko, j'étais certain que cela vous passionnerait.

Chris regarda les grues en train de décharger les bateaux.

— Où sont les putes ?

— Il n'y en a pas, dit Malko, il paraît que ça fait désordre et vous savez que les Hollandais sont des maniaques de la propreté.

Cela soulageait son angoisse de plaisanter un peu. Ils retrouvèrent le colonel van Nuys, avec deux de ses adjoints, dans une Datsun noire, à l'entrée du Quick Dispatch Center. Il s'avança vers Malko, le visage grave et lui serra longuement la main.

— Je suis désolé pour la baronne van Deyssel, dit-il. Ma collaboratrice m'a dit ce qui s'était passé. J'espère que votre intuition est bonne. De toute façon, nous n'avons rien à perdre...

Malko s'était dit que l'idée des Soviétiques était probablement de faire d'une pierre deux coups. Terroriser la population hollandaise par une explosion nucléaire « accidentelle » et faire porter le chapeau aux Américains. Quoi de mieux dans ce cas que de provoquer l'explosion à l'endroit où on déchargeait le matériel militaire de l'OTAN ? On croirait à une fausse manœuvre. L'endroit était difficile à surveiller et l'explosion ne causerait pas beaucoup de pertes humaines dans cette zone industrielle... Par contre, l'effet moral serait dévastateur... Plus aucun port n'accepterait de débarquer du matériel nucléaire...

Deux cargos US arrivaient le lendemain matin très tôt et toute la zone serait bouclée. Par contre avant, la surveillance était plutôt relâchée. Donc, si on cachait l'engin nucléaire dans les docks, il n'y avait plus qu'à le déclencher par télécommande...

Le colonel van Nuys tendit un compteur Geiger à Malko.

— Voilà, il y en a deux autres pour vos collaborateurs. Personne n'est au courant. Je vous souhaite bonne chance...

Milton et Chris reçurent chacun un compteur Geiger et Malko leur expliqua le maniement, d'ailleurs très simple.

— Normalement, dit-il, il n'y a aucun matériel nucléaire dans tout ce foutoir. Or, ces mines activent le compteur dans un rayon de cent mètres. Donc, si votre compteur donne signe de vie...

— C'est que la petite bête est là, continua finement Chris Jones qui ne respectait rien.

— Le dock est en forme de trapèze, expliqua Malko, dont le plus grand côté est le quai, avec près d'un mille... Nous en avons pour des heures. Mais il ne faut laisser aucun coin inexploré, ne rien négliger.

L'énorme terrain contenait des milliers de containers, dehors, sous des hangars. Plus les caisses, les tas de ferraille, les véhicules. Après avoir séparé la zone en trois morceaux, ils partirent chacun de leur côté.

Malko avait mal au dos, et aux reins, à force de se pencher et d'escalader des montagnes de containers. Le seul grésillement qu'il entendait était celui du Motorola accroché à sa ceinture pour communiquer avec les deux gorilles et le colonel van Nuys. Ce dernier était demeuré au Centre de contrôle, supervisant l'enquête en cours.

Trois heures de recherche déjà. C'était décourageant. Malko avait accompli à peu près le tiers de ce qu'il avait à faire. Pour changer un peu des containers, il gagna une zone en bordure du grillage où se trouvaient des véhicules en attente d'expédition dans des garnisons d'Allemagne. Tous avaient encore leurs plaques américaines d'origine. Malko s'approcha et commença à promener son compteur autour d'eux. Au troisième passage, il crut que son cœur s'arrêtait : le compteur « bipait ». Devant un fourgon Ford. Il s'approcha et le « bip » se fit plus intense...

Il s'éloigna, cela diminuait. Il revint, avec le même résultat.

Malko inspecta le véhicule de l'extérieur et ne vit rien de suspect. Aucune portière n'était verrouillée, mais il n'osa pas ouvrir : le véhicule pouvait être piégé. Décrochant le Motorola de sa ceinture, il appela le colonel van Nuys.

— Colonel, dit-il, j'aimerais que vous veniez. Dans la zone A, près du grillage, là où il y a des voitures.

Un premier mur de sacs de sable isolait le véhicule suspect, au cas d'une explosion déclenchée par un piège. Ensuite, plus près, des écrans de plomb arrêtaient les faibles radiations de l'engin nucléaire. Une masse de 1,5 kilo de plutonium n'était heureusement pas trop nocive, sous cette forme. Tout le périmètre autour du quai Prinses Beatrix avait été bien entendu interdit à la circulation par l'armée et le trafic portuaire suspendu dans cette zone.

Ne subsistaient au Quick Dispatch Center que des policiers, des hommes du BVD et de l'armée hollandaise et des Américains. Une équipe du génie hollandais munie de combinaisons anti-radiations était en train de s'activer sur le fourgon Ford. Le colonel van Nuys émergea du mur de sable, rayonnant, et fonda sur John Fitzpatrick et Malko.

— Ça y est ! annonça-t-il. Nos spécialistes viennent d'ôter la « case » de plutonium, désamorçant l'engin.

Le véhicule n'était pas piégé. Par contre, le dispositif de mise à feu était activé sur la télécommande.

John Fitzpatrick, muet d'émotion, serra la main de Malko à lui

briser les phalanges. Deux hommes en combinaison blanche sortirent de l'enceinte protégée portant avec précaution un container de plomb de la taille d'un carton à chapeau : la mine nucléaire.

— *Thanks God !* Nous avons gagné, murmura l'Américain.

Malko aussi avait la gorge serrée. Son raisonnement s'était avéré juste. Seulement, il n'avait fait qu'écarter le danger le plus immédiat.

— John, dit-il, nous n'avons pas gagné. Nous avons seulement éliminé le danger le plus pressant... Ils ont une autre mine nucléaire en réserve. Ils vont être fous de rage quand ils ne pourront pas déclencher l'explosion. Vous imaginez ce qu'ils risquent de faire ?

John Fitzpatrick l'imaginait très bien.

Les terroristes cette fois allaient faire exploser leur second engin n'importe où. Juste pour se venger. La menace était loin d'être écartée.

CHAPITRE XXI

John Fitzpatrick semblait avoir vieilli de vingt ans.

— Que Dieu nous protège ! dit-il à voix basse. Mais que pouvons-nous faire ?

Malko ne lui répondit pas immédiatement : deux véhicules de l'US Army, protégés par une section de Marines venaient de charger séparément les deux éléments de la mine nucléaire et s'éloignaient. Cette fois sous bonne garde. Ces docks immenses et déserts donnaient une impression irréaliste de fin du monde.

— Je pense, dit Malko, que nous avons une chance de les coincer s'ils n'ont personne pour observer ce qui se passe en ce moment.

— Pourquoi ?

— Parce que si c'est le cas, dit Malko, ils savent que nous avons découvert leur machine infernale et risquent de réagir très vite et très mal. Tandis que, si par bonheur, ils n'ont pas surveillé leur opération, nous avons une chance.

— Mais comment ?

Le colonel van Nuys s'était rapproché et suivait leur conversation, le visage fermé.

— D'abord, suggéra Malko, il faut que les choses redeviennent normales ici le plus vite possible. À mon avis, l'explosion de cet engin devait être prévue pour la fin de la nuit. Afin de ne pas causer trop de morts. Ils ne pouvaient pas le laisser trop longtemps et, avant, les cargos n'étaient pas arrivés. Donc, si rien ne se passe, ils risquent de venir voir pourquoi la mine n'a pas fonctionné.

— C'est juste, approuva van Nuys. Il faut coûte que coûte éliminer ce second engin. Sinon, nous allons à la catastrophe. Je suis d'accord pour mettre en place un dispositif discret dès cette nuit.

— Je viendrai dès l'aube, dit Malko, quand le premier cargo arrive.

— *My God !* Pourvu que vous ayez raison, soupira John Fitzpatrick. Si jamais...

Il arrêta sa phrase et personne n'osa la terminer. Ils imaginaient tous les trois la même chose : un champignon atomique s'élevant quelque part au-dessus de la Hollande, avec son atroce cortège de mort et de destruction.

Chris Jones qui suivait la conversation, murmura à l'oreille de Milton Brabeck :

— Moi, si j'en chope un, je lui arrache les couilles avec des tenailles.

Odila Kaiser pépiait agréablement dans son anglais approximatif, n'arrivant pas à détendre Malko. Le cadre un peu solennel du *Vijff Vliegen*, le meilleur restaurant d'Amsterdam ne l'intimidait pas. Ils attaquaient leur troisième bouteille de Moët mais Malko n'arrivait pas à faire fondre la boule qui lui bloquait la gorge. La collaboratrice du colonel van Nuys avait accepté facilement de dîner avec lui. Ses longs cheveux tressés en natte lui donnaient l'air plus sérieux, mais sa robe de jersey gris la moulait encore plus que la tenue chinoise.

Malko regarda sa Seiko Quartz : dix heures. Encore sept heures avant le départ. Il était sûr que ni John Fitzpatrick, ni le colonel van Nuys ne dormiraient beaucoup cette nuit. Sans parler de la poignée de hauts fonctionnaires au courant de l'effroyable menace qui pesait sur le pays.

— Allons-y, dit-il.

À une table voisine, Chris et Milton dévoraient les serveuses des yeux, à défaut de toucher à la nourriture. Les épaisses sauces nappant tout leur donnaient des haut-le-cœur. Lorsque Odila et Malko passèrent près de lui, Milton lança :

— On bouffe comme des sauvages ici ! Je vais me payer un hamburger.

— Faites ce que vous voudrez, dit Malko, mais à six heures soyez au Quick Dispatch.

Dès qu'ils furent dans la chambre du *Krasnapolski*, Odila s'approcha de Malko et l'embrassa avec une passion, qui même renforcée par le Moët, ne semblait pas feinte. Lorsque Malko la débarrassa de sa robe, il découvrit un « body » en dentelle, à peine plus clair que la peau satinée de la créole à faire abjurer un pape.

Sa poitrine pleine jaillissait de la dentelle et on avait envie d'y mordre.

Ils se laissèrent rouler sur le lit où Odila s'enroula autour de Malko comme une liane, avec une douceur et une sensualité qui le touchèrent. Ses baisers indiscrets, ses caresses timides et savantes, le contact de cette peau douce lui firent momentanément oublier l'épée de Damoclès suspendue sur leur tête. Quand il fit sauter les pressions

fermant le « body » à l'entrejambe, Odila bascula sur le dos et l'attira en elle. Le miel coulait de son ventre et elle commença à onduler lentement sous lui. Accélérant peu à peu son rythme. Les yeux grands ouverts.

Puis, elle se mit à haleter et les ferma avec une secousse de tout son corps, serrant Malko à lui briser les os.

Ensuite, ils recommencèrent. Et Odila ferma les yeux plusieurs fois, ne semblant pas pouvoir s'arrêter de jouir. Épuisée, épanouie, elle sourit à Malko et dit de sa voix enfantine, dans son anglais bizarre :

— Je suis très en chaleur pour ton personnage...

Il était parvenu à se retenir et recommença à lui faire l'amour, après l'avoir débarrassée de son « body ». Il ne se lassait pas de cette peau lisse, ferme, très légèrement parfumée. Quand enfin, il se vida en elle, ils demeurèrent enlacés.

Puis, c'est Odila qui revint à la charge. Et Malko bascula de nouveau dans un Nirvana bienfaisant sous les caresses de sa bouche qui semblait être partout à la fois. Elle était infatigable...

Il ne savait plus combien de fois elle avait crié. Cela continua très longtemps. Quand il consulta sa Seiko Quartz, il était quatre heures et demie du matin. L'heure de se préparer. Une dernière fois, Malko étreignit le corps satiné et tiède qui venait de lui procurer tant de plaisir et se leva.

Le soleil matinal avait tout juste réussi à dissiper le brouillard glacé. Malko regarda le ciel bleu, priant pour que ce ne soit pas l'aube de l'apocalypse.

Toute la zone autour du quai Prinses Beatrix arborait un aspect parfaitement normal, pourtant l'objet d'une surveillance sophistiquée et sans faille. Malko savait que depuis le lever du soleil, des dizaines d'hommes attendaient près de leur téléphone. L'ultimatum du gouvernement hollandais expirait à la fin de la journée.

Les hommes du colonel van Nuys assuraient une surveillance en trois cercles concentriques, le dernier se trouvant à une trentaine de mètres du fourgon Ford où on avait découvert la mine nucléaire. Il était dix heures et le déchargement des cargos durait depuis six heures du matin. En apparence tout était normal, les policiers se montrant très discrets. Avec Chris Jones et Milton Brabek, Malko était dissimulé dans un container vide d'où il surveillait tout.

Jan Kloos et ses amis allaient sûrement venir.

Jan Kloos posa un regard noir de haine sur Willem Volker qui, pour la dixième fois, appuyait sur la télécommande de la mine nucléaire. Ils se trouvaient à vol d'oiseau à environ quatre kilomètres de l'engin et ne risquaient rien.

— Ça ne marche pas, gémit Willem Volker.

— Je vois bien ! *Kuttekop* ! gronda Jan. Si tu as foiré ce truc, je te tuerai.

— Je suis certain d'avoir fait ce qu'il fallait, protesta le scientifique. Il y a peut-être trop d'obstacles pour la télécommande.

— Alors, montons, suggéra Jan Kloos.

Ils se trouvaient au pied d'une énorme tour de béton érigée au bord du Rhin, terminée par un restaurant et un observatoire, sur la rive opposée au pier Prinses Beatrix.

Jan Kloos alla chercher Erika dans le fourgon, y laissant Hans. La seconde mine, toujours dans son container de plomb était dissimulée à l'intérieur. Le véhicule repeint par Hans était beige. Ils prirent des tickets et empruntèrent tous les trois l'ascenseur jusqu'à l'observatoire. Là, Willem Volker essaya une fois encore sa télécommande. Sans plus de succès.

— *Trek je maar af* !⁽²³⁾ grommela Jan Kloos, ivre de rage.

Le scientifique leva un regard affolé vers lui :

— Qu'est-ce qu'on fait ?

— Tu vas voir là-bas ce que tu as déconné.

Willem Volker eut un haut-le-corps.

— Ce n'est pas possible ! Ils vont me piquer...

Jan Kloos secoua la tête :

— N'aie pas peur. Erika va prendre le fourgon et le laisser devant la gare centrale. Elle revient en taxi. Moi, je reste ici. Tu as activé le détonateur de la seconde ?

— Oui.

— Donc, il suffit de presser sur la télécommande ?

— Oui.

— Alors s'ils te piquent, tu leur dis de te laisser gentiment partir. Si tu n'es pas revenu dans une heure, je déclenche le feu d'artifice. D'ici, on aura une belle vue...

— Mais ce n'est pas ce qu'on avait dit, protesta mollement le gros homme. Personne ne croira que ce sont les Américains...

— Tant pis, fit Jan Kloos. Tu ne penses pas que je me suis donné tout ce mal pour laisser tomber... Va, Hans t'accompagne. Si c'est juste un fil mal branché, on est encore dans les temps.

Subjugué, Willem redescendit avec Erika. Ils se séparèrent en bas et il gagna la Golf après avoir récupéré Hans. Secrètement, Willem était presque content que l'engin n'ait pas explosé. Une petite voix lui criait qu'il allait se jeter dans la gueule du loup, mais cela lui était

indifférent.

La radio accrochée à la ceinture de Malko grésilla et la voix du colonel van Nuys annonça :

— Un véhicule suspect s'avance vers la clôture, deux hommes à bord... Ils s'arrêtent, regardent autour d'eux... Un silence. Puis, la voix du Hollandais encore plus excitée.

— Le plus jeune, un blond, est en train de cisailer le grillage. C'est fait... Il regagne la voiture... Attention, à vous, l'autre en sort et vient de se glisser à l'intérieur.

— Je le vois, annonça Malko.

C'était celui qui avait tiré sur lui en bicyclette ! Toujours l'air aussi négligé. Il se dirigea droit vers le van Ford et ouvrit la porte arrière. Il ne lui fallut pas un quart de seconde pour voir que la mine nucléaire avait disparu et comprendre le piège. Il bondit en direction de la clôture, intercepté aussitôt par Chris Jones qui le plaqua comme un joueur de rugby. Les deux hommes roulèrent à terre. Le scientifique luttait avec l'énergie du désespoir. Il hurla :

— Hans ! Hans !

Le blondinet sortit de la voiture au moment où Malko émergeait de son container.

Seulement, le blondinet avait un FAL ! Voyant Malko, il ouvrit le feu aussitôt, balayant toute la zone et Malko dut plonger derrière les voitures dont les pare-brise se pulvérisèrent... Chris et Willem Volker luttèrent toujours. Milton Brabeck sortit à son tour, tirant à deux mains avec son 357 Magnum, les genoux fléchis. Sur six balles, il en mit quatre dans Hans le blondinet qui sembla se désagréger, lâchant son FAL. Des policiers surgissaient de tous les coins. Chris Jones poussa un hurlement. Willem Volker l'avait cruellement mordu à la main ! D'un revers, il l'assomma net. Quand Malko arriva près d'eux, le gorille relevait son adversaire, sonné. Les Hollandais accouraient, avec en tête, le colonel van Nuys. Willem Volker s'ébroua et dit d'une voix mal assurée :

— Relâchez-moi tout de suite, sinon, il va arriver quelque chose de terrible.

— Écartez-vous, ordonna le colonel van Nuys. En hollandais, il s'adressa au scientifique :

— Vous êtes hollandais, vous voulez tuer des concitoyens, des femmes, des enfants ? Vous, un pacifiste...

Le scientifique ne répondit pas. Buté. La tête baissée, il répéta :

— Laissez-moi partir, sinon, il fera exploser la mine...

— Où est-il ?

— Je ne vous le dirai pas. Je veux partir. Sinon, elle va exploser.

— Vous êtes monstrueux ! explosa le colonel van Nuys. Que voulez-vous ? Je suis mandaté par le gouvernement pour vous dire...

Malko l'interrompit.

— Vous perdez votre temps...

— Très bien, nous allons l'interroger, dit le Hollandais.

Soudain, Chris Jones souleva Willem Volker par le col de sa veste, prit son élan et lui balança son énorme poing en plein visage ! On eut l'impression que le poing pénétrait dans la bouche, tant le choc fut violent ; Willem Volker s'effondra sur le dos, une tache de sang à la place de la bouche. Il n'avait plus une seule incisive. Paisiblement, Chris Jones le redressa et le traîna vers une des voitures. Aussitôt, Milton Brabeck se plaça entre les deux hommes et les Hollandais.

— Mais qu'est-ce que vous faites ? protesta van Nuys.

— Ben, vous voyez bien qu'il l'interroge, expliqua Milton.

— C'est de la boucherie, commenta l'officier hollandais. Cet homme est un criminel, mais...

— Vous préférez qu'une charge nucléaire explose ? demanda Malko.

Chris Jones colla le visage sanglant de Willem Volker contre le sien et dit paisiblement :

— Tu vas nous mener à tes copains. Sinon, il va rien rester de toi ! Comme on est pressés, maintenant, je vais vraiment devenir brutal.

Sans attendre la réponse du Néerlandais, il le saisit par les cheveux et lui abattit de toutes ses forces le visage sur le capot d'une Chevrolet garée là. Trois fois de suite. Quand il le redressa, Willem Volker n'avait plus rien d'un humain. Les cartilages écrasés, la bouche et le nez aplatis, un œil hors de son orbite, il était abominable à regarder. Chris Jones n'avait pas vu un gros boulon qui saillait sur le capot.

— Arrêtez ! cria van Nuys, faisant un pas en avant.

Sans répondre, Milton Brabeck releva le canon de son Python 357 Magnum.

— Alors ? demanda Chris Jones.

Seul, un gargouillis lui répondit.

Il se remit à frapper le visage de Willem Volker contre la voiture. Le bruit des os brisés sur la tôle était horrible. Personne ne bougeait plus, ils étaient tous paralysés par la sauvagerie de cette scène. Enfin, Willem Volker murmura quelque chose à Chris Jones qui le laissa tomber comme un paquet et revint vers Malko :

— Vous connaissez un restaurant au sommet d'une tour sur le bord du Rhin ?

Malko se tordit le cou pour apercevoir le sommet de la tour. À côté se trouvait un grand jardin vide. Les hommes du colonel van

Nuys, en civil et discrètement, avaient déjà investi tous les alentours et le bas du bâtiment. Un fourgon peint en gris, au toit hérissé de plusieurs antennes se gara au pied de la tour. Le colonel du BVD en sortit et rejoignit Malko dans le magasin de souvenirs installé au rez-de-chaussée.

— L'émetteur ondes courtes est activé. Désormais un barrage infranchissable électromagnétique empêchera Jan Kloos de se servir de sa télécommande.

— Et s'il y a un autre système de mise à feu ? Une minuterie ?

— L'autre jure que non, dit l'officier. Malheureusement, nous n'avons aucun moyen de vérifier.

— Allons-y, dit Malko.

Plus personne n'était autorisé à monter dans la tour. Ils se tassèrent à une douzaine dans un des gros ascenseurs. Premier arrêt, la terrasse qui dominait le restaurant. Ils y firent irruption, armes au poing.

Elle était vide, balayée par un vent violent.

Malko s'approcha du bord et inspecta le restaurant en contrebas. Il y avait une vingtaine de personnes. Dont un couple, non loin de la porte, avec des lunettes noires, en dépit du soleil très modeste !

Jan et Erika, les yeux protégés d'un possible « flash » nucléaire ! Il se recula vivement, ignorant s'ils l'avaient vu.

— Descendons vite, dit Malko, ils sont là !

Accompagné de plusieurs hommes du colonel van Nuys, il se rua vers le restaurant. Au moment où il allait en pousser la porte, un jeune capitaine l'écarta et se précipita le premier. Tout se passa si vite que Malko vit à peine la lame d'une hache s'abattre avec une violence inouïe sur l'épaule de celui qui le précédait lui coupant net le bras droit ! La lame s'enfonça ensuite dans le bois d'une table. Malko aperçut les yeux bleus à l'expression démente de l'ancien bûcheron : déjà il arrachait la hache qui faisait partie du matériel d'incendie du restaurant et d'un moulinet, refrappait. La lame rata Malko de quelques centimètres et coupa le chambranle de la porte. À l'arrière-plan, il vit Erika, debout, les yeux hors de la tête, brandissant un pistolet. Il lui était impossible de tirer, Jan se trouvant entre elle et Malko.

— Tue-les ! Tue-les ! hurla-t-elle.

Malko et Jan Kloos s'affrontèrent du regard. Le bûcheron n'eut pas le temps de réagir. À bout touchant, Malko lui vida la moitié de son chargeur en pleine poitrine. La force de pénétration était telle que tous les projectiles ressortirent après avoir tournoyé dans ses poumons, arrachant des artères, de la chair, des tas de choses utiles. À terre, le jeune officier se vidait de son sang, déjà inconscient.

Jan Kloos s'affaissa, sans un mot, les yeux déjà vitreux. Un

hurlement sauvage salua sa chute. Erika. Malko plongea à l'abri d'une table. Une grêle de projectiles fit voler le bois tout autour de lui. Erika vidait son arme comme une folle. La culasse claqua, restant ouverte. Malko se releva et fonça sur la jeune femme aussitôt ceinturée par les hommes de van Nuys. Il leur fallut plusieurs minutes pour la maîtriser... Enfin, elle fut immobilisée, écumante. On avait emporté le jeune officier dans un état désespéré. Malko n'arrivait pas à croire qu'ils avaient gagné.

Il vit Erika venir dans sa direction maintenue par des policiers. En arrivant à sa hauteur, elle s'arrêta et releva la tête, avec un étrange sourire très doux, comme la première fois qu'ils s'étaient rencontrés...

— Je vous demande pardon, dit-elle.

Malko fit signe aux policiers de la lâcher. D'un pas, elle fut dans ses bras, nouant ses mains sur sa nuque. Il sentit sa bouche chaude se poser sur son cou.

— Quel gâchis ! Erika, murmura-t-il.

La seconde suivante, il poussa un hurlement de douleur ! Les dents aiguës d'Erika venaient de s'enfoncer dans son cou, déchiquetant la peau, tirant comme un bouledogue, cherchant à lui déchirer la carotide !

Pendant une fraction de seconde, il fut submergé par la panique. C'était si fou... si inattendu. Puis, aidé par les policiers, il parvint à écarter Erika et ses dents plantées dans sa chair. C'est une furie écumante qu'on arracha de lui. Elle avait presque réussi à lui couper la carotide gauche...

Tamponnant le sang qui filtrait avec abondance de la blessure, il la suivit des yeux. Au moment d'entrer dans l'ascenseur, elle se retourna et le fixa. Il en eut froid dans le dos : un regard de possédée, d'une intensité glaçante. Puis, de nouveau, l'étrange sourire de la folie reflorissait sur ses lèvres épaisses, et elle disparut.

- {1} « Ralentissement » en néerlandais.
- {2} Connard !
- {3} Laveur de sac à couilles.
- {4} Voir S.A.S. n° 71 : *Aventure au Surinam*.
- {5} Voir S.A.S. n° 74 : *La Fous de Baalbek*.
- {6} Services de renseignement des Pays-Bas.
- {7} Military Secret Area.
- {8} Conseil inter-religieux pour la Paix.
- {9} Siège du BND allemand.
- {10} Corps du Génie des Marines US.
- {11} La folle !
- {12} Tu dis des conneries !
- {13} Du superflu.
- {14} Va te faire foutre !
- {15} Police ! Police !
- {16} Pas de police ici, monsieur.
- {17} Voir S.A.S. n° 70 : *La filière bulgare*.
- {18} Une autorisation de l'OTAN.
- {19} Directeur de la CIA.
- {20} American Forces Network. Radio de l'armée US en Europe.
- {21} OTAN en hollandais.
- {22} Bataille où les Hollandais commirent quelques erreurs.
- {23} Va te branler !